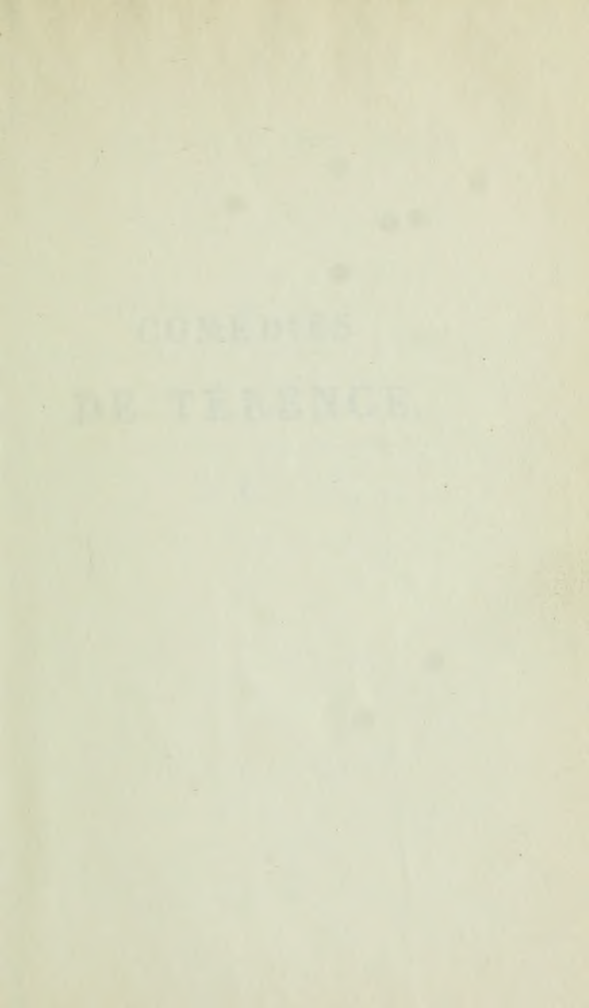

3 1761 07974424 9



# COMÉDIES DE TÉRENCE

# COMÉDIES

# DE TÉRENCE.

1.

*Chez le même Libraire :*

OEUVRES DE DÉMOSTHÈNE ET D'ESCHINE, en grec et en français, traduction de l'abbé Auger; nouvelle édition, revue et corrigée, par Planche, professeur de rhétorique, enrichie d'un beau portrait de Démosthène. 10 vol. in-8°, bien imprimés. Paris, 1820. 90 fr.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

# COMÉDIES

# DE TÉRENCE,

TRADUCTION DE LEMONNIER,

REVUE, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA COMÉDIE LATINE ET EN PARTICULIER SUR TÉRENCE,

PAR M. AUGER, [Louis Simon]

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

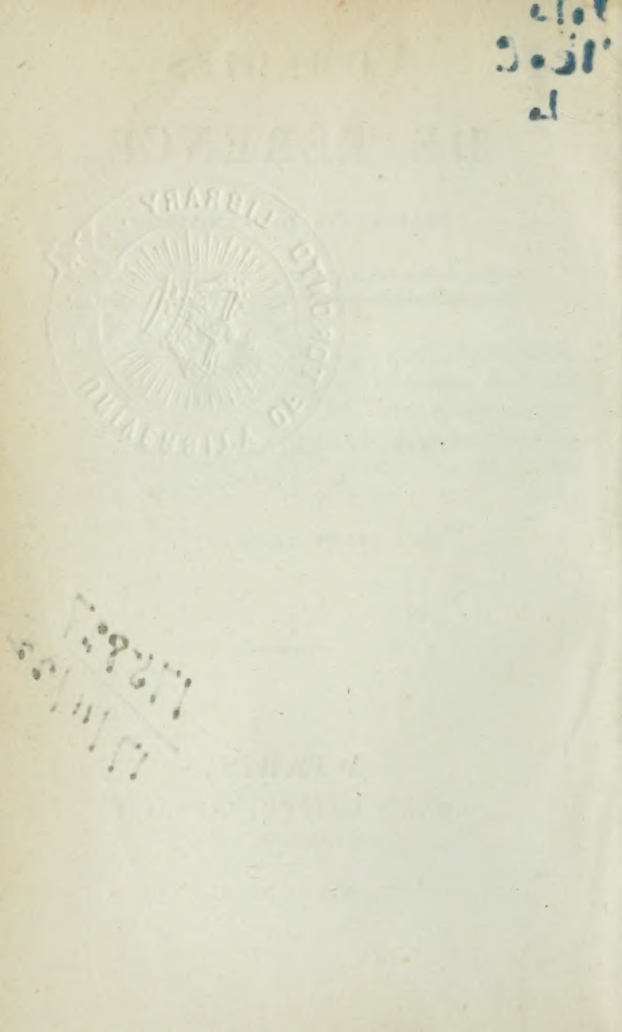
AVEC LE TEXTE EN REGARD ET DES NOTES.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 20.

M DCCC XXXII.



# SUR LA COMÉDIE

## DES ANCIENS,

## ET EN PARTICULIER SUR TÉRENCE.

Quelle que soit l'origine de la comédie, elle a incontestablement sa source dans la malignité de l'homme et dans son penchant à l'imitation. Être frappé des ridicules d'un individu, essayer d'en amuser les autres, et, pour y parvenir, leur en retracer l'image à l'aide du geste et du discours, voilà certainement ce que les hommes ont dû faire en tout temps et en tous lieux : voilà aussi le germe de toute action comique. Après avoir fait agir et parler un seul personnage, en faire agir et parler deux à-la-fois, passer ensuite du simple drame en dialogue, au drame plus compliqué où plusieurs personnages conversent entre eux; enfin, convertir cette représentation de faits et de discours réels, en une invention d'événe-

ments et d'entretiens qui soient vraisemblables au lieu d'être vrais, qui peignent, non ce qui a été, mais ce qui peut être, qui soient, enfin, la censure des hommes en général, et non la satire de quelques hommes en particulier, ce sont là sans doute de grands pas, qui ont pu ne se succéder qu'à de grands intervalles; mais ils se suivent nécessairement; et la comédie, passant par tous les états que je viens d'indiquer, pour arriver à l'état où nous la voyons maintenant, s'est développée tout aussi naturellement que ce végétal dont le germe imperceptible contenoit virtuellement la racine et la tige, ainsi que les branches et les feuilles, les fleurs et les fruits, dont se couronne aujourd'hui sa tête.

La série de suppositions dont se forme cette théorie, l'histoire de la comédie chez les Grecs nous la montre réalisée dans un ordre de faits exactement semblables. Née, comme la tragédie, sur le charriot de Thespis, la comédie ne fut d'abord que l'imitation grotesque de quelque ivrogne barbouillé de lie, chancelant, balbutiant, et chantant des chansons à boire qu'on appeloit des hymnes à Bacchus. La po-

pulace avoit accueilli cette image avec des transports de gaieté que la réalité même n'avoit pas fait éclater. C'en fut assez pour que des esprits malins imaginassent de traduire devant les mêmes spectateurs, non plus des ivrognes, mais des hommes autrement vicieux et ridicules, des magistrats, des guerriers, des orateurs, des philosophes, tous ceux, enfin, qui, dans une petite ville comme Athènes, attiroient les regards et excitoient l'envie par leur élévation ou leurs succès. Le théâtre n'étoit plus un tombereau, mais un échafaud dressé en plein air; ce n'étoit plus un ou deux acteurs, c'étoient autant de personnages que le poëte en vouloit mettre en scène, et ils portoient le nom, l'habit, le visage même des hommes qu'ils représentoient. C'étoit déja la comédie, mais la comédie encore personnelle et trop licencieuse pour durer long-temps. Les magistrats bafoués ordonnèrent la suppression des noms propres et des masques ressemblants. Vaine précaution : on continuoit de jouer les individus; et la malignité y trouvoit un plaisir de plus, celui de nommer elle-même les gens dont on lui taisoit les noms, et de reconnoître ceux dont on

ne lui montroit pas les visages. Enfin, parut un nouvel édit, qui, bannissant du théâtre toute imitation personnelle, restreignit la comédie à la peinture générale des mœurs. C'est là la comédie telle que nous l'avons, telle qu'elle convient à un peuple vraiment policé, telle qu'elle convient au génie même: car les bornes que lui prescrivent les bienséances, ne lui sont pas moins utiles que les limites où les règles le contiennent; et il n'excelle tant à dire les choses qui lui sont permises, que parcequ'il ne lui est pas permis de dire tout ce qu'il veut.

Les historiens de la littérature désignent ces trois périodes par les noms de *comédie ancienne, comédie moyenne*, et *comédie nouvelle*. Il ne nous reste de la première qu'Aristophane; nous n'avons rien de la seconde; et quelques fragments de Ménandre sont tout ce que nous avons conservé de la troisième.

J'ai dit en bien peu de mots tout ce que nous savons, tout ce que nous possédons de la comédie chez les Grecs. Il faut moins de paroles encore pour dire ce qu'elle fut chez les Romains; mais heureusement les ouvrages des deux poëtes qui l'ont le plus illustrée sont par-

venus jusqu'à nous. Des autres, nous avons seulement les noms et quelques vers mutilés, recueillis par des grammairiens qui, n'y cherchant que des mots, s'embarrassoient peu que le sens fût complet.

A proprement parler, il n'existe pas de comédie latine. Plaute et Térence ne sont que des imitateurs, des traducteurs de quelques comiques grecs de la troisième époque.

On peut emprunter aux poëtes d'une nation étrangère des sujets fabuleux ou historiques: c'est répéter des tableaux qui sont ordinairement de nature à toucher ou à charmer l'humanité entière. Mais, quand un peuple possède un théâtre national, imiter sa comédie, image de sa propre société, c'est véritablement copier un portrait, c'est-à-dire une peinture sans intérêt pour ceux à qui le modèle n'est pas connu. C'est ce qu'ont fait les Latins; c'est ce qu'ont fait, pendant long-temps, les Italiens, copistes des Latins eux-mêmes, avant leur Goldoni, disciple de nos comiques; c'est ce qu'ont fait plus tard les François, copistes des Espagnols, jusqu'à ce que Molière vînt créer chez eux cette comédie, à-la-fois nationale et

universelle, qui laisse si loin derrière elle la comédie de tous les autres pays et de tous les autres siécles.

Les Latins aussi ont fini par avoir leur comédie propre, où la toge remplaçoit le pallium (*comœdia togata*). Mais, soit que ces peintres de la société romaine manquassent de génie, soit plutôt que le peuple-roi, mêlant alors à sa rudesse naturelle, cette dépravation de goût qu'il tenoit de son luxe excessif, préférât décidément aux jeux innocents de la scène, les horribles exercices du cirque, la gloire de la comédie latine resta tout entière à deux imitateurs de la comédie grecque, c'est-à-dire à Plaute et à Térence : c'est d'eux seuls que le temps a respecté les écrits, et que la postérité s'entretient.

Dans Plaute et dans Térence, hormis le langage, tout est grec, le lieu de la scène, les personnages, et les mœurs; et toutefois leurs comédies étoient loin d'offrir un spectacle entièrement étranger aux yeux de ceux pour qui elles étoient destinées. C'est qu'entre les Grecs et les Romains, la communauté de religion et la ressemblance des institutions politiques éta-

blissoient des rapports nombreux, et que, chez les deux peuples, l'état de la société étoit à-peu-près le même.

Chez les Grecs et chez les Romains, les femmes honnêtes vivoient retirées dans l'intérieur de leurs maisons, et les courtisanes seules avoient le privilége de fréquenter avec les hommes. Chez les Grecs et chez les Romains, le droit des gens conservant l'affreux droit de réduire les prisonniers en servitude et de les vendre comme un vil bétail, la loi civile autorisoit l'esclavage domestique; et il y avoit, dans chaque maison opulente, des esclaves, gouverneurs, précepteurs, et sur-tout corrupteurs de leurs jeunes maîtres, alternativement menacés du fouet ou de la mort même par les pères et par les fils, et ne pouvant presque jamais s'y soustraire qu'à force de les mériter. Enfin, il y avoit à Rome, de même qu'à Athènes, des fanfarons, qui, revenant ou feignant de revenir des guerres lointaines, parloient des milliers d'hommes qu'ils avoient tués ou mis en fuite, et recevoient des coups de bâton de quiconque leur en vouloit donner; il y avoit aussi des parasites de profession, qui ache-

toient, au prix de viles flatteries et de complaisances plus viles encore, le droit de se remplir le ventre à la table des riches. Voilà pour les personnes et les mœurs.

Quant aux événements ordinaires de la vie, ils ne se ressembloient pas moins à Rome et dans la Grèce. De la barbare coutume d'exposer les enfants, de la vente et de la dispersion des captifs à la guerre, enfin de la piraterie qui infestoit toutes les mers et désoloit toutes les côtes, il résultoit que beaucoup de pères étoient enlevés à leurs enfants, et beaucoup d'enfants à leurs pères. Souvent, après une longue séparation, d'autres hasards les rapprochoient inopinément. Les changements survenus et les divers liens formés pendant l'absence causoient, dans ces familles ainsi réunies, des surprises qui n'étoient pas toutes agréables, des embarras dont il étoit quelquefois difficile de sortir.

Ces catastrophes domestiques fournissoient habituellement aux comiques grecs, leurs nœuds, leurs péripéties, et leurs dénouements. Elles pouvoient être également employées par les comiques latins, sans qu'ils fussent obligés

de les emprunter aux poëtes de l'Attique ou de la Sicile. En résumé, avec de simples changements de noms, de costumes, et de localités, les pièces de Plaute et de Térence seroient latines par les mœurs, aussi bien que par le langage; et, si les deux poëtes eussent pris le soin, peu difficile pour leur génie, de puiser eux-mêmes dans la société de leur pays et de leur temps, les éléments des intrigues qu'ils alloient prendre toutes formées dans Philémon et Diphile, Apollodore et Ménandre, ils seroient les émules des Grecs, au lieu d'être simplement leurs imitateurs; et Quintilien n'auroit peut-être pas eu sujet de dire: *In comœdiâ maximè claudicamus*[1].

C'est seulement par les pièces de Plaute et de Térence, et seulement aussi sous le rapport de l'intrigue et des caractères, que nous pouvons nous faire une idée de la nouvelle comédie grecque, puisque, comme on l'a vu, les ouvrages d'aucun de ceux qui l'ont cultivée ne nous sont parvenus. Encore cette idée peut n'être pas fort exacte; car nous ignorons quelles

[1] *De Institutione oratoriâ*, lib. X, cap. 1.

libertés les imitateurs ont pu prendre à l'égard de leurs originaux, et nous savons que Térence, en particulier, a employé deux comédies de Ménandre pour en faire une seule, *l'Andrienne.* Il paroît certain toutefois que les Grecs avoient, comme nous, des comédies de caractère, des comédies d'intrigue, et des comédies mixtes; des comédies gaies, et des comédies attendrissantes.

Malheureusement un état de société d'où les femmes honnêtes étoient exclues, n'admettoit guère la peinture d'un amour délicat et respectueux: le seul qui pût se montrer dans le monde, et conséquemment sur le théâtre, eût mieux mérité le nom de débauche. Presque toujours des courtisanes en étoient l'objet; presque toujours il étoit poussé jusqu'aux dernières conséquences; et le dénouement n'étoit jamais plus décent, que lorsque la prostituée se trouvoit être une fille de condition libre, digne de devenir l'épouse du fils de famille dont elle étoit la maîtresse. Tel étoit le principal ou plutôt l'unique fondement de l'intérêt dans les comédies grecques.

Le choix des personnages étoit peut-être en-

core plus borné. Les acteurs obligés de ces intrigues de places publiques et de mauvais lieux étoient, outre la courtisane et son amant, le père du jeune homme, courroucé de ses déportements, et quelquefois en prenant sa part, pour se dépiquer; le père ou la nourrice de la jeune fille, arrivant tout exprès pour la reconnoître; et un esclave imaginant mille stratagêmes pour tirer de son vieux maître l'argent nécessaire au fils de la maison. A côté d'eux figurent à volonté et comme personnages accessoires, un marchand d'esclaves ou la maîtresse d'un lieu de prostitution, exerçant à découvert leur noble trafic; le parasite, toujours bouffonnant et toujours affamé; enfin, le soldat fanfaron, toujours glorieux et toujours battu.

Quant au genre de comique, c'est-à-dire au ton de plaisanterie, libre ou décent, grossier ou délicat, outré ou naturel, il différoit sans doute suivant le génie différent des poëtes. Il est présumable que Démophile, Epicharme, Diphile, et Philémon, imités de préférence par Plaute, avoient, dans leur style, plus d'analogie avec la verve de gaieté bouffonne qui

lui est propre, et qu'au contraire, Apollodore et Ménandre, pris pour modèles par Térence, se rapprochoient davantage de l'enjouement gracieux et un peu timide qui lui est particulier.

Plaute et Térence prêtent si naturellement au parallèle, qu'ils n'y ont presque jamais échappé: ce sont comme deux pendants qu'on ne peut guère voir l'un sans l'autre. Je vais, à mon tour, essayer de saisir et de marquer entre eux un certain nombre de rapports historiques et littéraires, qui se trouveront être presque tous des contrastes. Plaute naquit l'an 527 de la fondation de Rome, 227 ans avant Jésus-Christ. Térence vint au monde huit ans avant la mort de Plaute et trente-cinq ans après sa naissance. C'est un court espace, sans doute; mais il est immense, si l'on considère qu'à cette époque la langue et la littérature des Romains marchoient de la barbarie à l'élégance avec cette rapidité qui est commune à la jeunesse de toutes les institutions. La même distance, à-peu-près, a existé entre Ronsard et Malherbe; et l'on sait que, du côté du goût seulement, l'intervalle entre leurs ouvrages en feroit supposer un bien plus considérable entre

leurs naissances: Plaute et Térence, pour des lecteurs modernes, offrent une différence presque aussi sensible. Térence fut esclave. Quelques uns ont prétendu que Plaute l'avoit été aussi; mais le plus grand nombre veut que, né de condition libre, il ait d'abord acquis, puis perdu une assez grande fortune dans le commerce, et qu'il ait été réduit pour vivre à tourner la meule aux gages d'un meunier. Les opérations du négoce et les durs travaux de l'indigence sont peu favorables à l'observation comique: aussi Plaute paroît-il avoir négligé l'étude de l'homme et de la société, et avoir appliqué presque uniquement son génie naturel à l'imitation des comiques grecs. Ses maximes sont vulgaires; il a peu, disons mieux, il n'a pas de ces traits pénétrants qui vont comme au fond du cœur humain, pour y chercher, pour en faire sortir le secret caché dans ses replis. Quant à Térence, réduit d'abord à l'état de servitude, mais instruit par les soins et bientôt affranchi par les bontés d'un maître opulent qu'avoient charmé les qualités de son ame et de son esprit, il s'éleva promptement par son génie au niveau des premiers citoyens

de Rome : c'est un fait assez connu que l'amitié dont Furius, Lœlius, et Scipion l'honorèrent. Fréquentant de tels personnages, et placé au milieu d'une civilisation déja raffinée, il n'est pas étonnant qu'il ait mieux étudié, mieux saisi, mieux exprimé que son devancier le jeu des passions et des caractères. Plaute a cette gaieté de tempérament qui est excellente pour s'étourdir sur les misères de la vie. Térence a cette plaisanterie de réflexion que fait naître dans l'ame d'un sage le spectacle des folies humaines. Plaute prodigue des bouffonneries, des quolibets dignes de la populace de Rome. Térence répand, d'une main trop avare peut-être, des railleries fines et délicates, propres à charmer le sage Lœlius et l'hôte glorieux de Linterne. Cicéron, grand philosophe, grand orateur, grand citoyen, mais diseur d'assez méchants bons mots, admire beaucoup ceux de Plaute. Horace, un des plus fins railleurs de l'antiquité, n'en fait aucun cas; mais, en revanche, s'il ne loue pas la gaieté de Térence, il vante infiniment la vérité frappante de ses caractères et le naturel exquis de son langage. Enfin, Plaute, mort à l'âge de quarante-quatre

ans, laissa vingt-une comédies, fruits nombreux d'une verve rapide et peu châtiée. Térence, mort moins âgé que lui de dix ans seulement, ne laissa que six comédies, productions laborieuses d'un talent pur et soigné[1].

La vie de Térence se compose de bien peu de faits, et je viens de les indiquer presque tous. Il m'en reste un seul à citer : je dois d'autant moins l'omettre qu'il concerne le chef-d'œuvre de *l'Andrienne*, et qu'il a fourni à un de nos plus aimables écrivains le sujet d'un de ses plus charmants récits[2]. J'emprunterois volontiers à M. Andrieux ses jolis vers; mais, tout en conservant le fond de l'anecdote, il a usé de son droit de poëte en embellissant la vérité de quelques détails de son invention; et la nature de ce petit écrit semble exiger que je ne m'écarte point de l'exactitude biogra-

[1] En revenant de Grèce en Italie, Térence mourut à Stymphale, ville d'Arcadie, de douleur, dit-on, d'avoir perdu dans un naufrage de nouvelles comédies qu'il avoit faites.

[2] *Cécile et Térence*, Œuvres de F. G. J. S. Andrieux, tome III, p. 185.

phique. Voici donc le fait tel qu'il est rapporté dans la vie de Térence.

Lorsque Térence proposa aux édiles sa première pièce, *l'Andrienne*, ces magistrats, n'osant pas acheter sans garantie l'ouvrage d'un inconnu, adressèrent l'auteur à Cœcilius, poëte comique estimé, dont ils vouloient avoir l'avis. Cœcilius étoit à table quand Térence fut introduit auprès de lui. L'extérieur du jeune Africain n'étoit rien moins qu'imposant. Le vieux poëte le fait asseoir sur un petit siége au pied de son lit. Térence se met à lire. La première scène à peine achevée, Cœcilius, charmé de ce qu'il entend, se lève et invite l'auteur à souper. Le repas fini, il se fait lire la pièce entière, comble Térence d'éloges, et lui promet de le recommander aux édiles. Il y en a qui, dans cette anecdote, substituent au nom du poëte Cœcilius celui de l'édile Acilius. M. Andrieux, voulant faire hommage de son récit à un illustre auteur de ses amis, M. Ducis, qui étoit bien digne d'en fournir le sujet, a préféré la version qui fait honneur à un poëte de ce trait de noble équité. Diderot, mécontent peut-être de quelque premier gentilhomme de

la chambre ou intendant des menus-plaisirs de son temps, a mieux aimé attribuer à un édile le mérite de l'aventure, afin de pouvoir terminer sa narration par cette phrase caustique: « Si l'inspecteur des théâtres étoit un « impertinent, comme cela peut arriver, c'é- « toit du moins un homme de goût, ce qui est « plus rare[1]. »

L'opinion est divisée sur la part plus ou moins grande que Lœlius et Scipion eurent à la composition des ouvrages de Térence. Comment connoître la vérité? et en quoi peut-il importer de la savoir? Mais il en est qui veulent que Térence ne soit pour rien dans les pièces qui portent son nom; et Montaigne est de ce nombre. « Si, dit-il, la perfection du bien « parler pouvoit apporter quelque gloire sor- « table à un grand personnage, certainement « Scipion et Lœlius n'eussent pas résigné l'hon- « neur de leurs comédies, et toutes les mignar- « dises et délices du langage latin, à un serf « africain; car, que cet ouvrage soit leur, sa « bonté et son excellence le maintient assez,

[1] *Œuvres de Diderot*, édition in-12, tome IX, page 233.

« et Térence l'avoue lui-même[1]. » On peut dire que notre sceptique ne doute point assez, qu'au contraire, il affirme trop en cette occasion. D'abord Térence n'avoue pas que Lœlius et Scipion soient les auteurs des comédies jouées sous son nom. Ses envieux avoient répandu le bruit qu'il étoit aidé dans son travail par des amis illustres[2]. Dans deux de ses prologues, il parle de cette accusation. La première fois, sans s'expliquer, il s'en rapporte à la raison, à l'équité du public[3]: la seconde fois, se glorifiant de ce qu'on croyoit propre à l'offenser, il déclare « qu'il se tient honoré de « plaire à des hommes qui sont agréables à « tout le peuple, à des hommes qui ont servi « la république dans la guerre, pendant la « paix, et chaque citoyen dans ses affaires par- « ticulières; et cela sans en être fiers[4]. » En se

[1] *Essais*, livre I, chap. XXXIX.

[2] *Amicûm ingenio fretum.* Heautontimorumenos, prologue. *Dicunt malevoli homines nobiles eum adjutare assiduèque unà scribere.* Adelphes, prologue.

[3] *Arbitrium vostrum, vostra existimatio valebit.* Heautontimorumenos, prologue.

[4] Prologue des *Adelphes*.

vantant de *plaire* à ces grands personnages, Térence ne confesse pas qu'il ne soit que leur prête-nom. Le seul sens raisonnable qu'on puisse donner à cette expression d'une obscurité un peu mystérieuse, je l'avoue, c'est qu'ayant à cœur de satisfaire leur goût, il les consultoit sur ses ouvrages, et profitoit de leurs avis. Par cette déclaration, d'une ambiguïté peut-être calculée, il convenoit d'un fait qui n'avoit rien que d'honorable pour lui, puisqu'il prouvoit l'intimité de son commerce avec deux illustres citoyens; et en même temps, sans déterminer les obligations qu'il pouvoit leur avoir, il les flattoit, en leur en témoignant publiquement sa reconnoissance. Voilà tout ce qu'il m'est possible d'apercevoir dans les paroles du poëte. Il n'est pas rare (notre littérature en fournit d'assez nombreux exemples) que l'envie ait voulu enlever à un écrivain de profession l'honneur de ses ouvrages, pour l'attribuer à quelque grand seigneur avec qui elle n'avoit rien à démêler; que cet écrivain ait consenti complaisamment à en laisser croire quelque chose, et que le grand seigneur se soit laissé dire ou même ait fini par se per-

suader que tout le mérite lui apparienoit. Les nobles patrons dont je parle réunissoient ordinairement deux genres de petitesses qui semblent s'exclure: en même temps que, jaloux de la gloire du bel esprit, ils aimoient à se voir faire honneur d'ouvrages qu'ils n'avoient point faits, fiers de leur naissance, ils auroient rougi, comme d'une dérogeance, de les faire paroître sous leurs noms. Ce conflit de deux vanités contraires existoit naturellement à l'époque où la noblesse craignoit d'abandonner ses derniers privilèges, dont un avoit été l'ignorance, et pourtant vouloit avoir sa part dans les succès de l'esprit, qui commençoient à fonder dans la société une autre espèce d'aristocratie. Mais peut-on, comme fait Montaigne, attribuer à deux illustres Romains du temps de la république, cette inconséquence qui ne peut avoir sa source que dans les mœurs d'une monarchie vieillissante? Peut-on croire, avec lui, que Lœlius et Scipion, s'ils avoient été capables d'écrire les comédies de Térence, et qu'ils les eussent écrites en effet, eussent rougi de s'en déclarer les auteurs? César, qui étoit d'aussi bonne maison qu'eux, et qui

poussa encore plus loin qu'eux sa fortune, ne se crut pas déshonoré en composant, en publiant jusqu'à des traités de grammaire. Enfin Montaigne fonde toute son opinion sur un préjugé encore plus insolemment aristocratique. La bonté, l'excellence des comédies de Térence lui démontrent qu'elles sont l'ouvrage de Lœlius et de Scipion. Pensoit-il donc que la pureté, l'élégance, et la grace du style fussent des dons exclusivement départis aux patriciens, et qu'il fût impossible à un plébéien, à un affranchi, à un *serf* même, de les acquérir? Ne savoit-il pas que les Romains riches se plaisoient à faire instruire dans tous les genres de sciences et d'arts ceux de leurs jeunes esclaves en qui ils remarquoient d'heureuses dispositions, et que le sénateur Terentius Lucanus en agit de cette manière à l'égard de notre poëte, qui tint de lui son éducation, son affranchissement, et son nom? Enfin ne voyoit-il pas que Lœlius et Scipion n'eussent point admis dans leur familiarité intime un serf affranchi qui ne se fût pas élevé, par la noblesse de ses sentiments et celle de son langage, au-dessus de sa condition passée et de son état présent? Phèdre,

qui étoit esclave aussi, excella aussi par l'exquise delicatesse de sa diction. Faut-il donc chercher parmi les patriciens de Rome l'auteur de ses charmantes fables [1]?

[1] Cornelius Nepos prétendoit tenir d'une personne sûre (*auctore certo*), qu'un premier de mars, Lœlius se trouvant à sa maison de Pouzzoles, sa femme le fit appeler de bonne heure pour souper, mais qu'il la fit prier de ne point le déranger, et qu'étant venu fort tard se mettre à table, il lui dit qu'il n'avoit jamais été plus content de lui en travaillant, et lui recita les vers de l'*Heautontimorumenos* qui commencent ainsi :

Satis pol protervè me Syri promissa huc induxerant.
Acte IV, scene III.

En admettant l'anecdote, que faut-il en conclure? Que Lœlius travailloit aux pieces de Térence? Mais Scipion, dit-on, y travailloit aussi. Ces deux illustres Romains les composoient-ils de moitie? ou bien Térence y contribuoit-il en troisième? Quelle étoit la part de chacun? Qui des deux ou des trois étoit chargé de faire les plans? Ce sont là, encore une fois, des questions insolubles et heureusement oiseuses. Mais je crois fermement, en dépit de l'anecdote, que Terence étoit l'auteur de ses ouvrages, et que ses nobles amis lui prêtoient tout au plus quelques vers. La parfaite uniformite de style qui existe entre toutes les comédies de Terence et dans chacune en particulier, ne permet guere de penser qu'elles soient de plusieurs mains.

J'ai parlé de César. César, qui ne croyoit pas que Térence n'eût pas fait ses comédies, a fait à son sujet cette jolie épigramme:

Tu quoque, et in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, et meritò, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore,
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terentî.

« Toi aussi, demi-Ménandre, tu es placé au « plus haut rang de nos écrivains, et tu le mé- « rites par la pureté de ton langage. Plût au « ciel qu'à la douceur du style tes écrits joignis- « sent la force comique, afin que ton mérite « brillât à l'égal de celui des Grecs, et que tu « ne leur fusses pas si inférieur en cette partie! « Voilà ce qui te manque, ô Térence: et j'en « ai un chagrin qui me mine. »

Qu'entendoit César par ce mot de *force comique?* Sous le rapport de la composition, Térence pouvoit-il être moitié plus foible que Ménandre, lui qui faisoit quelquefois entrer deux pièces du poëte grec dans une des siennes, sans qu'il y eût duplicité d'action? On ne sau-

roit le concevoir. Puisant en toute liberté dans cette source étrangère, auroit-il négligé d'y prendre, s'il les y eût trouvées, ces situations vives et fortes qui, mettant pour ainsi dire, un personnage à la torture, lui arrachent le secret de son caractère ou de sa passion? il y a peu d'apparence. Que lui manquoit-il donc au jugement de César? sans doute cette verve de malice et de gaieté, don naturel d'un peuple vif et railleur, que le ciel avoit refusé à ce poëte d'un caractère et d'un esprit également doux, aussi tempéré dans ses sentiments que réservé dans son langage.

Térence, il n'est pas possible d'en douter, étoit d'un naturel sensible et mélancolique. Le fameux vers:

Homo sum; humani nihil à me alienum puto [1].

« Je suis homme; rien de ce qui intéresse un « homme ne m'est étranger, » ce vers semble

[1] *Heautontimorumenos*, acte I, scène I. Suivant le témoignage de saint Augustin, compatriote de Térence, la première fois qu'on entendit prononcer à Rome ce beau vers, il s'éleva dans l'amphithéâtre un applaudissement

être sorti de l'ame du poëte, avant de passer par la bouche de son personnage. Aucun écrivain n'a peint plus souvent et avec plus de vérité, plus de charme, les affections naturelles, l'amitié, l'amour, la piété filiale, et sur-tout la tendresse paternelle. Dans ses comédies, les fils sont légers, étourdis, libertins même : mais ils sont tendres et respectueux envers leurs pères; les pères, soit qu'ils gourmandent leurs fils, soit qu'ils les excusent, ne montrent pas moins d'amour dans leur sévérité que dans leur indulgence. Toujours c'est l'accent vrai d'un cœur bien pénétré; quelquefois c'est le sublime et le délire même du sentiment. Est-il rien de plus touchant que ce malheureux Ménédème qui s'accuse et se punit d'avoir été trop rigoureux envers son fils, et de l'avoir contraint par ses duretés à fuir loin de la maison paternelle? Mais c'est lui-même qu'il faut entendre, faisant à son voisin Chrémès le récit

universel : il ne se trouva pas un seul homme, dans une assemblée si nombreuse, composée des Romains et des envoyés de toutes les nations déja soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensible à ce cri de la nature.

de ses torts, de son infortune, et de son expiation volontaire.

« Lorsque j'apprends son départ de ceux « qu'il avoit mis dans sa confidence, je m'en « reviens chez moi tout triste, l'esprit troublé, « si chagrin que je ne savois quel parti pren« dre. Je m'assieds: mes esclaves accourent, ils « me déshabillent; d'autres se hâtent de mettre « le couvert, d'apprêter le souper: chacun fai« soit de son mieux pour adoucir ma peine. « Lorsque je vois cela, je me dis en moi-même: « Comment! tant de gens empressés pour me « servir seul, pour me nourrir seul! Tant de « servantes occupées pour me vêtir! Je ferois « seul tant de dépenses! Et mon fils unique, « qui devroit user de ces biens comme moi, et « plus que moi, puisqu'il est plus que moi « dans l'âge d'en jouir, je l'aurai chassé, je « l'aurai rendu malheureux par mon injustice! « Allons, tant qu'il sera dans la misère, éloigné « de sa patrie par ma dureté, je le vengerai « sur moi-même. Je travaillerai, j'amasserai, « j'épargnerai, le tout à son intention. J'exé« cute ce projet: je ne laisse rien dans la mai« son, ni vaisselle, ni étoffes: je vends tout.

« Servantes, valets, excepté ceux qui, par les « travaux rustiques, pouvoient m'indemniser « de leur dépense, je les méne au marché et « les vends; je mets écriteau à ma porte; je « ramasse environ quinze talents. J'ai acheté « cette terre et je m'y tourmente. J'ai jugé, « Chrémès, que je serois un peu moins injuste « envers mon fils si je me rendois malheureux, « et qu'il ne m'étoit permis de jouir ici d'au- « cuns plaisirs, jusqu'à ce que ce fils qui doit « les partager avec moi me fût rendu sain et « sauf [1]. »

Quel lecteur ne dira pas comme Chrémès: *Lacrymas excussit mihi.* « Il m'a arraché des « larmes. » Pour pénétrer jusqu'à cette profondeur dans le secret des entrailles paternelles, *c'est peu d'être poëte* [2], il faut être père, et Térence l'étoit [3].

C'est à cette qualité que j'attribuerois volon-

[1] *Heautontimorumenos*, acte I, scène I.

[2] Boileau, *Art Poétique*, chant II, vers 44.

[3] Il laissa une fille unique, nommée Terentia, qui fut mariée après sa mort, à un chevalier romain, à qui elle porta en dot une maison et un jardin de deux arpents sur la voie Appienne.

tiers en partie la chasteté qui règne en ses écrits. Celui qui est époux et père doit se respecter plus qu'un autre: il veut que la pudeur de sa femme n'ait à souffrir d'aucune de ses actions ni de ses paroles, et que l'innocence de ses enfants n'en puisse pas être altérée. L'amour, dans les comédies de Térence, n'est pas cet amour grossier, uniquement fondé sur les sens, et s'accommodant d'un partage qui ne peut rien lui enlever. A la vérité, il a presque toujours pour objet (les mœurs de la société et du théâtre le vouloient ainsi) des femmes vouées à la prostitution; mais il est épuré, autant qu'il peut l'être, par la sincérité d'une ardeur mutuelle, et par un désintéressement qui lui tient lieu d'honnêteté; et son langage est aussi délicat que celui d'une passion légitime. Les esclaves, chez Térence, sont effrontés, audacieux, rusés, comme l'étoient leurs modèles; mais ils n'ont pas l'impudence cynique et obscène des esclaves de Plaute. Chez Térence, enfin, tous les personnages, même ceux qui exercent les plus infames professions, respectent dans leurs discours la décence qu'ils violent dans leurs actions; et, si l'on ne

peut les voir sans mépris, on peut du moins les entendre sans dégoût. Aussi de très légers changements ont suffi pour que les instituteurs les plus sévères pussent mettre les comédies de Térence entre les mains de leurs élèves.

De ces comédies, deux ont été transportées sur la scène françoise, *l'Andrienne*, imitée et presque traduite par le jésuite de La Rue, sous le nom du comédien Baron; et *l'Eunuque*, accommodé aux mœurs de notre pays et aux bienséances de notre théâtre, par Brueys et Palaprat, sous le titre du *Muet*, qui indique le principal changement fait à l'original. Molière a pris, dans *les Adelphes*, ce contraste de deux éducations, l'une sévère, l'autre indulgente, qui fait tout le fond de *l'École des Maris*, et il a emprunté au *Phormion* l'intrigue des *Fourberies de Scapin.*

Ce même Montaigne qui veut ravir à Térence tout l'honneur de ses ouvrages, en a fait le plus bel éloge peut-être qui ait été écrit dans aucune langue; et c'est par cette citation que je terminerai l'écrit où j'ai essayé d'en donner moi-même une idée plus développée. « Quant au bon Térence, la mignardise et les

« graces du langage latin, je le treuve admi-
« rable à représenter au vif les mouvements
« de l'ame et la condition de nos mœurs; à
« toute heure nos actions me rejectent à luy :
« je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve
« quelque beauté et grace nouvelle [1]. »

[1] *Essais*, livre II, chapitre x.

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

*Pourquoi traduire Térence après que madame Dacier l'a traduit?* Cette question me fut faite lorsque je mettois la main à l'ouvrage; on la fera peut-être avant que de me lire. Je me hâte d'y répondre; il n'en seroit plus temps, si on la répétoit après m'avoir lu.

J'ai traduit Térence après madame Dacier, parceque l'ouvrage de cette savante est ancien, et que son style a vieilli. Peut-être même, lorsqu'elle écrivoit, son style étoit-il usé. On le croira, si on la compare avec quelques uns des auteurs ses contemporains. Peut-être aussi le style de la comédie passe-t-il plus vite que tout autre. Les langues vivantes sont une monnoie frappée au coin de l'usage. On peut comparer le style familier aux espèces de peu de valeur, qui circulent journellement, et dont l'empreinte est bientôt effacée. Molière n'a plus la fraîcheur de Boileau.

Quoi qu'il en soit, le style de madame Dacier est suranné. J'ai jugé que Térence méritoit bien d'être traduit dans le langage qui a cours aujourd'hui parmi les gens sensés : c'est dire que j'ai rejeté le jargon précieux et maniéré des petits-maîtres. J'ai cherché un milieu entre le ton frivole de nos agréables, et la lourde exactitude de madame Dacier. Je ne dirai point avec eux, *laideur amère*, *plaisir indicible*, etc., etc., ni avec elle, *as-tu eu peur, impertinent que tu es, que si tu eusses un peu relâché de tes droits, et que tu eusses fait plaisir à ce jeune homme, cela ne t'eût pas été rendu au double?*

J'ai suivi la marche du latin, autant que la langue françoise me l'a permis. Je n'ai pas prétendu que la version dût toujours suivre le texte mot à mot. Mais je suis persuadé que, si une pareille traduction de Térence étoit possible, elle s'éloigneroit peu de l'élégance de l'original. Comme l'expression propre vient toujours se placer où Térence la desire, pour faire son effet suivant la situation du personnage qui parle, il est rare qu'on se permette la moindre transposition dans l'ordre des mots, sans déranger l'ordre des idées, et affoiblir l'énergie des sentiments.

Il m'a semblé, de plus, que madame Dacier n'avoit pas toujours saisi le vrai sens de Térence. Je ne fais point ce reproche pour la dépriser. Je connois tout le mérite de son ouvrage. Elle a éclairci plusieurs passages qui n'avoient pas été entendus. Elle a pris la peine de lire les commentateurs, de les comparer, et de les juger ; et le plus souvent elle juge bien. Si elle s'est trompée, c'est qu'elle est venue la première ( on ne doit pas compter les traducteurs qui l'ont précédée) : peut-être aurois-je fait plus de fautes qu'elle, si j'avois été privé de ses lumières. Son flambeau m'a souvent guidé ; mais, en me guidant, il m'a fait apercevoir ses erreurs. Comme je ne l'ai pas éteint, on s'en servira pour éclairer les miennes, que l'on verroit peut-être bien sans ce secours.

On ne rapportera point ici les erreurs qu'on a cru voir dans la traduction de madame Dacier ; les notes en feront mention. Elles y seront réfutées, ou au moins discutées.

D'ailleurs on a remarqué que madame Dacier n'a qu'un seul ton pour tous les âges, tous les états, tous les caractères, toutes les situations. Elle ne prend jamais la passion des personnages ; elle leur

donne presque toujours, au contraire, sa tranquillité froide. Lorsque Horace disoit :

> Interdùm tamen et vocem comædia tollit,
> Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

il faisoit allusion au Chrémès de Térence dans l'*Heautontimorumenos.* On ne portera pas le même jugement du Chrémès de madame Dacier. Elle n'a pas cru que le précepte d'Horace,

> Intererit multùm, Davusne loquatur, an heros;
> Maturusne senex, an adhùc florente juventâ
> Fervidus; an matrona potens, an sedula nutrix, etc.

pût regarder les traducteurs.

Quel que soit le personnage en scène, c'est toujours madame Dacier qui parle, et qui parle avec toute la raison d'une femme bien sensée. Si Térence, pour peindre le trouble d'une passion, supprime une partie du discours, madame Dacier a l'attention de le suppléer. Que Phédria [1], irrité contre Thaïs, qui lui a refusé sa porte, pour l'ouvrir à son rival, s'écrie : *Egone illam?... quæ illum?... quæ me?... quæ*

[1] *L'Eunuque*, acte I, scène I.

*non?....* on croit entendre un jeune homme transporté de colère. Mais l'est-il encore, lorsqu'il dit: *Moi, j'irois la voir, elle qui m'a préféré mon rival? qui m'a méprisé? qui ne voulut pas hier me recevoir?* Cette traduction rend très fidèlement le sens des mots; mais c'est oublier le ton de la nature, et choquer la vérité, que de faire parler sensément un homme aussi agité que Phédria.

Lorsque le poëte, pour hâter la marche de l'action, entasse les faits, et les indique par des mots rapides, madame Dacier laisse courir Térence, et marche posément à sa suite. On en trouve un exemple bien frappant dans *le Phormion*, acte premier, scène II. Un valet, après avoir expliqué la manœuvre ourdie pour faire réussir un mariage peu sortable, reprend les circonstances déja détaillées, et dit: *Persuasit homini: factum est: ventum est: vincimur: duxit.* Madame Dacier ralentit cette vivacité, et dit: *Il persuade notre homme, on suit ce bel expédient, nous allons devant les juges, nous sommes condamnés, il épouse.*

Dans les dialogues où la passion s'exprime avec chaleur, madame Dacier a mieux aimé tout refroi-

dir, et blesser la nature, que l'exactitude grammaticale. Dans la même pièce du *Phormion*, Phédria se plaint d'un marchand d'esclaves. Antiphon lui demande.... Mais citons plutôt le passage, avec la traduction de madame Dacier.

ANTIPHON.

*Nam quid hic confecit?* Que vous a-t-il donc fait?

PHÉDRIA.

*Hiccine? Quod homo inhumanissimus: Pamphilam meam vendidit.* Lui? Ce qu'auroit pu faire l'homme du monde le plus cruel: il a vendu ma Pamphila.

GETA.

*Quid! vendidit?...* Quoi! il a vendu?...

ANTIPHON.

*Ain', vendidit?* Dites-vous vrai? il l'a vendue?

PHÉDRIA.

*Vendidit.* Oui, il l'a vendue.

Il n'est pas difficile de sentir combien la traduction est froide, en comparaison du texte. Madame Dacier n'a pas osé faire une petite faute contre la grammaire, et finir par le mot *vendue*, en disant : *Ma Pamphila, il l'a vendue ;* ou elle n'a pas fait at-

tention que la vivacité de ce dialogue dépend du mot *vendidit*, qui finit la plainte de Phédria, et qui est répété par Antiphon et Geta.

Tous ces défauts, qu'on vient de reprocher à madame Dacier, sont plus que suffisants pour excuser la hardiesse qu'on a eue de traduire Térence après elle. Si je les ai évités, je serai justifié; si je suis tombé dans des défauts plus considérables, ce ne sera pas une preuve qu'on ne devoit plus traduire Térence après madame Dacier; on verra seulement que je devois attendre qu'un homme plus éclairé, plus instruit dans l'art du théâtre, voulût bien s'en donner la peine. C'est au jugement des lecteurs à m'apprendre si j'ai réussi, ou non; mais j'espère que, si l'on condamne la traduction, on fera grace au traducteur, en faveur de son intention. J'en dois rendre compte.

Depuis long-temps, je voyois avec regret Térence soustrait aux regards des jeunes gens qu'on instruit dans la langue latine. J'étois fâché que, faute d'une traduction littérale, conforme aux éditions à l'usage des collèges, les enfants fussent privés de la lecture d'un auteur qui peut leur être de la plus grande utilité.

En effet, au moyen de quelques retranchements peu considérables, Térence est propre à former le cœur et l'esprit des jeunes gens. Sa morale est pure; il montre la vertu dans tout son éclat, il la récompense. Les personnages odieux sont, ou des valets, ou des parasites; leurs vices sont toujours punis, au moins par le mépris. Si des jeunes gens font des fautes, ils y sont entraînés par la violence des passions et les mauvais conseils des valets: belle leçon pour leurs semblables, de se tenir en garde contre tout attachement déshonnête, et de fuir les conseillers séducteurs.

Le style de Térence, sur lequel Cicéron et Tite-Live se sont formés, est propre, plus que tout autre, à faire sentir aux élèves la force, l'énergie, la grace, et l'élégante simplicité de la langue latine, et même de la langue françoise, pour peu que la traduction approchât de l'original.

Dès que les enfants peuvent entendre le sens de Térence (et la difficulté n'est pas très grande), plus d'embarras pour eux. Tout les intéresse, les amuse, et les instruit, parceque les sujets que Térence a traités sont pris de l'usage commun et journalier

de la vie ; parcequ'il peint le cœur humain, qui est le même dans tous les siécles. Ainsi rien, dans Térence, n'est au-dessus de la portée des enfants.

A la place de cet auteur, on met entre leurs mains l'histoire fabuleuse des dieux, les guerres d'Alexandre, et les prodiges incroyables dont elles sont remplies. On leur fait même lire le traité *de Officiis* de Cicéron, ouvrage moral et philosophique, que les enfants ne pourroient entendre, quand il seroit écrit en françois.

Excité par ces motifs, et dans la vue d'être utile aux jeunes gens, je mis la main à l'ouvrage. Je traduisis une comédie sur le texte à l'usage des colléges. Elle fut livrée à des enfants qui avoient peu de temps à donner à l'étude de la grammaire. Lorsqu'ils avoient lu une scène dans le texte, qu'ils avoient fait la construction des phrases, on leur faisoit lire cette scène traduite. On comparoit avec eux le texte à la traduction ; lorsque le françois s'éloignoit un peu du latin, on leur en développoit les raisons.

Avec cette méthode, amusante pour les enfants, peu fatigante pour le maître, les progrès furent rapides. Je fus encouragé, j'achevai l'ouvrage, et je

l'offre au public. Je suis persuadé que ce qui a réussi une fois peut réussir toujours, et qu'avec des dispositions ordinaires, et les secours d'un maître intelligent, la lecture de cette traduction, faite comme on vient de l'indiquer, familiariseroit en peu de temps les éléves avec les auteurs latins.

Tel est le but que je me suis proposé. Il me consoleroit de la peine que j'ai prise, si le succès ne la récompensoit pas.

Avant que de songer à faire imprimer, j'ai consulté des amis éclairés et sincères; j'ai profité de leurs observations et de leurs critiques. Si l'on trouve quelques passages heureusement traduits, c'est à leurs conseils qu'on doit les attribuer. Les négligences, les latinismes, les tournures forcées, doivent être imputés à mon peu de docilité, ou au moins à l'embarras de choisir entre des avis opposés.

Après m'avoir communiqué leurs lumières, ces mêmes amis m'ont enhardi. Ils ont pensé que cette traduction pourroit plaire aux gens de lettres et aux personnes du monde; qu'elle seroit même lue des femmes, si je donnois une édition complète, traduite avec la bienséance qu'exigent la langue fran-

çoise et le respect dû aux oreilles délicates. Ils ont vaincu ma répugnance, en me représentant que, de tous les auteurs anciens, Térence est un des plus réservés; qu'il l'est au moins autant que Virgile, qu'on lit sans aucun scrupule; que je pouvois traduire ce que madame Dacier, femme vertueuse, n'avoit pas fait difficulté de traduire. Ils ont ajouté que Térence, ainsi rendu, seroit accueilli des étrangers qui veulent apprendre le françois; que le latin étant une langue intermédiaire entre toutes les langues de l'Europe, le dialogue familier de Térence, traduit en style aussi familier, feroit connoître aux étrangers les nuances délicates et les finesses du françois, que la seule conversation des personnes polies peut donner; enfin, que Térence et sa traduction tiendroient lieu de ces plats dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires des langues vivantes.

Je me suis rendu aux conseils de ces amis, dont la sagesse est connue.

De mon côté, je n'ai rien négligé pour donner le texte le plus correct. A chaque vers, j'ai comparé entre elles les éditions de Leyde avec les notes de Donat et de *variorum auctorum;* une édition go-

thique ; celles d'Antésignan et de Boëcler; les notes de M. Guyet ; Minellius ; le Térence de Fabrini, Venise, 1575 ; celui *ad usum Delphini;* les corrections de Joannes Rivius, Lyon, 1534; la belle édition de Westerovius, imprimée à La Haye en 1726, 3 vol. in-4° ; celle de Coutellier, etc. Le texte à côté de la traduction de madame Dacier m'a peu servi, et ne doit pas faire autorité. Ce n'est pas qu'elle ne l'ait examiné avec soin, comme ses notes le prouvent; mais on remarque, en plusieurs endroits, une contradiction manifeste entre ce texte et les notes qui l'accompagnent. Lorsque, dans les notes, elle rejette une leçon, cette même leçon se trouve dans le texte : ce qui prouve qu'après avoir fait son ouvrage avec attention, madame Dacier n'a pas veillé à son édition, et qu'elle s'est faite loin de ses yeux, par des ouvriers peu intelligents, qui ont imprimé le latin sur une édition quelconque, sans faire attention aux corrections que cette savante avoit desirées.

Dans les passages où les diverses éditions offrent des différences importantes et des sens opposés, j'ai expliqué dans les notes les raisons que j'ai eues de préférer l'une à l'autre ; quelquefois je me suis con-

tenté de peser les autorités, et j'ai laissé le jugement au lecteur. A l'égard des variantes peu essentielles, qui ne rouloient que sur une transposition de mots, une ponctuation plus ou moins forte, etc., j'ai pris sur moi de décider, sans en faire mention dans les notes. C'est un ennui que j'ai voulu épargner au lecteur. Sans cela, les notes auroient été beaucoup plus étendues que la traduction. Il est peu de vers de Térence qui n'eussent fourni matière à dissertation.

Les notes ont été rejetées à la fin de chaque pièce: par ce moyen, le dialogue ne sera point interrompu. D'ailleurs, comme ces notes n'avoient été faites que pour les enfants, il y en a grand nombre qui seront inutiles aux personnes instruites. En les plaçant à la fin des pièces, on leur fournit un moyen de ne point lire celles qui seroient superflues; il leur suffira de recourir aux notes, dans les passages où elles trouveroient quelque embarras.

A l'égard de la mesure des vers, on n'y a fait nulle attention; c'auroit été prendre une peine inutile que de chercher à la rétablir. On se seroit égaré sans fruit avec M. Guyet. Il auroit fallu, comme lui, supprimer toutes les lignes où l'on ne peut former un

vers, et défigurer les autres par des changements qui altèrent le sens. Ceux qui seront bien aises de se tourmenter beaucoup, pour entendre peu de chose à la versification de Térence, peuvent consulter Antésignan. Après une longue énumération des différentes espèces de vers dont Térence a fait usage, Antésignan marque, au commencement de chacun de ces vers, les pieds qui le composent.

# L'ANDRIENNE.

# ANDRIA.

## TITULUS.

Acta ludis Megalensibus, M. Fulvio, et M. Glabrione ædilibus curulibus, egerunt L. Ambivius Turpio, L. Attilius Prænestinus. Modos fecit Flaccus Claudii tibiis paribus dextris et sinistris, et est tota græca. Edita M. Marcello, C. Sulpicio consulibus.

# L'ANDRIENNE.

## TITRE.

Cette pièce fut jouée pendant les fêtes de Cybèle, sous les édiles curules M. Fulvius et M. Glabrio, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Preneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les flûtes égales, droites et gauches. Elle est toute grecque. Elle fut représentée sous le consulat de M. Marcellus et de C. Sulpicius.

# PERSONÆ DRAMATIS.

PROLOGUS.

SIMO, pater Pamphili.

PAMPHILUS, filius Simonis.

SOSIA, libertus Simonis.

DAVUS, servus Simonis.

DROMO, alter servus Simonis.

CHARINUS, amicus Pamphili, procus Philumenæ.

BYRRHIA, servus Charini.

CHREMES, amicus Simonis, pater Philumenæ et Glycerii.

GLYCERIUM, uxor Pamphili et filia Chremetis, quæ non prodit in scenam.

MYSIS, ancilla Glycerii.

CRITO, senex ex Andro insulâ.

LESBIA, obstetrix.

ARCHILLIS, altera ancilla Glycerii. Hæc non prodit in scenam.

Servi Simonis obsonia portantes.

Scena est Athenis.

# PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE PROLOGUE.
SIMON, père de Pamphile.
PAMPHILE, fils de Simon.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Simon.
DROMON, autre esclave de Simon.
CHARINUS, ami de Pamphile, qui recherche en mariage Philumène, fille de Chrémès.
BYRRHIE, esclave de Charinus.
CHRÉMÈS, ami de Simon, père de Philumène et de Glycerie.
GLYCERIE, qui ne paroît point sur la scène, mariée secrètement à Pamphile, reconnue à la fin pour fille de Chrémès.
MYSIS, femme de chambre de Glycerie.
CRITON, vieillard de l'île d'Andros.
LESBIE, sage-femme.
ARCHILLIS, autre servante de Glycerie, qui ne paroît point sur la scène.
Plusieurs esclaves de Simon portant des provisions.

La scène est à Athènes

# PROLOGUS.

Poëta, cùm primùm animum ad scribendum appulit,
Id sibi negotî credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.
Verùm aliter evenire multò intelligit;
Nam in prologis scribendis operam abutitur,
Non quî argumentum narret, sed qui malevoli
Veteris poëtæ maledictis respondeat.
Nunc, quam rem vitio dent, quæso, animum advertite.

Menander fecit Andriam et Perenthiam:
Qui utramvis rectè norit, ambas noverit;
Non ità dissimili sunt argumento, sed tamen
Dissimili oratione sunt factæ ac stylo.
Quæ convenêre, in Andriam, ex Perinthiâ
Fatetur transtulisse, atque usum pro suis.
Id isti vituperant factum, atque in eo disputant,
Contaminari non decere fabulas.
Faciunt næ intelligendo ut nihil intelligant:
Qui cùm hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium
Accusant, quos hic noster auctores habet:
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potiùs quàm istorum obscuram diligentiam.

# PROLOGUE.

Lorsque notre poëte eut l'idée de travailler pour le théâtre, il crut que la seule chose qu'il avoit à faire étoit de composer des pièces qui pussent vous plaire. Mais il voit qu'il en est tout autrement, puisqu'on le force de perdre son temps à faire des prologues, non pour exposer le sujet de ses comédies, mais pour répondre aux accusations du vieux poëte son ennemi. Écoutez, je vous prie, ce qu'on reproche à notre auteur.

Ménandre a composé *l'Andrienne* et *la Périnthienne*: qui connoît une de ces pièces les connoît toutes deux, tant elles se ressemblent par le sujet, quoiqu'elles diffèrent par la conduite et le style. Térence a pris dans la *Périnthienne* tout ce qui lui convenoit, et l'a employé dans son *Andrienne*, comme un bien dont il pouvoit disposer. Ses ennemis lui en font un reproche, et soutiennent qu'il ne convient pas de confondre ainsi les sujets. A force de vouloir montrer de l'intelligence, ils font voir qu'ils en sont totalement privés. En effet, lorsqu'ils font ce reproche à Térence, ils blâment Névius, Plaute, et Ennius, auteurs dont il a suivi l'exemple, et dont il aime mieux imiter la

Dehinc ut quiescant porrò, moneo, et desinant
Maledicere, malefacta ne noscant sua.

Favete, adeste æquo animo, et rem cognoscite,
Ut pernoscatis, ecquid spei sit reliquum;
Posthàc quas faciet de integro comœdias,
Spectandæ, an exigendæ sint vobis priùs.

manière négligée, que de reproduire la malheureuse régularité de ceux-ci. Je les engage donc à rester tranquilles, et à mettre fin à leurs calomnies, s'ils ne veulent pas qu'on leur montre leurs bévues.

Soyez favorables à cette pièce, écoutez-la avec bonté, examinez-la, afin de pouvoir juger ce que vous devez espérer de Térence pour l'avenir, et si vous devez faire jouer les pièces nouvelles qu'il composera, ou les rejeter sans les entendre.

# ANDRIA.

## ACTUS PRIMUS.

### SCENA I.

SIMO, SOSIA; *servi portantes obsonia.*

SIMO.

Vos istæc intrò auferte; abite Sosia,
Adesdum : paucis te volo...

SOSIA.

Dictum puta :
Nempè ut curentur rectè hæc.

SIMO.

Imò aliud.

SOSIA.

Quid est,
Quod tibi mea ars efficere hoc possit ampliùs?

SIMO.

Nihil istac opus est arte ad hanc rem quam paro;
Sed iis, quas semper in te intellexi sitas,

# L'ANDRIENNE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

SIMON, SOSIE; *esclaves qui portent des provisions.*

SIMON.

Portez cela au logis, vous autres; allez. Sosie, approche. En deux mots je veux te dire....

SOSIE.

J'entends : de bien apprêter ces provisions.

SIMON.

Non. C'est autre chose.

SOSIE.

En quoi mon savoir-faire peut-il vous être de quelque autre utilité?

SIMON.

Ton savoir-faire est inutile pour ce que je médite; j'ai besoin seulement des bonnes qualités que

Fide et taciturnitate.

SOSIA.

Expecto quid velis...

SIMO.

Ego postquàm te emi à parvulo, ut semper tibi
Apud me justa et clemens fuerit servitus,
Scis : feci, è servo ut esses libertus mihi,
Propterea quòd serviebas liberaliter.
Quod habui summum pretium, persolvi tibi.

SOSIA.

In memoriâ habeo.

SIMO.

Haud muto factum.

SOSIA.

Gaudeo,
Si tibi quid feci, aut facio, quod placeat, Simo, et
Id gratum fuisse adversum te, habeo gratiam.
Sed hoc mihi molestum est; nam istæc commemoratio
Quasi exprobratio est immemoris beneficii.
Quin tu uno verbo dic, quid est, quod me velis.

SIMO.

Ità faciam. Hoc primùm in hac re prædico tibi :
Quas credis esse has, non sunt veræ nuptiæ.

j'ai toujours reconnues en toi; de ta fidélité et de ta discrétion.

SOSIE.

J'attends ce que vous voulez....

SIMON.

Je t'ai acheté tout petit. Tu sais avec quelle bonté, quelle justice je t'ai traité pendant ton esclavage: d'esclave que tu étois, je t'ai fait mon affranchi, parceque tu me servois avec affection. La plus grande récompense que j'eusse à te donner, je te l'ai donnée.

SOSIE.

Je ne l'ai point oublié.

SIMON.

Je ne m'en repens pas.

SOSIE.

Si j'ai fait, ou si je fais quelque chose qui vous plaise, j'en suis charmé; et je vous suis obligé d'avoir bien voulu agréer mes services. Mais ce que vous me dites là me fâche; car me rappeler ainsi vos bontés, c'est presque me reprocher de les avoir méconnues. Que ne me dites-vous, en un mot, ce que vous desirez de moi!

SIMON.

C'est ce que je vais faire. Je te préviens d'abord d'une chose: ce mariage, tu le crois bien certain; il ne l'est pas.

SOSIA.

Cur simulas igitur?

SIMO.

Rem omnem à principio audies :
Eo pacto et gnati vitam, et consilium meum
Cognosces, et quid facere in hac re te velim.
Nam is postquàm excessit ex ephebis, Sosia,
Liberiùs vivendi fuit potestas : nam anteà
Qui scire posses, aut ingenium noscere,
Dùm ætas, metus, magister prohibebant?

SOSIA.

Ità est.

SIMO.

Quod plerique omnes faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut equos
Alere, aut canes ad venandum, aut ad philosophos :
Horum ille nihil egregiè præter cætera
Studebat; et tamen omnia hæc mediocriter.
Gaudebam.

SOSIA.

Non injuriâ : nam id arbitror
Adprimè in vitâ esse utile, ut NE QUID NIMIS.

SIMO.

Sic vita erat. Facile omnes perferre ac pati;
Cum quibus erat cumque unà, iis sese dedere,

SOSIE.

Pourquoi donc feignez-vous?

SIMON.

Je vais te conter toute l'affaire dès le principe. Ce récit te fera connoître la conduite de mon fils, mon dessein, et ce que je desire de toi dans cette occasion. Lorsque Pamphile fut sorti de l'enfance, je lui permis de vivre avec plus de liberté, Sosie. Avant ce temps-là, quel moyen de le connoître, de découvrir son caractère, tandis que l'âge, la crainte, les maîtres le retenoient?

SOSIE.

Cela est vrai.

SIMON.

La plupart des jeunes gens se passionnent ou pour les chiens de chasse, ou pour les chevaux, ou pour les philosophes. Mon fils ne donnoit à aucun de ces goûts une préférence bien marquée; et il les avoit tous avec modération: j'en étois charmé.

SOSIE.

Et vous n'aviez pas tort: car, à mon avis, une des plus utiles maximes de la vie, c'est: RIEN DE TROP.

SIMON.

Voici comment il vivoit: il souffroit, il supportoit sans peine tous ceux qu'il fréquentoit; il se

Eorum obsequi studiis, adversus nemini
Nunquàm præponens se illis. Ità facillimè,
Sine invidiâ laudem invenias, et amicos pares.

SOSIA.

Sapienter vitam instituit. Namque hoc tempore
Obsequium amicos, veritas odium parit.

SIMO.

Intereà mulier quædam abhinc triennium
Ex Andro commigravit huc viciniæ,
Inopiâ et cognatorum negligentiâ
Coacta, egregiâ formâ, atque ætate integrâ.

SOSIA.

Hei! vereor ne quid Andria adportet mali.

SIMO.

Primùm hæc pudicè vitam, parcè ac duriter
Agebat, lanâ ac telâ victum quæritans.
Sed postquàm amans accessit, pretium pollicens,
Unus, et item alter; ità ut ingenium est omnium
Hominum à labore proclive ad libidinem;
Accepit conditionem, dein quæstum occipit.
Qui tùm illam amabant, fortè, ità ut fit, filium

donnoit tout entier à eux, se prêtoit à leurs goûts, ne contrarioit personne, ne se préféroit à personne. Avec une telle conduite, il est facile d'échapper à l'envie, de s'attirer des éloges, et de se faire des amis.

SOSIE.

C'est un plan de vie fort sage. Car dans ce temps-ci la complaisance fait des amis, et la vérité des ennemis.

SIMON.

Sur ces entrefaites, je ne sais quelle femme s'en vint de l'île d'Andros, il y a trois ans, demeurer dans notre voisinage. Sa pauvreté, le peu de soin qu'en prenoient ses parents l'y avoient forcée. Elle étoit belle et à la fleur de l'âge.

SOSIE.

Aie! je crains que cette Andrienne ne nous apporte quelque malheur.

SIMON.

Dans les commencements elle vivoit sagement, avec économie, durement même. Elle gagnoit tout doucement sa vie à filer, à travailler en laine. Mais dès qu'elle eut ouvert sa porte aux galants qui offrent de l'argent, il en vint un, il en vint deux; comme le cœur humain est naturellement porté à préférer le plaisir au travail, elle accepta la proposition, ensuite ne garda plus aucun ménagement

Perduxére illuc secum, ut unà esset, meum.
Egomet continuò mecum: certè captus est,
Habet. Observabam manè illorum servulos
Venientes, aut abeuntes; rogitabam : Heus, puer,
Dic sodes, quis heri Chrysidem habuit? Nam Andriæ
Illi id erat nomen.

SOSIA.

Teneo.

SIMO.

Phædrum, aut Cliniam
Dicebant, aut Niceratum (nam hi tres tùm simul
Amabant). Eho, quid Pamphilus? Quid? Symbolam
Dedit, cœnavit. Gaudebam. Item alio die
Quærebam; comperiebam nihil ad Pamphilum
Quidquam attinere. Enimverò spectatum satis
Putabam, et magnum exemplum continentiæ :
Nam qui cum ingeniis conflictatur ejusmodi,
Neque commovetur animus in eâ re tamen,
Scias posse habere jam ipsum suæ vitæ modum.
Cùm id mihi placebat, tùm uno ore omnes omnia
Bona dicere, et laudare fortunas meas,
Qui gnatum haberem tali ingenio præditum.
Quid verbis opus est? Hac famâ impulsus Chremes
Ultrò ad me venit, unicam gnatam suam

Quelques uns de ces jeunes gens entraînèrent mon fils chez elle, par hasard, comme cela se pratique, pour leur faire compagnie. Alors je me dis à moi-même : Ma foi, il est pris, il en tient. Les matins j'examinois les allées et venues de leurs petits valets, je les appelois : Écoute, mon ami, dis-moi, qui est-ce qui avoit hier les bonnes graces de Chrysis? C'est ainsi que s'appeloit cette Andrienne.

SOSIE.

Je le sais.

SIMON.

Ils me nommoient Phædre, ou Clinie, ou Nicerate (ces trois jeunes gens lui faisoient alors la cour en même temps). Et Pamphile, qu'a-t-il fait? Ce qu'il a fait? Il a soupé, il a payé son écot. J'étois ravi. Un autre jour je faisois la même question; je trouvois que Pamphile n'avoit rien à se reprocher; je le croyois vraiment assez éprouvé; je le regardois comme un modèle de sagesse : car lorsqu'un jeune homme fréquente des libertins de cette espèce, sans se laisser entraîner par leur exemple, on le peut croire capable de se gouverner lui-même. Outre que j'étois content de sa conduite, tout le monde s'accordoit pour m'en dire toutes sortes de biens. On me félicitoit d'avoir un fils d'un aussi bon caractère. Pour abréger : Chrémès, attiré par la bonne renommée de Pamphile, s'en

Cum dote summâ filio uxorem ut daret.
Placuit, despondi. Hic nuptiis dictus est dies

SOSIA.

Quid obstat cur non veræ fiant?

SIMO.

Audies.
Ferè in diebus paucis quibus hæc acta sunt,
Chrysis vicina hæc moritur.

SOSIA.

O factum bene!
Beasti; metui à Chryside.

SIMO.

Ibi tùm filius
Cum illis, qui amabant Chrysidem, unà aderat frequens.
Curabat unà funus; tristis interim,
Nonnunquàm collacrymabat. Placuit tùm id mihi.
Sic cogitabam: Hic, parvæ consuetudinis
Causâ, mortem hujus tam fert familiariter;
Quid, si ipse amasset? Quid hic mihi faciet patri?
Hæc ego putabam esse omnia humani ingeni
Mansuetique animi officia. Quid multis moror?
Egomet quoque ejus causâ in funus prodeo,
Nihil suspicans etiam mali.

vint de lui-même me trouver, et m'offrir sa fille unique pour mon fils avec une très grosse dot. Le parti me plut, je donnai ma parole, le mariage fut résolu pour aujourd'hui.

SOSIE.

Qui donc empêche qu'il ne se fasse en effet?

SIMON.

Tu vas l'apprendre. Peu de jours après nos conventions, Chrysis notre voisine meurt.

SOSIE.

Tant mieux, vous me tirez d'inquiétude; je la redoutois cette Chrysis.

SIMON.

Alors mon fils ne quittoit plus ceux qui l'avoient aimée. Il prenoit soin des funérailles avec eux. Il étoit toujours triste, quelquefois même il pleuroit. Cela me fit encore plaisir. Voici comment je raisonnois: Quoi! une liaison de si peu de durée rend mon fils aussi sensible à la mort de cette femme! Que seroit-ce donc s'il l'avoit aimée? Comment s'affligeroit-il s'il perdoit son père? Je croyois que sa tristesse et ses soins partoient d'un bon cœur, d'un fonds d'humanité. Enfin moi-même, en considération de mon fils, je vais aux funérailles, sans soupçonner encore rien de mal.

SOSIA.

Hem, quid est?

SIMO.

Scies.

Effertur : imus. Intereà, inter mulieres
Quæ ibi aderant, fortè unam adspicio adolescentulam,
Formâ...

SOSIA.

Bonâ fortasse?

SIMO.

Et vultu, Sosia,
Adeò modesto, adeò venusto, ut nihil suprà.
Quia tùm mihi lamentari præter cæteras
Visa est, et quia erat formâ præter cæteras
Honestâ et liberali, accedo ad pedisequas;
Quæ sit rogo. Sororem esse aiunt Chrysidis.
Percussit illicò animum : at at! hoc illud est :
Hinc illæ lacrymæ! hæc illa est misericordia!

SOSIA.

Quàm timeo quorsùm evadas!

SIMO.

Funus interim
Procedit : sequimur : ad sepulchrum venimus :
In ignem posita est, fletur. Intereà hæc soror
Quam dixi ad flammam accessit imprudentiùs,

SOSIE.

Eh! mais quel mal y a-t-il?

SIMON.

C'est ce que je vais t'apprendre. On emporte le corps, nous marchons. En allant j'aperçois par hasard, parmi les femmes qui étoient au convoi, une jeune fille d'une figure....

SOSIE.

Agréable peut-être?

SIMON.

Et d'un air, Sosie, si modeste et si charmant, qu'on ne peut rien voir de mieux. Parcequ'elle me parut se lamenter plus que les autres, et parcequ'elle étoit plus belle, qu'elle avoit l'air plus noble que les autres, je m'approche de ses suivantes. Je demande qui elle est. On me répond que c'est la sœur de Chrysis. Cela me frappe sur-le-champ. Mais, mais, c'est là qu'est l'encloueure: le voilà le sujet de ses larmes! voilà la source de sa compassion!

SOSIE.

Que je crains la fin de tout ceci!

SIMON.

Pendant mes réflexions, le convoi va toujours; nous suivons. On arrive au bûcher, on y place le corps, on y met le feu, et chacun de pleurer. Alors cette sœur dont j'ai parlé s'approche imprudem-

Satis cum periclo. Ibi tùm exanimatus Pamphilus,
Bene dissimulatum amorem et celatum indicat.
Adcurrit; mediam mulierem complectitur;
Mea Glycerium, inquit, quid agis? Cur te is perditum?
Tùm illa, ut consuetum facilè amorem cerneres,
Rejecit se in eum, flens, quàm familiariter.

SOSIA.

Quid ais!

SIMO.

Redeo indè iratus, atque ægrè ferens.
Nec satis ad objurgandum causæ. Diceret,
Quid feci? Quid commerui, aut peccavi, pater?
Quæ sese in ignem injicere voluit, prohibui,
Servavi. Honesta oratio est.

SOSIA.

Rectè putas.
Nam si illum objurges, vitæ qui auxilium tulit;
Quid facias illi, qui dederit damnum aut malum?

SIMO.

Venit Chremes postridiè ad me, clamitans,
Indignum facinus! comperisse Pamphilum
Pro uxore habere hanc peregrinam. Ego illud sedulò
Negare factum: ille instat factum. Denique

ment de la flamme avec assez de danger. Aussitôt Pamphile tout troublé nous découvrit l'amour qu'il avoit si bien caché, si bien dissimulé. Il court à cette fille, la prend entre ses bras : Ma Glycerie, lui dit-il, que faites-vous? Pourquoi courir à votre perte? Cette femme éplorée se penche en ce moment sur lui d'un air si tendre, qu'il étoit facile de voir qu'ils s'aimoient depuis long-temps.

SOSIE.

Que dites-vous!

SIMON.

Je m'en reviens en colère et désolé. Je n'avois pas cependant un motif suffisant de le gronder. Il m'auroit répondu : Qu'ai-je fait? Quelle punition ai-je méritée? Quelle faute ai-je commise, mon père? Une femme vouloit se jeter dans le feu, je l'en ai empêchée, je lui ai sauvé la vie. L'excuse étoit légitime.

SOSIE.

C'est juste; car si vous grondez un homme qui sauve la vie à un autre, comment punirez-vous celui qui fera quelque mal ou quelque dommage?

SIMON.

Le lendemain Chrémès s'en vint chez moi, criant à l'indignité; disant qu'il avoit appris que Pamphile étoit marié à cette étrangère. Je nie fortement le fait. Il le soutient Enfin, en nous quit-

Ità tùm discedo ab illo, ut qui se filiam
Neget daturum.

SOSIA.

Non tu ibi gnatum...?

SIMO.

Ne hæc quidem
Satis vehemens causa ad objurgandum.

SOSIA.

Quî, cedo?

SIMO.

Tute ipse his rebus finem præscripsti, pater.
Propè adest, cùm alieno more vivendum est mihi:
Sine nunc meo me vivere intereà modo.

SOSIA.

Quis igitur relictus est objurgandi locus?

SIMO.

Si propter amorem uxorem nolit ducere,
Ea primùm ab illo animadvertenda injuria est.
Et nunc id operam do, ut per falsas nuptias
Vera objurgandi causa sit, si deneget:
Simul sceleratus Davus si quid consilii
Habet, ut consumat nunc, cum nihil obsint doli:
Quem ego credo manibus pedibusque obnixè omnia
Facturum; magis id adeò, mihi ut incommodet,
Quàm ut obsequatur gnato.

tant, son dernier mot fut qu'il ne me donneroit pas sa fille.

SOSIE.

Alors vous n'avez pas réprimandé...?

SIMON.

Je n'avois pas encore assez de sujet de quereller.

SOSIE.

Comment, s'il vous plaît?

SIMON.

Mon père, m'auroit-il dit, vous avez vous-même fixé le terme de mes amusements. Bientôt il me faudra vivre à la fantaisie des autres; jusqu'à ce temps-là permettez que je vive à la mienne.

SOSIE.

Quand aurez-vous donc sujet de le réprimander?

SIMON.

Si sa passion l'empêche de se marier, j'aurai d'abord à le punir de sa désobéissance. Et maintenant, en feignant ces noces, je cherche un sujet légitime de le gronder, s'il refuse. En même temps je veux que le coquin de Dave épuise toutes les ruses qu'il peut avoir, présentement qu'elles ne peuvent me nuire; car je suis bien persuadé qu'il mettra tout en usage, qu'il fera tous ses efforts, plutôt pour me chagriner que pour obliger mon fils.

SOSIA.

Quapropter?

SIMO.

Rogas?

Mala mens, malus animus : quem quidem ego si sensero..!
Sed quid opus est verbis? Sin eveniat, quod volo,
In Pamphilo ut nihil sit moræ, restat Chremes,
Qui mihi exorandus est : et spero confore.
Nunc tuum est officium, has bene ut adsimules nuptias,
Perterrefacias Davum, observes filium,
Quid agat, quid cum illo consilii captet.

SOSIA.

Sat est.

Curabo. Eamus jam nunc intrò.

SIMO.

I præ, sequor.

## SCENA II.

SIMO.

Non dubium est quin uxorem nolit filius :
Ità Davum modo timere sensi, ubi nuptias
Futuras esse audivit. Sed ipse exit foràs.

SOSIE.

Qui pourroit l'engager à cela?

SIMON.

Belle demande! Son mauvais esprit, son mauvais caractère. Si je m'aperçois qu'il...! Mais, pour finir, si, comme je le desire, je ne trouve aucun obstacle du côté de Pamphile, il ne me restera plus qu'à gagner Chrémès; et j'espère en venir à bout. Pour toi je te charge de faire croire que ce mariage a lieu, d'épouvanter Dave, d'observer mon fils, de voir ce qu'il fera, et quelles batteries ils dresseront ensemble.

SOSIE.

Cela suffit. J'y mettrai tous mes soins. Entrons maintenant.

SIMON.

Va devant, je te suis.

## SCÈNE II.

SIMON.

Sans doute mon fils refusera de se marier: j'en juge par la frayeur où j'ai vu Dave, lorsque je lui ai annoncé ce mariage. Mais voici Dave lui-même qui sort.

# SCENA III.

## DAVUS, SIMO.

DAVUS.

Mirabar hoc si sic abiret; et heri semper lenitas
Verebar quorsùm evaderet.
Qui postquàm audierat non datum iri filio uxorem suo,
Nunquàm cuiquam nostrûm verbum fecit, neque id ægrè tulit.

SIMO.

At nunc faciet; neque, ut opinor, sine tuo magno malo.

DAVUS.

Id voluit, nos sic nec opinantes duci falso gaudio,
Sperantes jam, amoto metu, intereà oscitantes opprimi,
Ne esset spatium cogitandi ad disturbandas nuptias.
Astutè!

SIMO.

Carnufex, quæ loquitur!

DAVUS.

Herus est, neque prævideram.

SIMO.

Dave!

## SCÈNE III.

### DAVE, SIMON.

DAVE, *sans apercevoir Simon.*

J'étois bien étonné que cela se passât ainsi ; et je craignois de voir où aboutiroit la douceur éternelle de notre bon homme. Lorsqu'il a su que Chrémès ne donneroit point sa fille à Pamphile, il n'en a soufflé le mot à aucun de nous, il n'en a même point paru fâché.

SIMON, *à part.*

Cela ne tardera pas, et je crois qu'il t'en cuira.

DAVE, *à part.*

Il a voulu nous leurrer d'une joie fausse et inattendue, dissiper notre crainte, nous donner de l'espérance, et puis nous écraser lorsque nous serions dans la plus belle sécurité, afin que nous n'eussions pas le temps de songer à rompre le mariage. Qu'il est rusé!

SIMON, *à part.*

Le coquin! comme il parle!

DAVE, *apercevant Simon, et à part.*

C'est mon maître, et je ne l'avois pas vu.

SIMON

Dave!

DAVUS.

Hem! quid est?

SIMO.

Ehodum ad me.

DAVUS.

Quid hic vult?

SIMO.

Quid ais?

DAVUS.

Quâ de re?

SIMO.

Rogas?

Meum gnatum rumor est amare.

DAVUS.

Id populus curat scilicet.

SIMO.

Hoccine agis, an non?

DAVUS.

Ego verò istuc.

SIMO.

Sed nunc ea me exquirere

Iniqui patris est. Nam quod antehàc fecit, nihil ad me attinet.

Dùm tempus ad eam rem tulit, sivi animum ut expleret suum.

Nunc hic dies aliam vitam adfert, alios mores postulat.

DAVE, *feignant de ne point voir Simon.*

Hé bien! qu'y a-t-il?

SIMON.

Viens çà, approche.

DAVE, *à part.*

Que veut-il?

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE, *à Simon.*

De quoi est-il question?

SIMON.

De quoi! On dit dans le monde que mon fils a une maîtresse.

DAVE, *ironiquement.*

C'est de quoi le monde s'occupe beaucoup sans doute.

SIMON.

M'écoutes-tu, ou non?

DAVE.

Moi! Oui vraiment.

SIMON.

Mais je serois un mauvais père si je m'inquiétois présentement de tout cela; car ce qu'il a fait jusqu'à présent ne me regarde en rien. Tant que l'âge l'a permis, j'ai souffert qu'il se contentât. Ce jour-ci demande un autre genre de vie, d'autres mœurs. Ainsi j'exige de toi, ou, si ce n'est pas

Dehinc postulo, sive æquum est, te oro, Dave, ut redeat jam in viam.

DAVUS.

Hoc quid sit...?

SIMO.

Omnes qui amant graviter sibi dari uxorem ferunt.

DAVUS.

Ità aiunt.

SIMO.

Tùm si quis magistrum cepit ad eam rem improbum,
Ipsum animum ægrotum ad deteriorem partem plerumque applicat.

DAVUS.

Non herclè intelligo.

SIMO.

Non? hem!

DAVUS.

Non: Davus sum, non Œdipus.

SIMO.

Nempè ergò apertè vis, quæ restant, me loqui?

DAVUS.

Sanè quidem.

trop m'abaisser, je te prie, Dave, de le faire rentrer aujourd'hui dans le bon chemin.

DAVE.

Que voulez-vous me...?

SIMON.

Tous ceux qui ont quelques amourettes sont fâchés qu'on les marie.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

S'ils ont fait choix de quelque maître fripon pour les conduire dans leurs intrigues, le coquin, pour l'ordinaire, tourne leur esprit malade du plus mauvais côté.

DAVE.

Ma foi, je ne vous entends pas.

SIMON.

Tu ne m'entends pas? ha, ha!

DAVE.

Je ne vous entends pas. Je suis Dave, je ne suis pas Œdipe.

SIMON.

Tu veux donc que je te dise clairement ce qui me reste à te dire?

DAVE.

Assurément.

SIMO.

Si sensero hodiè quidquam in his te nuptiis
Fallaciæ conari, quo fiant minùs;
Aut velle in eâ re ostendi, quàm sis callidus;
Verberibus cæsum te, Dave, in pistrinum dedam usque ad necem,
Eâ lege atque omine, ut, si te indè exemerim, ego pro te molam.
Quid! hoc intellextin'? an nondùm etiam ne hoc quidem...?

DAVUS.

Imò callidè:
Ità apertè ipsam rem modò locutus, nihil circuitione usus es.

SIMO.

Ubivis faciliùs passus sim, quàm in hac re, me deludier.

DAVUS.

Bona verba, quæso.

SIMO.

Irrides; nihil me fallis. Sed dico tibi,
Ne temerè facias; neque tu hoc dicas, tibi non prædictum. Cave.

SIMON.

Si je m'aperçois aujourd'hui que tu médites quelque fourberie pour empêcher ce mariage, ou que tu veuilles montrer en cette occasion combien tu es fin, Dave, mon ami, je commencerai par te faire donner les étrivières d'importance, et puis je t'enverrai au moulin pour le reste de tes jours, avec la condition expresse que si je t'en retire, j'irai tourner la meule à ta place. Hé bien, as-tu compris ceci? Cela n'est peut-être pas encore assez clair?

DAVE.

Ah! j'ai très bien compris : vous avez parlé clairement, vous n'avez usé d'aucun détour.

SIMON.

Dans toute autre occasion plutôt que dans celle-ci, je souffrirois qu'on me jouât.

DAVE.

Ne vous fâchez pas, je vous supplie.

SIMON.

Tu te moques; je ne suis pas ta dupe. Mais je te dis ceci afin que tu n'agisses point imprudemment, et que tu n'ailles pas dire qu'on ne t'avoit pas averti. Prends-y garde.

# SCENA IV.

DAVUS.

Enimverò, Dave, nihil loci est segnitiæ, neque socordiæ,
Quantùm intellexi modò senis sententiam de nuptiis.
Quæ, si non astu providentur, me aut herum pessumdabunt.
Nec quid agam certum est: Pamphilumne adjutem, an auscultem seni.
Si illum relinquo, ejus vitæ timeo. Sin opitulor, hujus minas,
Cui verba dare difficile est. Primùm jam de amore hoc comperit.
Me infensus servat, ne quam faciam in nuptiis fallaciam.
Si senserit, perii: aut, si lubitum fuerit, causam ceperit,
Quo jure, quâque injuriâ, præcipitem me in pistrinum dabit.
Ad hæc mala, hoc mî accedit etiam: hæc Andria,
Sive ista uxor, sive amica est, gravida è Pamphilo est.
Audireque eorum est operæ pretium audaciam;
Nam incœptio est amentium, haud amantium.
Quidquid peperisset, decreverunt tollere;
Et fingunt quandam inter se nunc fallaciam,
Civem Atticam esse hanc. Fuit olim quidam senex

## SCÈNE IV.

### DAVE.

Allons, Dave, si j'ai bien compris l'intention du bon homme sur ce mariage, il ne faut ici ni négligence ni paresse. Si on n'y remédie par quelque ruse, c'en est fait de mon maître ou de moi, et je ne sais trop quel parti prendre: dois-je secourir Pamphile, ou obéir au vieillard? Si j'abandonne le fils, je crains pour ses jours. Si je m'emploie pour lui, je redoute le courroux du père, à qui il n'est pas aisé d'en donner à garder. D'abord il a déja découvert nos amours. Il m'en veut, il me guette, pour m'empêcher de rien machiner contre ce mariage. S'il s'en aperçoit, je suis perdu; ou s'il lui en prend fantaisie, il trouvera un prétexte à tort et à travers, et m'enverra à l'instant au moulin. Autre malheur encore pour le pauvre Dave: cette Andrienne que Pamphile a pour femme ou pour maîtresse est grosse. Ils sont d'une audace, il faut voir!... (car c'est un projet d'extravagants plutôt que d'amants.) Fille ou garçon, n'importe, ils ont résolu d'élever l'enfant dont elle accouchera; et ils concertent entre eux je ne sais quelle histoire. A les

Mercator; navem is fregit apud Andrum insulam;
Is obiit mortem : ibi tunc hanc ejectam, Chrysidis
Patrem recepisse, orbam, parvam. Fabulæ.
Mihi quidem herclè non fit verisimile;
Atqui ipsis commentum placet.
Sed Mysis ab eà egreditur. At ego hinc me ad forum, ut
Conveniam Pamphilum, ne de hac re pater imprudentem
opprimat.

## SCENA V.

MYSIS.

Audivi, Archillis, jam dudùm; Lesbiam adduci jubes.
Sanè pol illa temulenta est mulier et temeraria,
Nec satis digna, cui committas primo partu mulierem.
Tamen eam adducam. Importunitatem spectate aniculæ;
Quia compotrix ejus est. Dî ! date facultatem, obsecro,
Huic pariendi, atque illi in aliis potiùs peccandi locum.
Sed quidnam Pamphilum exanimatum video? Vereor
quid siet.

entendre, Glycerie est citoyenne d'Athènes. Il y eut autrefois un vieux marchand qui fit naufrage sur les côtes de l'île d'Andros. Il y mourut. Alors le père de Chrysis reçut chez lui cette petite orpheline sauvée du naufrage. Fables que tout cela! Je n'y trouve aucune vraisemblance; mais cette fiction leur plaît à eux. Ah! voilà Mysis qui sort de chez elle. Je vais à la place publique chercher Pamphile et le prévenir, afin que son père ne l'écrase pas à l'improviste avec la nouvelle de son mariage.

## SCÈNE V.

MYSIS, *seule, parlant à Archillis qui est restée dans la maison.*

J'entends, Archillis, je vous entends de reste; vous voulez que j'amène Lesbie. Cette femme aime le vin, c'est une imprudente à qui on ne devroit pas confier une jeune femme à son premier accouchement. Cependant je l'amènerai. (*à part.*) Voyez l'entêtement de cette vieille; et cela parcequ'elles sont compagnes de bouteille. Dieux! donnez une heureuse délivrance à ma maîtresse; faites que la maladresse de cette sage-femme soit plutôt préjudiciable à toute autre qu'à elle. Mais pourquoi

Opperiar, ut sciam, nùm quidnam hæc turba tristitiæ adferat.

## SCENA VI.

### PAMPHILUS, MYSIS.

PAMPHILUS.

Hoccine est humanum factum, aut inceptum? Hoccine est officium patris?

MYSIS.

Quid illud est?

PAMPHILUS.

Prô deûm atque hominum fidem, quid est, si non hæc contumelia est?
Uxorem decrérat dare sese mihi hodiè : nonne oportuit
Præscisse me antè? Nonne priùs communicatum oportuit?

MYSIS.

Miseram me! quod verbum audio?

PAMPHILUS.

Quid Chremes? Qui denegárat
Se commissurum mihi gnatam suam uxorem? Mutavit id,
Quoniam me immutatum videt.

vois-je Pamphile tout troublé? Je crains bien ce que ce peut être. Attendons, pour savoir quel malheur son trouble annonce.

## SCÈNE VI.

### PAMPHILE, MYSIS.

PAMPHILE, *sans apercevoir Mysis.*

Y a-t-il dans cette action, dans cette entreprise, la moindre humanité? Est-ce ainsi qu'un père doit agir?

MYSIS, *à part.*

De quoi se plaint-il?

PAMPHILE, *à part.*

J'en atteste les dieux et les hommes; si ce n'est pas là une indignité, qu'est-ce que c'est donc? Il avoit résolu de me marier aujourd'hui, ne falloit-il pas m'en prévenir? Ne devoit-il pas d'avance me communiquer son projet?

MYSIS, *à part.*

Malheureuse! qu'ai-je entendu?

PAMPHILE, *seul.*

Et ce Chrémès? Il avoit retiré sa parole, il ne vouloit plus me donner sa fille. Le voilà qui change de résolution, parcequ'il voit que je ne change

Itàne obstinatè operam dat, ut me à Glycerio miserum abstrahat?
Quod si fit, pereo funditùs.
Adeòn' hominem esse invenustum, aut infelicem quemquam ut ego sum?
Prô deûm atque hominum fidem! nullon' ego
Chremetis pacto affinitatem effugere potero? Quot modis
Contemptus, spretus? Facta, transacta omnia. Hem!
Repudiatus repetor. Quamobrem? Nisi si id est quod suspicor;
Aliquid monstri alunt: ea quoniam nemini obtrudi potest,
Itur ad me.

MYSIS.

Oratio hæc me miseram exanimavit metu.

PAMPHILUS.

Nam quid ego dicam de patre? Ah!
Tantamne rem tam negligenter agere? Præteriens modò
Mihi apud forum, uxor tibi ducenda est, Pamphile, hodiè, inquit: para;
Abi domum. Id mihi visus est dicere, Abi citò et suspende te.
Obstupui: censen' ullum me verbum potuisse proloqui,
Aut ullam causam, ineptam saltem, falsam, iniquam? obmutui.
Quod si ego rescissem id priùs: quid facerem, si quis nunc me roget;

point de conduite. Peut-il ainsi s'opiniâtrer à m'arracher de ma chère Glycerie? Si ce malheur m'arrive, je suis perdu sans ressource. Est-il un homme aussi infortuné, aussi malheureux en amour que je le suis? Ah! grands dieux, ne trouverai-je donc aucun moyen d'échapper à l'alliance de Chrémès? Suis-je assez joué, assez méprisé? Tout étoit fait, tout étoit conclu; allons, on me refuse, puis on me recherche. Et pourquoi? Si ce n'est ce que je soupçonne; c'est quelque monstre que cette fille: parcequ'on ne peut forcer personne à la prendre, on s'adresse à moi.

MYSIS, *à part.*

Malheureuse que je suis! ce discours me fait trembler.

PAMPHILE, *seul.*

Mais que dirai-je de mon père? Comment! faire avec tant de négligence une chose si importante! Tout-à-l'heure il passoit près de moi dans la place: Pamphile, vous vous mariez aujourd'hui, me dit-il, préparez-vous-y, allez à la maison. Il m'a semblé qu'il me disoit, Allez vite vous pendre. Saisi d'étonnement, croyez-vous que j'aie pu lui répondre une seule parole, lui donner quelque défaite, même sotte, fausse, injuste? Non. Je suis resté muet. Si j'en avois été prévenu.... Qu'auriez-vous fait? me

Aliquid facerem, ut hoc ne facerem. Sed nunc quid primùm exequar?
Tot me impediunt curæ, quæ meum animum divorsæ trahunt;
Amor, hujus misericordia, nuptiarum sollicitatio,
Tùm patris pudor, qui me tam leni passus est animo usque adhuc,
Quæ meo cumque animo lubitum est, facere: eine ego ut advorser? Hei mihi!
Incertum est quid agam.

MYSIS.

Misera timeo, incertum hoc quorsùm accidat.
Sed nunc peropus est, aut hunc cum ipsâ, aut me aliquid de illâ advorsùm hunc loqui.
Dùm in dubio est animus, paulo momento huc illuc impellitur.

PAMPHILUS.

Quis hìc loquitur? Mysis, salve.

MYSIS.

O salve, Pamphile.

PAMPHILUS.

Quid agit?

MYSIS.

Rogas?

demandera-t-on..... J'aurois fait quelque chose pour éviter ce mariage. Présentement quel parti prendre? Que de sentiments divers s'élèvent dans mon cœur et le déchirent! l'amour, la pitié que m'inspire Glycerie, le mariage qu'on me presse de conclure, d'ailleurs le respect pour un père qui jusqu'à présent m'a laissé faire avec tant de bonté tout ce que j'ai voulu. Et je lui désobéirois? Que je suis malheureux! je ne sais à quoi me résoudre.

MYSIS, *à part.*

A quoi aboutira son irrésolution? J'en meurs de frayeur. Mais dans ce moment-ci il faut absolument, ou qu'il parle à ma maîtresse, ou que je l'entretienne d'elle. (*elle s'approche*) Lorsqu'un cœur balance, un poids léger le fait pencher d'un côté ou de l'autre.

PAMPHILE, *entendant parler.*

Qui est-ce qui parle ici? (*se retournant*) C'est toi, Mysis? Bonjour.

MYSIS.

Ah! bonjour, Pamphile.

PAMPHILE.

Comment se porte-t-elle?

MYSIS.

Comment elle se porte? Elle est dans les dou-

Laborat è dolore : atque ex hoc misera sollicita est, diem
Quia olim in hunc sunt constitutæ nuptiæ : tùm autem hoc timet,
Ne deseras se.

PAMPHILUS.

Hem, egone istuc conari queam?
Ego propter me illam decipi miseram sinam?
Quæ mihi suum animum atque omnem vitam credidit.
Quam ego animo egregiè caram pro uxore habuerim;
Benè et pudicè ejus doctum atque eductum sinam,
Coactum egestate, ingenium immutarier?
Non faciam.

MYSIS.

Haud vereor, si in te solo sit situm.
Sed vim ut queas ferre...

PAMPHILUS.

Adeon' me ignavum putas?
Adeon' porrò ingratum, aut inhumanum, aut ferum,
Ut neque me consuetudo, neque amor, neque pudor
Commoveat, neque commoneat, ut servem fidem?

MYSIS.

Unum hoc scio, hanc meritam esse ut memor esses suî.

PAMPHILUS.

Memor essem! ô Mysis, Mysis, etiam nunc mihi

leurs; d'ailleurs la malheureuse est inquiète, parceque anciennement on avoit fixé votre mariage à ce jour-ci. Elle tremble que vous ne l'abandonniez.

PAMPHILE.

Ah! pourrois-je y songer? Souffrirois-je que, pour m'avoir aimé, elle fût trahie, réduite à la misère; elle qui m'a rendu le maître de son cœur et de sa vie; elle que j'ai si tendrement chérie, que j'ai regardée comme ma femme? Souffrirois-je que la pauvreté forçât au changement un cœur si bien formé à l'honneur, à la vertu? Non, je n'en ferai rien.

MYSIS.

Je ne craindrois rien, si cela dépendoit de vous seul. Mais pourrez-vous résister à la violence?

PAMPHILE, *l'interrompant avec vivacité.*

Me crois-tu donc assez lâche, assez ingrat, assez inhumain, assez barbare pour être insensible à l'amitié, à l'amour, à l'honneur, qui m'ordonnent de lui garder ma foi?

MYSIS.

Je ne sais qu'une chose, elle mérite que vous songiez à elle.

PAMPHILE.

Que je songe à elle! Ah! Mysis, Mysis, elles sont

Scripta illa dicta sunt in animo Chrysidis
De Glycerio. Jam fermè moriens me vocat,
Accessi, vos semotæ, nos soli, incipit:
Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem vides,
Nec clàm te est, quàm illi utræque res nunc inutiles
Et ad pudicitiam et ad rem tutandam sient.
Quod ego te per hanc dextram oro, et ingenium tuum,
Per tuam fidem, perque hujus solitudinem
Te obtestor, ne abs te hanc segreges, neu deseras.
Si te in germani fratris dilexi loco,
Sive hæc te solum semper fecit maximi,
Seu tibi morigera fuit in rebus omnibus,
Te isti virum do, amicum, tutorem, patrem:
Bona nostra hæc tibi permitto, et tuæ mando fidei.
Hanc mihi in manum dat; mors continuò ipsam occupat.
Accepi, acceptam servabo.

MYSIS.

Ità spero quidem.

PAMPHILUS.

Sed cur tu abis ab illâ?

MYSIS.

Obstetricem accerso.

encore gravées dans mon cœur les dernières paroles que m'adressa Chrysis en faveur de Glycerie. Prête à mourir elle m'appelle, j'approche; vous étiez éloignées, nous étions seuls. Elle me dit: « Mon cher Pamphile, vous voyez sa jeunesse et « sa beauté, vous savez combien ces deux avan- « tages lui sont inutiles pour conserver son hon- « neur et son bien. C'est par cette main que je vous « présente, c'est par votre caractère et votre bonne « foi, c'est par l'abandon où vous la voyez que je « vous conjure de ne point vous séparer d'elle, de « ne la pas quitter, de ne la point délaisser. Si je « vous ai chéri comme mon propre frère, si elle « n'a jamais aimé que vous, si elle a eu pour vous « toutes sortes de complaisances, je vous la donne, « soyez son époux, son ami, son tuteur, son père. « Je vous laisse le maître de tous nos biens, je les « confie à votre bonne foi. » Elle met la main de Glycerie dans la mienne, et meurt. Je l'ai reçue, je la garderai.

MYSIS.

Je l'espère ainsi.

PAMPHILE.

Mais pourquoi t'éloigner d'elle?

MYSIS.

Je vais chercher la sage-femme.

PAMPHILUS.

Propera.

Atque audin'? Verbum unum cave de nuptiis,...
Ne ad morbum hoc etiam...

MYSIS.

Teneo.

PAMPHILE.

Va promptement. Mais écoute, prends garde qu'un seul mot de ce mariage.... de peur d'augmenter....

MYSIS.

J'entends.

# ACTUS SECUNDUS.

## SCENA I.

CHARINUS, BYRRHIA.

CHARINUS.

Quid ais, Byrrhia! datur illa Pamphilo hodiè nuptum!

BYRRHIA.

Sic est.

CHARINUS.

Quî scis?

BYRRHIA.

Apud forum modò de Davo audivi.

CHARINUS.

Væ misero mihi!

Ut animus in spe, atque in timore, usque antehàc attentus fuit;

Ità, postquàm adempta spes est, lassus, curâ confectus, stupet.

BYRRHIA.

Quæso, edepol, Charine, quoniam non potest fieri quod vis,

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

CHARINUS, BYRRHIE.

CHARINUS.

Que dis-tu, Byrrhie! on la marie aujourd'hui à Pamphile!

BYRRHIE.

Oui.

CHARINUS.

Comment le sais-tu?

BYRRHIE.

Tout-à-l'heure Dave me l'a dit dans la place.

CHARINUS.

Que je suis malheureux! Jusqu'à ce jour mon cœur avoit été suspendu entre l'espérance et la crainte; aujourd'hui l'espérance m'est ôtée, le chagrin m'atterre et m'accable.

BYRRHIE.

Au nom des dieux, Charinus, puisqu'on ne peut

Id velis quod possit.

CHARINUS.

Nihil aliud, nisi Philumenam, volo.

BYRRHIA.

Ah! quantò satiùs est, te id dare operam,
Istum quî amorem ex animo amoveas tuo, quàm id loqui,
Quo magis libido frustrà incendatur tua!

CHARINUS.

Facilè omnes, cùm valemus, recta consilia ægrotis damus.
Tu si hìc sis, aliter sentias.

BYRRHIA.

Age, age, ut lubet.

## SCENA II.

CHARINUS, PAMPHILUS, BYRRHIA.

CHARINUS.

Sed Pamphilum
Video. Omnia experiri certum est priusquàm pereo.

BYRRHIA.

Quid hic agit?

faire ce que vous desirez, ne desirez que ce qui se peut.

CHARINUS.

Philumène est tout ce que je desire.

BYRRHIE.

Ah! qu'il vaudroit mieux travailler à bannir cet amour de votre cœur, que de tenir des discours qui ne servent qu'à allumer davantage une passion sans espérance!

CHARINUS.

Ceux qui se portent bien donnent facilement de bons conseils aux malades. Si tu étois à ma place, tu penserois autrement.

BYRRHIE.

Faites, faites donc comme il vous plaira.

## SCÈNE II.

CHARINUS, PAMPHILE, *dans l'enfoncement*, BYRRHIE.

CHARINUS.

Mais j'aperçois Pamphile. Je veux tout tenter avant que de périr.

BYRRHIE, *à part.*

Que va-t-il faire?

CHARINUS.

Ipsum hunc orabo, huic supplicabo, amorem huic narrabo meum:
Credo, impetrabo, ut aliquot saltem nuptiis prodat dies.
Intereà fiet aliquid, spero.

BYRRHIA.

Id aliquid nihil est.

CHARINUS.

Byrrhiā,
Quid tibi videtur? Adeon' ad eum?

BYRRHIA.

Quidni? Si nihil impetres,
Ut te arbitretur sibi paratum mœchum, si illam duxerit.

CHARINUS.

Abiu' hinc in malam rem cum suspicione istac, scelus!

PAMPHILUS.

Charinum video. Salve.

CHARINUS.

O salve, Pamphile.
Ad te advenio, spem, salutem, auxilium, consilium expetens.

PAMPHILUS.

Neque pol consilii locum habeo, neque auxilii copiam.
Sed istuc quidnam est?

CHARINUS.

Je le prierai, le supplierai, lui peindrai mon amour: j'obtiendrai, je m'en flatte, qu'il diffère son mariage au moins de quelques jours. Pendant cet intervalle, j'espère qu'il arrivera quelque incident.

BYRRHIE.

Et cet incident ne sera rien.

CHARINUS.

Byrrhie, qu'en dis-tu? L'aborderai-je?

BYRRHIE, *ironiquement.*

Pourquoi non? Si vous n'obtenez rien, il saura au moins qu'il faudra se défier de vous s'il se marie.

CHARINUS.

Va-t'en au diable avec ton soupçon, coquin.

PAMPHILE.

C'est Charinus.... Bonjour.

CHARINUS.

Ah! Pamphile, je vous salue. Je viens à vous, vous demander l'espérance, la vie, du secours, des conseils.

PAMPHILE.

Je ne suis, ma foi, pas en état de vous donner ni conseils, ni secours. Mais qu'y a-t-il?

CHARINUS.

Hodiè uxorem ducis?

PAMPHILUS.

Aiunt.

CHARINUS.

Pamphile,

Si id facis, hodiè postremùm me vides.

PAMPHILUS.

Quid ità?

CHARINUS.

Hei mihi!

Vereor dicere: huic, dic quæso, Byrrhia.

BYRRHIA.

Ego dicam.

PAMPHILUS.

Quid est?

BYRRHIA.

Sponsam hic tuam amat.

PAMPHILUS.

Næ iste haud mecum sentit. Ehodum dic mihi

Nùm quidnam ampliùs tibi cum illâ fuit, Charine?

CHARINUS.

Ah, Pamphile,

Nihil.

PAMPHILUS.

Quam vellem!

CHARINUS.

Vous mariez-vous aujourd'hui?

PAMPHILE.

On le dit.

CHARINUS.

Pamphile, si cela est, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois.

PAMPHILE.

Et pourquoi?

CHARINUS.

Hélas! j'ai honte de le dire; dis-le toi, Byrrhie, je t'en prie.

BYRRHIE.

J'y consens.

PAMPHILE.

Qu'est-ce que c'est?

BYRRHIE.

Il aime votre future.

PAMPHILE.

Nos sentiments sont, en vérité, bien différents. Mais dites-moi, Charinus, n'avez-vous pas pris des engagements avec elle?

CHARINUS.

Ah! Pamphile! aucun.

PAMPHILE.

Que je voudrois bien!...

CHARINUS.

Nunc te per amicitiam, et per amorem obsecro,
Principiò, ut ne ducas.

PAMPHILUS.

Dabo equidem operam.

CHARINUS.

Sed si id non potes,
Aut tibi nuptiæ hæ sunt cordi...

PAMPHILUS.

Cordi?

CHARINUS.

Saltem aliquot dies
Profer, dùm proficiscor aliquò, ne videam.

PAMPHILUS.

Audi nunc jam;
Ego, Charine, neutiquam officium liberi esse hominis puto,
Cùm is nil promereat, postulare id gratiæ apponi sibi.
Nuptias effugere ego istas malo, quàm tu adipiscier.

CHARINUS.

Reddidisti animum.

PAMPHILUS.

Nunc si quid potes, aut tu, aut hic Byrrhia,
Facite, fingite, invenite, efficite qui detur tibi,

CHARINUS.

Au nom de l'amitié qui nous lie, au nom de mon amour, pour première grace, je vous prie, ne l'épousez pas.

PAMPHILE.

J'y ferai, en vérité, de mon mieux.

CHARINUS.

Mais si vous ne pouvez vous en défendre, ou si vous avez ce mariage à cœur....

PAMPHILE.

A cœur?

CHARINUS.

Différez au moins de quelques jours. Donnez-moi le temps de m'éloigner pour n'en être pas témoin.

PAMPHILE.

A votre tour écoutez, Charinus. Je crois qu'il n'est point d'un honnête homme d'exiger de la reconnoissance lorsqu'il n'a rendu aucun service. J'ai plus envie d'éviter ce mariage que vous de le contracter.

CHARINUS.

Vous m'avez rendu la vie.

PAMPHILE.

Maintenant, si vous pouvez quelque chose, vous ou votre Byrrhie, agissez, inventez, imaginez, tâ-

Ego id agam, mihi quî ne detur.

CHARINUS.

Sat habeo.

PAMPHILUS.

Davum optimè

Video: hujus consilio fretus sum.

CHARINUS.

At tu herclè haud quidquam mihi,

Nisi ea quæ nihil opus sunt scire. Fugin' hinc?

BYRRHIA.

Ego verò, ac libens.

## SCENA III.

DAVUS, CHARINUS, PAMPHILUS.

DAVUS.

Dî boni! boni quid porto! Sed ubi inveniam Pamphilum,
Ut metum, in quo nunc est, adimam, atque expleam animum gaudio?

CHARINUS.

Lætus est, nescio quid.

chez qu'on vous la donne, et moi je tâcherai qu'on ne me la donne pas.

CHARINUS.

Cela me suffit.

PAMPHILE.

Je vois Dave fort à propos : je compte beaucoup sur ses conseils.

CHARINUS, *à Byrrhie.*

Pour toi, tu n'es bon à rien qu'à dire ce qu'il est inutile de savoir. T'en iras-tu?

BYRRHIE.

Oui vraiment, et bien volontiers.

## SCÈNE III.

### DAVE, CHARINUS, PAMPHILE.

DAVE, *sans apercevoir Charinus et Pamphile.*

Bons dieux! que de bonnes nouvelles j'apporte! Mais où trouverai-je Pamphile pour dissiper la crainte qui le tourmente présentement, et le combler de joie?...

CHARINUS, *à Pamphile.*

Il est joyeux, je ne sais pourquoi.

PAMPHILUS.

Nihil est. Nondùm hæc rescivit mala.

DAVUS.

Quem ego nunc credo, si jam audierit sibi paratas nuptias...

CHARINUS.

Audin' tu illum?

DAVUS.

Toto me oppidò exanimatum quærere.
Sed ubi quæram? Quò nunc primùm intendam?

CHARINUS.

Cessas alloqui?

DAVUS.

Abeo.

PAMPHILUS.

Dave, ades, resiste.

DAVUS.

Quis homo est qui me?.. O Pamphile!
Te ipsum quæro. Euge, ô Charine! ambo opportunè. Vos volo.

CHARINUS.

Dave, perii!

DAVUS.

Quin tu hoc audi.

PAMPHILE, *à Charinus.*

Ce n'est rien. Il ne sait pas encore nos malheurs.

DAVE *continue seul.*

S'il a appris qu'on va le marier, je crois....

CHARINUS, *à Pamphile.*

L'entendez-vous?

DAVE, *continue.*

Je crois que hors de lui-même il me cherche par toute la ville. Mais où le chercherai-je moi? où irai-je d'abord?

CHARINUS, *à Pamphile.*

Vous ne lui parlez pas?

DAVE, *seul.*

Je m'en vais.

PAMPHILE.

Dave, viens çà, arrête.

DAVE.

Quel est l'homme qui!... Ah! Pamphile, c'est vous-même que je cherche. Charinus aussi! bon, tous deux fort à propos; je veux vous....

CHARINUS.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

Mais écoutez-moi.

CHARINUS.

Interii!

DAVUS.

Quid timeas, scio.

PAMPHILUS.

Mea quidem herclè certè in dubio vita est.

DAVUS.

Et quid tu, scio.

PAMPHILUS.

Nuptiæ mihi...

DAVUS.

Et id scio.

PAMPHILUS.

Hodiè...

DAVUS.

Obtundis, tametsi intelligo.
Id paves, ne ducas tu illam: tu autem, ut ducas.

CHARINUS.

Rem tenes.

PAMPHILUS.

Istuc ipsum.

DAVUS.

Atqui istuc ipsum nil pericli est: me vide.

PAMPHILUS.

Obsecro te, quàm primùm hoc me libera miserum metu.

CHARINUS.

Je suis mort!

DAVE.

Je sais ce que vous craignez.

PAMPHILE.

Ma vie, je te le jure, est en grand danger.

DAVE.

Je sais aussi ce que vous....

PAMPHILE.

Mon mariage....

DAVE.

Je sais encore cela.

PAMPHILE.

Aujourd'hui....

DAVE.

Vous m'étourdissez. Je vous entends : (*à Pamphile*) vous avez peur de l'épouser vous, (*à Charinus*) et vous de ne pas l'épouser.

CHARINUS.

C'est cela.

PAMPHILE.

Cela même.

DAVE.

Et à cela même il n'y a aucun danger, je vous en réponds.

PAMPHILE.

Je t'en conjure, delivre-moi au plus tôt de cette frayeur qui me rend malheureux.

DAVUS.

Hem,

Libero. Uxorem tibi jam non dat Chremes.

PAMPHILUS.

Quî scis?

DAVUS.

Scio.

Tuus pater modò me prehendit: ait, sese tibi uxorem dare

Hodiè; item alia multa, quæ nunc non est narrandi locus.

Continuò ad te properans, percurro ad forum, ut dicam tibi hæc.

Ubi te non invenio, ibi ascendo in quemdam excelsum locum:

Circumspicio: nusquàm. Fortè ibi hujus video Byrrhiam;

Rogo: negat vidisse. Mihi molestum. Quid agam, cogito.

Redeunti intereà ex ipsâ re mi incidit suspicio. Hem,

Paululùm obsonî, ipsus tristis, de improviso nuptiæ:

Non cohærent.

PAMPHILUS.

Quorsumnam istuc?

DAVUS.

Ego me continuò ad Chremem.

Cùm illoc advenio, solitudo ante ostium. Jam id gaudeo.

DAVE.

Eh bien! je vous en délivre. Chrémès ne vous donne plus sa fille.

PAMPHILE.

Comment le sais-tu?

DAVE.

Je le sais. Tantôt votre père m'a pris en particulier: il m'a dit qu'il vous marioit aujourd'hui, et beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de répéter ici. Aussitôt je cours à la place pour vous trouver, et vous apprendre cette nouvelle. Comme je ne vous aperçois point, je monte sur un lieu élevé, je regarde de tous côtés : point de Pamphile. Je vois par hasard son Byrrhie. Je l'interroge. Il ne vous a point vu; cela me fâche. Je réfléchis à ce que je ferai. Comme je m'en revenois, ce mariage même m'a fait naître un soupçon. Hom, me suis-je dit, on n'a fait aucun préparatif; le bon homme est triste, et il seroit question d'un mariage subit; tout cela ne s'accorde pas.

PAMPHILE.

A quoi cela aboutira-t-il?

DAVE.

Tout de suite je m'en vais chez Chrémès. Lorsque j'y arrive, personne devant la porte. Cela me fait déja plaisir.

CHARINUS.

Rectè dicis.

PAMPHILUS.

Perge.

DAVUS.

Maneo. Intereà introire neminem
Video, exire neminem; matronam nullam, in ædibus
Nil ornati, nil tumulti. Accessi, introspexi.

PAMPHILUS.

Scio,
Magnum signum.

DAVUS.

Nùm videntur convenire hæc nuptiis?

PAMPHILUS.

Non opinor, Dave.

DAVUS.

Opinor, narras? Non rectè accipis,
Certa res est. Etiam puerum indè abiens conveni Chremis,
Olera et pisciculos minutos ferre obolo in cœnam seni.

CHARINUS.

Liberatus sum, Dave, hodiè tuâ operâ.

CHARINUS.

Tu dis fort bien.

PAMPHILE.

Continue.

DAVE.

Je m'y arrête; tout le temps que j'y suis, je ne vois entrer personne, sortir personne, aucune matrone. Dans la maison nul appareil, pas le moindre tumulte. Car je me suis approché, j'ai regardé dans l'intérieur.

PAMPHILE.

Je sais que c'est un bon signe.

DAVE.

Dites-moi, cela cadre-t-il avec un mariage?

PAMPHILE.

Je ne le pense pas, Dave.

DAVE.

Je ne pense pas, dites-vous? C'est mal prendre la chose. L'affaire est sûre. Il y a plus : en revenant j'ai rencontré le petit esclave de Chrémès, qui portoit pour un sou de légumes et de petits poissons pour le souper du bon homme.

CHARINUS.

Par tes bons soins, Dave, tu m'as rendu la vie aujourd'hui.

DAVUS.

At nullus quidem.

CHARINUS.

Quid ità? Nempe huic prorsùs illam non dat.

DAVUS.

Ridiculum caput!

Quasi necesse sit, si huic non dat, te illam uxorem ducere.

Nisi vides, nisi senis amicos oras, ambis...

CHARINUS.

Benè mones.

Ibo; etsi herclè sæpè jam me spes hæc frustrata est. Vale.

# SCENA IV.

## PAMPHILUS, DAVUS.

PAMPHILUS.

Quid igitur sibi vult pater? Cur simulat?

DAVUS.

Ego dicam tibi.

Si id succenseat nunc, quia non dat tibi uxorem Chremes,

Ipsus sibi videatur injurius esse, neque id injuriâ.

DAVE.

Non, vous êtes toujours mort.

CHARINUS.

Pourquoi cela? Il est certain qu'on ne la donne point à Pamphile.

DAVE.

La bonne tête! Comme s'il falloit absolument qu'on vous l'accordât si on ne la donne point à Pamphile. Si vous n'allez voir, prier les amis du bon homme, faire votre cour....

CHARINUS.

Le conseil est bon. J'y vais. Cependant plusieurs fois ces moyens-là ont trompé mes espérances. Adieu.

## SCÈNE IV.

### PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

Quel est donc le dessein de mon père? Pourquoi feint-il?

DAVE.

Je vais vous le dire. S'il vous grondoit de ce que Chrémès ne vous donne point sa fille, avant d'avoir sondé vos dispositions sur ce mariage, il croi-

Priusquàm tuum, ut sese habeat, animum ad nuptias perspexerit.

Sed si tu negâris ducere, ibi culpam omnem in te transferet;

Tùm illæ turbæ fient...

PAMPHILUS.

Quidvis patiar.

DAVUS.

Pater est, Pamphile;

Difficile est: tùm hæc sola est mulier; dictum ac factum, invenerit

Aliquam causam quamobrem ejiciat oppido.

PAMPHILUS.

Ejiciat?

DAVUS.

Citò.

PAMPHILUS.

Cedo igitur, quid faciam, Dave?

DAVUS.

Dic te ducturum.

PAMPHILUS.

Hem!

DAVUS.

Quid est?

PAMPHILUS.

Egone dicam?

roit agir injustement, et n'auroit pas tort. Mais si vous refusez de l'épouser, il jettera toute la faute sur vous, puis il vous fera une scène....

PAMPHILE.

Je le laisserai faire.

DAVE.

C'est votre père, Pamphile, il n'est pas aisé de lui résister; d'ailleurs elle n'a personne qui la protège cette femme. Aussitôt dit, aussitôt fait; il trouvera un prétexte pour la chasser de la ville.

PAMPHILE.

La chasser?

DAVE.

Et promptement.

PAMPHILE.

Dis-moi donc, Dave, que dois-je faire?

DAVE.

Dites que vous vous marierez.

PAMPHILE.

Ah!

DAVE.

Quoi donc?

PAMPHILE.

Que je dise cela, moi?

DAVUS.

Cur non?

PAMPHILUS.

Nunquàm faciam.

DAVUS.

Ne nega.

PAMPHILUS.

Suadere noli.

DAVUS.

Ex eâ re quid fiat, vide.

PAMPHILUS.

Ut ab illâ excludar, huc concludar.

DAVUS.

Non ità est.

Nempè hoc sic esse opinor dicturum patrem :
Ducas volo hodiè uxorem. Tu, ducam, inquies.
Cedo, quid jurgabit tecum? Hic reddes omnia,
Quæ nunc sunt certa ei consilia, incerta ut sient,
Sine omni periculo. Nam hocce haud dubium est, quin Chremes
Tibi non det gnatam ; nec tu eâ causâ minueris
Hæc quæ facis, ne is suam mutet sententiam.
Patri dic velle ; ut, cùm velit, tibi jure irasci, non queat,
Nam quod tu speras, propulsabo facilè : uxorem his moribus

DAVE.

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Jamais je ne le ferai.

DAVE.

N'allez pas refuser.

PAMPHILE.

Ne me donne pas ce conseil.

DAVE.

Voyez quelle en sera la suite.

PAMPHILE.

Que je serai arraché de Glycerie et enchaîné avec l'autre.

DAVE.

Il n'en sera rien. Tenez, voici, à ce que je crois, ce que votre père vous dira : *Je veux vous marier aujourd'hui.* Vous lui répondrez : *Je me marierai.* Dites-moi, comment s'y prendra-t-il pour vous gronder? Par-là, vous ferez tomber tous les projets qu'il regarde comme sûrs, et sans courir aucun danger. Car certainement Chrémès ne vous donne point sa fille. Lorsque vous aurez promis, ne changez rien à votre conduite, de peur que Chrémès ne change d'avis. Dites à votre père que vous voulez bien vous marier, afin qu'il n'ait pas droit de se fâcher contre vous quand il le voudroit. Car je détruirai facilement l'espérance dont

Dabit nemo : inopem inveniet potiùs, quàm te corrumpi sinat.

Sed si te æquo animo ferre accipiet, negligentem feceris,

Aliam otiosus quæret. Interea aliquid acciderit boni.

PAMPHILUS.

Itan' credis?

DAVUS.

Haud dubium id quidem est.

PAMPHILUS.

Vide quò me inducas.

DAVUS.

Quin taces?

PAMPHILUS.

Dicam. Puerum autem ne resciscat mihi esse ex illâ, cautio est;

Nam pollicitus sum suscepturum.

DAVUS.

O facinus audax!

PAMPHILUS.

Hanc fidem

Sibi me obsecravit, quî se sciret non deserturum, ut darem.

DAVUS.

Curabitur. Sed pater adest; cave te esse tristem sentiat.

vous pourriez vous flatter : *Avec les mœurs que j'ai, aucun père ne me donnera sa fille.* Il en trouvera une sans bien, plutôt que de vous laisser dans la débauche. Si, au contraire, vous vous montrez docile, vous ralentirez son zèle. Il en cherchera une autre à loisir, et pendant ses recherches il arrivera quelque chose d'heureux.

PAMPHILE.

Le crois-tu?

DAVE.

Il n'y a nul doute.

PAMPHILE.

Examine où tu me conduis.

DAVE.

Soyez tranquille.

PAMPHILE.

Autre chose: il faut prendre garde encore qu'il n'apprenne que j'ai un enfant d'elle, car j'ai promis de l'élever.

DAVE.

Quelle témérité!

PAMPHILE.

Elle m'a conjuré de lui en donner ma parole, pour preuve que je ne l'abandonnerois jamais.

DAVE.

On y songera. Mais le voilà votre père: prenez garde qu'il ne s'aperçoive que vous êtes triste.

# SCENA V.

## SIMO, DAVUS, PAMPHILUS.

SIMO.

Reviso quid agant, aut quid captent consilii.

DAVUS.

Hic nunc non dubitat quin te ducturum neges.
Venit meditatus alicundè ex solo loco;
Orationem sperat invenisse se,
Quà differat te : proin tu face, apud te ut sies.

PAMPHILUS.

Modò ut possim, Dave.

DAVUS.

Crede, inquam, hoc mihi, Pamphile,
Nunquàm hodiè tecum commutaturum patrem
Unum esse verbum, si te dices ducere.

## SCÈNE V.

### SIMON, DAVE, PAMPHILE.

SIMON, *sans apercevoir Dave et Pamphile.*

Je reviens pour voir ce qu'ils font et quels desseins ils forment.

DAVE, *à Pamphile.*

Le bon homme ne doute pas que vous ne refusiez de vous marier. Il vient de méditer dans quelque lieu solitaire. Il se flatte de vous terrasser avec la harangue qu'il a préparée : ainsi tâchez de vous posséder.

PAMPHILE.

Pourvu que je le puisse, Dave.

DAVE.

Croyez-moi, vous dis-je, Pamphile, croyez qu'il n'aura pas un mot à répliquer, si vous dites que vous voulez bien vous marier.

# SCENA VI.

## BYRRHIA, SIMO, DAVUS, PAMPHILUS.

BYRRHIA.

Herus me, relictis rebus, jussit Pamphilum
Hodiè observare, ut, quid ageret de nuptiis,
Scirem. Id propterea nunc hunc venientem sequor.
Ipsum adeò præstò video cum Davo. Hoc agam.

SIMO.

Utrumque adesse video.

DAVUS.

Hem, serva.

SIMO.

Pamphile.

DAVUS.

Quasi de improviso respice ad eum.

PAMPHILUS.

Hem! pater!

DAVUS.

Probe.

## SCÈNE VI.

*Les acteurs précédents, et* BYRRHIE, *qui entre sans être aperçu.*

BYRRHIE, *à part.*

Mon maître m'a ordonné de tout quitter pour épier Pamphile aujourd'hui, et savoir ce qu'il fera à l'occasion de ce mariage. C'est ce qui m'amène ici sur les pas de son père. Je le vois fort à propos avec Dave. Je vais m'acquitter de ma commission.

SIMON, *à part.*

Je les vois tous deux.

DAVE, *bas à Pamphile.*

Allons, en garde.

SIMON, *haut.*

Pamphile.

DAVE, *bas à Pamphile.*

Retournez-vous de son côté d'un air étonné.

PAMPHILE.

Ah! mon père!

DAVE, *à Pamphile.*

A merveille.

SIMO.

Hodiè uxorem ducas, ut dixi, volo.

BYRRHIA.

Nunc nostræ parti timeo, hic quid respondeat.

PAMPHILUS.

Neque istic, neque alibi tibi usquam erit in me mora.

BYRRHIA.

Hem!

DAVUS.

Obmutuit.

BYRRHIA.

Quid dixit?

SIMO.

Facis ut te decet,

Cùm istuc quod postulo, impetro cum gratiâ.

DAVUS.

Sum verus?

BYRRHIA.

Herus, quantùm audio, uxore excidit.

SIMO.

I nunc jam intrò, ne in mora, cùm opus sit, sies.

SIMON.

Je veux, comme je vous l'ai dit tantôt, vous marier aujourd'hui.

BYRRHIE, *toujours à part.*

La réponse qu'il va faire me fait trembler pour nous.

PAMPHILE.

Dans cette occasion, comme dans toute autre, vous me trouverez toujours prêt à vous obéir.

BYRRHIE.

Aie!

DAVE, *à Pamphile.*

Il est devenu muet.

BYRRHIE.

Qu'a-t-il dit?

SIMON.

Vous faites ce que vous devez, mon fils, lorsque vous m'obéissez de bonne grace.

DAVE, *à Pamphile.*

Ne l'avois-je pas dit?

BYRRHIE.

A ce que j'entends, il n'y a plus de femme pour mon maître.

SIMON.

Entrez donc présentement, afin que vous ne fassiez point attendre lorsqu'on aura besoin de vous.

PAMPHILUS.

Eo.

BYRRHIA.

Nullâne in re esse homini cuiquam fidem!
Verum illud verbum est, vulgò quod dici solet.
OMNES SIBI MALLE MELIUS ESSE, QUAM ALTERI.
Ego illam vidi virginem, formâ bonâ
Memini videre: quo æquior sum Pamphilo,
Si se illam in somnis, quàm illum, amplecti maluit.
Renuntiabo, ut pro hoc malo mihi det malum.

# SCENA VII.

DAVUS, SIMO.

DAVUS.

Hic nunc me credit aliquam sibi fallaciam
Portare, et eâ me hic restitisse gratiâ.

SIMO.

Quid Davus narrat?

DAVUS.

Æquè quidquam nunc quidem.

SIMO.

Nihilne? Hem!

PAMPHILE.

J'entre.

BYRRHIE.

On ne trouvera donc jamais de bonne foi dans aucun homme! Il est bien vrai ce proverbe: *Chacun pour soi*. Je l'ai vue cette fille, elle est belle, je m'en souviens: ainsi j'excuse facilement Pamphile s'il aime mieux l'avoir pour épouse que de la céder à mon maître. Je vais lui porter cette mauvaise nouvelle, et m'exposer au ressentiment qu'elle va lui causer.

## SCÈNE VII.

### DAVE, SIMON.

DAVE, *à part*.

Le bon homme croit que j'ai une batterie toute dressée contre lui, et que je reste ici pour la faire jouer.

SIMON.

Que dit Dave?

DAVE.

Ma foi! quant à présent, il ne dit rien.

SIMON.

Comment rien? Ha! ha!

DAVUS.

Nil prorsùs.

SIMO.

Atqui expectabam quidem.

DAVUS.

Præter spem evenit, sentio : hoc malè habet virum.

SIMO.

Potin' es mihi verum dicere?

DAVUS.

Nihil facilius.

SIMO.

Nùm illi molestæ quidpiam hæ sunt nuptiæ,
Hujusce propter consuetudinem hospitæ?

DAVUS.

Nihil herclè; aut si adeò, bidui est, aut tridui
Hæc sollicitudo : nostin'? deindè desinet.
Etenim ipse secum eam rem rectâ reputavit viâ.

SIMO.

Laudo.

DAVUS.

Dùm licitum est ei, dùmque ætas tulit,
Amavit; tùm id clàm : cavit ne unquàm infamiæ
Ea res sibi esset, ut virum fortem decet :

DAVE.

Rien du tout.

SIMON.

Je m'attendois cependant que tu dirois quelque chose.

DAVE, *à part.*

Il est trompé dans son attente, je m'en aperçois; c'est ce qui le met mal à l'aise.

SIMON.

Te seroit-il possible de me dire la vérité?

DAVE.

Rien de plus aisé.

SIMON.

Dis-moi, ce mariage ne lui fait-il point un peu de peine, à cause de sa liaison avec cette étrangère?

DAVE.

Oh! ma foi non; ou si cela le fâche, c'est un petit chagrin de deux ou trois jours: est-ce que vous ne le connoissez pas? Ensuite il n'y songera plus; car il a fait là-dessus des réflexions très sages.

SIMON.

Je l'approuve.

DAVE.

Tant qu'il lui a été permis, et que l'âge le comportoit, il s'est livré à l'amour, secrètement cependant, avec précaution, pour ne pas se déshonorer,

Nunc uxore opus est: animum ad uxorem appulit.

SIMO.

Subtristis visus est esse aliquantulùm mihi.

DAVUS.

Nihil propter hanc rem; sed est quod succenseat tibi.

SIMO.

Quidnam est?

DAVUS.

Puerile est.

SIMO.

Quid est?

DAVUS.

Nihil.

SIMO.

Quin dic quid est?

DAVUS.

Ait nimiùm parcè facere sumptum.

SIMO.

Mene?

DAVUS.

Te.

Vix, inquit, drachmis obsonatus est decem:
Nùm filio videtur uxorem dare?

comme il convient à un homme qui a des sentiments; aujourd'hui il faut se marier, il ne songe plus que mariage.

SIMON.

J'ai pourtant cru démêler en lui je ne sais quoi de soucieux.

DAVE.

Ce n'est point du tout à cause de ce mariage; mais il y a quelque chose qui le fâche contre vous.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est?

DAVE.

Une puérilité.

SIMON.

Mais quoi?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Que ne me dis-tu ce que c'est?

DAVE.

Il dit qu'on a regardé de trop près à la dépense.

SIMON.

Est-ce moi.

DAVE.

Vous. A peine, dit-il, mon père fait pour dix drachmes de provisions: croiroit-on qu'il marie son fils? Qui de mes amis, dit-il, inviterai-je à sou-

Quem, inquit, vocabo ad cœnam meorum æqualium,
Potissimùm nunc? Et quod dicendum hîc siet,
Tu quoque perparcè nimiùm. Non laudo.

SIMO.

Tace.

DAVUS.

Commovi.

SIMO.

Ego istæc rectè ut fiant videro.
Quidnam hoc rei est? Quidnam hic vult veterator sibi?
Nam si hìc mali est quidquam, hem illic est huic rei caput.

per, un jour de noce encore? Et, s'il faut le dire franchement, vous allez aussi trop à l'épargne. Je ne vous approuve pas.

SIMON, *avec dépit.*

Tais-toi.

DAVE, *à part.*

Je l'ai intrigué.

SIMON.

J'aurai soin que tout se fasse comme il convient. (*à part*) Mais qu'est-ce que cela signifie? Quel est le dessein de ce vieux coquin? S'il se trame ici quelque chose de mal, ha! il est à la tête du complot.

# ACTUS TERTIUS.

## SCENA I.

MYSIS, SIMO, DAVUS, LESBIA.

MYSIS.

Ità pol quidem res est, ut dixti, Lesbia :
Fidelem haud fermè mulieri invenias virum.

SIMO.

Ab Andriâ est ancilla hæc. Quid narras?

DAVUS.

Ità est.

MYSIS.

Sed hic Pamphilus...

SIMO.

Quid dicit?

MYSIS.

Firmavit fidem...

SIMO.

Hem!

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

MYSIS, SIMON, DAVE, LESBIE.

MYSIS, *à Lesbie, sans apercevoir Simon et Dave.*

Vous avez, ma foi, raison, Lesbie; il est rare de trouver un amant fidèle....

SIMON, *à Dave.*

Elle est de chez l'Andrienne, cette servante. Qu'en dis-tu?

DAVE.

Cela est vrai.

MYSIS.

Mais notre Pamphile....

SIMON.

Que dit-elle?

MYSIS.

A donné un gage de sa fidélité....

SIMON.

Ah!

DAVUS.

Utinam aut hic surdus, aut hæc muta facta sit!

MYSIS.

Nam quod peperisset, jussit tolli.

SIMO.

O Jupiter!

Quid ego audio? Actum est, siquidem hæc vera prædicat.

LESBIA.

Bonum ingenium narras adolescentis.

MYSIS.

Optimum.

Sed sequere me intrò, ne in morâ illi sis.

LESBIA.

Sequor.

## SCENA II.

DAVUS, SIMO, GLYCERIUM.

DAVUS.

Quod remedium nunc huic malo inveniam?

DAVE *à part.*

Plût aux dieux, ou que celui-ci fût sourd, ou que cette autre devînt muette!

MYSIS.

Car il a ordonné qu'on élevât l'enfant dont elle accouchera.

SIMON.

O grands dieux! Qu'entends-je? Tout est perdu si ce qu'elle dit est vrai.

LESBIE.

Suivant ce que vous dites, il est d'un bon caractère, ce jeune homme.

MYSIS.

Très bon. Mais suivez-moi; entrons, de peur que vous n'arriviez trop tard.

LESBIE.

Je vous suis.

## SCÈNE II.

### DAVE, SIMON, GLYCERIE.

DAVE, *à part.*

Quel remède trouverai-je à présent à ce malheur?

SIMO.

Quid hoc?
Adeon' est demens? Ex peregriná? Jam scio. Ah!
Vix tandem sensi stolidus.

DAVUS.

Quid hic sensisse se ait?

SIMO.

Hæc primùm adfertur jam mihi ab hoc fallacia.
Hanc simulant parere, quo Chremetem absterreant.

GLYCERIUM.

Juno Lucina, fer opem! serva me, obsecro!

SIMO.

Hui, tam citò? Ridiculum. Postquàm ante ostium
Me audivit stare, approperat: non sat commodè
Divisa sunt temporibus tibi, Dave, hæc.

DAVUS.

Mihin'?

SIMO.

Nùm immemores discipuli?

DAVUS.

Ego quid narres nescio.

SIMO.

Hiccine si me imparatum in veris nuptiis

SIMON, *rêvant et lentement.*

Qu'est-ce que c'est que cela?.... Est-il assez insensé?... Comment! d'une étrangère? (*vivement*) Ah! j'entends maintenant. A la fin pourtant je m'en suis aperçu, esprit bouché que je suis.

DAVE, *à part.*

De quoi dit-il qu'il s'est aperçu?

SIMON.

Voici le prélude des fourberies de ce coquin. Ils simulent un accouchement pour effaroucher Chrémès.

GLYCERIE, *derrière la scène.*

Junon Lucine, secourez-moi, délivrez-moi, je vous en conjure!

SIMON.

Si vite? Ho! ho! cela est assez plaisant. Lorsqu'elle apprend que je suis devant sa porte, elle se hâte d'accoucher. Dave, tu n'as pas bien distribué les scènes de ta pièce.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Est-ce que tes acteurs auroient oublié leur rôle?

DAVE.

Je ne sais, pour moi, ce que vous nous contez.

SIMON, *à part.*

Si ce mariage eût été véritable, et que ce drôle-

Adortus esset, quos mihi ludos redderet!
Nunc hujus periculo fit; ego in portu navigo.

## SCENA III.

LESBIA, SIMO, DAVUS.

LESBIA.

Adhuc, Archillis, quæ adsolent, quæque oportent
Signa esse ad salutem, omnia huic esse video.
Nunc primùm facite istæc ut lavet; post deindè
Quod jussi ei date bibere, et quantùm imperavi
Date: mox ego hùc revertor.
Per Ecastor, scitus puer natus est Pamphilo.
Deos quæso ut sit superstes, quandoquidem ipse est ingenio bono,
Cùmque huic veritus est optumæ adolescenti facere injuriam.

là m'eût ainsi attaqué sans que je fusse en garde, comme il m'auroit joué! Maintenant je vogue dans le port; c'est lui qui est au milieu des écueils.

## SCÈNE III.

### LESBIE, SIMON, DAVE.

LESBIE, *sortant de chez Glycerie, dit à une femme qui est restée dans la maison.*

Jusqu'à présent, Archillis, je lui trouve tous les symptômes ordinaires, tous les symptômes nécessaires à un heureux accouchement. Commencez par la baigner; ensuite vous lui donnerez à boire ce que j'ai ordonné, et la dose que j'ai prescrite. Je reviendrai bientôt. (*seule*) Il a là, par ma foi, un joli petit garçon, ce Pamphile. Je prie les dieux de conserver l'enfant, puisque le père est d'un si bon naturel, puisqu'il est fidèle à cette aimable femme. (*Lesbie sort.*)

## SCENA IV.

### SIMO, DAVUS.

SIMO.

Vel hoc quis non credat, qui norit te, abs te esse ortum?

DAVUS.

Quidnam id est?

SIMO.

Non imperabat coràm quid opus facto esset puerperæ;
Sed postquàm egressa est, illis quæ sunt intùs, clamat de viâ.
O Dave, itàne contemnor abs te? Aut itàne tandem idoneus
Tibi videor esse, quem tam apertè fallere incipias dolis?
Saltem accuratè, ut metui videar : certè si resciverim...

DAVUS.

Certè herclè nunc hic ipsus se fallit, haud ego.

SIMO.

Edixin' tibi?
Interminatus sum ne faceres? Nùm veritus? Quid retulit?

## SCÈNE IV.

### SIMON, DAVE.

SIMON.

Est-il quelqu'un qui, te connoissant, puisse douter que tout ceci ne soit ton ouvrage?

DAVE.

Mais qu'est-ce que c'est donc?

SIMON.

Tant que cette femme a été dans la maison, elle n'a pas ordonné ce qu'il falloit faire à l'accouchée; lorsqu'elle est sortie, elle le crie de la rue à celles qui sont restées en dedans. O Dave, fais-tu donc si peu de cas de mon intelligence? Me crois-tu propre à donner dans des ruses si grossières? Mets-y de la finesse au moins, afin que je puisse croire que tu me crains: si je viens à découvrir....

DAVE, *à part.*

Pour cette fois, c'est bien lui qui se trompe lui-même; ce n'est pas moi.

SIMON.

Ne t'ai-je pas averti? Ne t'ai-je pas défendu de faire aucun tour de ton métier? As-tu respecté ma défense? Qu'ai-je gagné? T'imagines-tu m'avoir

Credon' tibi hoc, nunc peperisse hanc è Pamphilo?

DAVUS.

Teneo quid erret: quid ego agam habeo.

SIMO.

Quid taces?

DAVUS.

Quid credas? Quasi non tibi renuntiata sint hæc sic fore.

SIMO.

Mihin' quisquam?...

DAVUS.

Eho! an tute intellexti hoc adsimularier?

SIMO.

Irrideor.

DAVUS.

Renuntiatum est: nam qui istæc tibi incidit suspicio?

SIMO.

Quî? Quia te noram.

DAVUS.

Quasi tu dicas factum id consilio meo.

SIMO.

Certè enim scio.

fait croire qu'elle a mis au monde un enfant de Pamphile?

DAVE, *à part.*

Je vois ce qui l'abuse, et ce que je dois faire.

SIMON.

Comment! tu ne réponds rien?

DAVE, *à Simon.*

Et pourquoi le croiriez-vous? Comme si l'on ne vous avoit pas averti de tout ce manège.

SIMON, *vivement.*

Moi? Quelqu'un m'a averti?

DAVE.

Quoi! de vous-même vous avez deviné que tout ceci n'étoit qu'une feinte?

SIMON.

Tu te moques de moi.

DAVE.

On vous l'a dit; car d'où vous seroit venu ce soupçon?

SIMON.

D'où? De ce que je te connois.

DAVE.

Vous allez peut-être dire que cela s'est fait par mon conseil.

SIMON.

J'en suis très sûr.

DAVUS.

Non satis me pernosti etiam, qualis sim, Simo.

SIMO.

Egone te?...

DAVUS.

Sed si quid narrare occepi, continuò dari
Tibi verba censes.

SIMO.

Falsò.

DAVUS.

Itaque herclè nihil jam mutire audeo.

SIMO.

Hoc ego scio unum, neminem peperisse hìc.

DAVUS.

Intellexti.
Sed nihilo secius mox deferent puerum huc ante ostium.
Id ego jam nunc tibi, here, renuntio futurum, ut sis sciens;
Ne tu hoc mihi posteriùs dicas, Davi factum consilio aut dolis:
Prorsus à me opinionem hanc tuam esse ego amotam volo.

SIMO.

Undè id scis?

DAVE, *d'un ton sérieux et affirmatif.*

Vous me connoissez mal; vous ne savez pas quel homme je suis.

SIMON.

Moi? je te connois mal?

DAVE.

Dès que j'ouvre la bouche, tout aussitôt vous croyez que je vous trompe.

SIMON, *ironiquement.*

J'ai tort.

DAVE.

Voilà ce qui fait aussi que je n'ose, ma foi, pas vous dire un seul mot.

SIMON.

Je ne sais qu'une chose, c'est que personne n'est accouché ici.

DAVE.

Vous l'avez deviné. Mais on n'en va pas moins apporter l'enfant devant votre porte; je vous en avertis dès à présent, mon cher maître, afin que vous soyez prévenu, et que vous ne veniez pas me dire: *Cela s'est fait par les conseils et les ruses de Dave.* Je veux entièrement effacer la mauvaise opinion que vous avez de moi.

SIMON.

Comment le sais-tu?

DAVUS.

Audivi et credo. Multa concurrunt simul
Quî conjecturam hanc nunc facio. Jam primùm hæc se è Pamphilo
Gravidam dixit esse; inventum est falsum. Nunc, postquàm videt
Nuptias domi apparari, missa est ancilla illicò
Obstetricem accersitum ad eam, et puerum ut adferret simul.
Hoc nisi fit, puerum ut tu videas, nil moventur nuptiæ.

SIMO.

Quid ais! cùm intellexeras
Id consilii capere, cur non dixti extemplò Pamphilo?

DAVUS.

Quis igitur eum ab illâ abstraxit, nisi ego? Nam omnes nos quidem
Scimus quàm miserè hanc amarit: nunc sibi uxorem expetit.
Postremò id mihi da negoti; tu tamen idem has nuptias
Perge facere, ità ut facis, et id spero adjuturos deos.

SIMO.

Imò abi intrò; ibi me opperire, et quod parato opus est, para.

DAVE.

Je l'ai entendu dire, et je le crois. Plusieurs circonstances se réunissent pour me le faire conjecturer. D'abord Glycerie s'est dite grosse de Pamphile; cela s'est trouvé faux. Aujourd'hui qu'elle voit faire ici des préparatifs de noces, vite elle envoie sa servante chez la sage-femme, avec ordre d'apporter un enfant. Si on ne vient pas à bout de vous faire voir un enfant, on ne dérange rien à ce mariage.

SIMON, *avec étonnement.*

Que dis-tu là! Lorsque tu t'es aperçu qu'elles formoient ce dessein, que ne le disois-tu sur-le-champ à mon fils?

DAVE.

Qui donc l'a arraché de cette femme, si ce n'est moi? car nous savons tous combien il en étoit épris. Aujourd'hui il desire se marier. Chargez-moi de cette affaire, et vous, cependant, continuez de travailler à ce mariage comme vous faites, et j'espère que les dieux nous aideront.

SIMON.

Entre plutôt au logis; va m'y attendre, et prépare tout ce qui est nécessaire. (*Dave sort.*)

# SCENA V.

SIMO.

Non impulit me hæc nunc omninò ut crederem;
Atque haud scio, an, quæ dixit, sint vera omnia;
Sed parvi pendo. Illud mihi multò maximum est,
Quod mihi pollicitus est ipsus gnatus. Nunc Chremem
Conveniam, orabo gnato uxorem: id si impetro,
Quid aliàs malim, quàm hodiè has fieri nuptias?
Nam gnatus quod pollicitus est, haud dubium est mihi,
Si nolit, quin eum meritò possim cogere.
Atque adeò in ipso tempore eccum ipsum obvium Chremem.

# SCENA VI.

SIMO, CHREMES.

SIMO.

Jubeo Chremetem...

CHREMES.

O! te ipsum quærebam.

# SCÈNE V.

## SIMON.

Il n'est pas venu à bout de me persuader entièrement, et je ne sais pas trop si tout ce qu'il m'a dit est bien vrai; mais peu m'importe. Ce qui me touche beaucoup plus, c'est la promesse que m'a faite mon fils. Présentement je m'en vais trouver Chrémès; je le prierai de lui donner sa fille. Si je l'obtiens, pourquoi ne ferois-je pas ce mariage aujourd'hui plutôt qu'un autre jour? Car puisque mon fils a promis, sans contredit j'aurai droit de le contraindre s'il refuse. Mais voilà Chrémès lui-même. Il arrive fort à propos.

# SCÈNE VI.

## SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Chrémès, je vous souhaite....

CHRÉMÈS.

Ah! c'est vous-même que je cherchois.

SIMO.

Et ego te.

CHREMES.

Optatò advenis.

Aliquot me adiere, ex te auditum qui aiebant, hodiè filiam

Meam nubere tuo gnato. Id viso, tune, an illi insaniant.

SIMO.

Ausculta; paucis et quid ego te velim, et tu quod quæris, scies.

CHREMES.

Ausculto : loquere quid velis.

SIMO.

Per te deos oro et nostram amicitiam, Chreme,
Quæ incepta à parvis, cum ætate accrevit simul,
Perque unicam gnatam tuam, et gnatum meum,
Cujus tibi potestas summa servandi datur,
Ut me adjuves in hac re, atque ità uti nuptiæ
Fuerant futuræ fiant.

CHREMES.

Ah! ne me obsecra;

Quasi hoc te orando à me impetrare oporteat.
Alium esse censes nunc me atque olim, cùm dabam?
Si in rem est utrique, ut fiant, accersi jube.
Sed si ex eà re plus mali est, quàm commodi

SIMON.

Je vous cherchois aussi.

CHRÉMÈS.

Vous arrivez à souhait. Quelques personnes me sont venues trouver; vous avez dit, m'ont-elles rapporté, que ma fille se marioit aujourd'hui à votre fils; je viens voir qui d'elles ou de vous extravague.

SIMON.

Écoutez; en deux mots vous saurez ce que je desire de vous, et ce que vous desirez savoir.

CHRÉMÈS.

J'écoute : parlez, que voulez-vous?

SIMON.

Au nom des dieux, Chrémès, au nom de notre amitié qui a commencé dès l'enfance, et s'est accrue avec l'âge; au nom de votre fille unique, au nom de mon fils que vous êtes le maître de me conserver, aidez-moi, je vous en conjure, en cette occasion. Faisons ce mariage comme nous l'avions résolu.

CHRÉMÈS.

Ah! ne me priez pas : faut-il donc me prier pour obtenir cela de moi! Depuis long-temps j'avois le projet de donner ma fille à votre fils; croyez-vous que j'aie changé d'avis? Si ce mariage est utile à l'un et à l'autre, envoyez chercher ma fille. Mais

Utrique; id oro te, in commune ut consulas,
Quasi illa tua sit, Pamphilique ego sim pater.

SIMO.

Imò ità volo, itaque postulo ut fiat, Chreme.
Neque postulem abs te, nisi res ipsa moneat.

CHREMES.

Quid est?

SIMO.

Iræ sunt inter Glycerium et gnatum.

CHREMES.

Audio.

SIMO.

Ità magnæ, ut sperem posse avelli.

CHREMES.

Fabulæ!

SIMO.

Profectò sic est.

CHREMES.

Sic herclè ut dicam tibi :
AMANTIUM IRÆ, AMORIS INTEGRATIO EST.

SIMO.

Hem, id te oro, ut antè eamus, dùm tempus datur,

s'il en doit résulter plus de mal que de bien pour tous les deux, je vous prie de consulter nos intérêts communs, comme si ma fille étoit la vôtre, et que je fusse le père de Pamphile.

SIMON.

C'est ainsi que je l'entends; et voilà pourquoi je vous prie de faire ce mariage, mon ami. Je ne le demanderois pas, si les circonstances ne le demandoient elles-mêmes.

CHRÉMÈS.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

SIMON.

Il y a des querelles entre Glycerie et mon fils.

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

Ah! je comprends.

SIMON.

Ces querelles ont été si vives que j'espère pouvoir arracher mon fils à cette passion.

CHRÉMÈS.

Quels contes me faites-vous!

SIMON.

Cela est comme je vous le dis.

CHRÉMÈS.

Très certainement cela est comme je vais vous le dire: *Querelles d'amants, renouvellement d'amour.*

SIMON.

Eh bien! je vous en conjure, prenons les de-

Dùmque ejus libido occlusa est contumeliis.
Priùs quàm harum scelera et lacrymæ confictæ, dolis
Reducant animum ægrotum ad misericordiam,
Uxorem demus. Spero, consuetudine et
Conjugio liberali devinctum, Chreme,
Dehinc facilè ex illis sese emersurum malis.

CHREMES.

Tibi ità hoc videtur, at ego non posse arbitror
Neque illum hanc perpetuò habere, neque me perpeti...

SIMO.

Quî scis ergò istuc, nisi periculum feceris?

CHREMES.

At istuc periculum in filiâ fieri, grave est.

SIMO.

Nempè incommoditas deniquè hùc omnis redit,
Si eveniat, quod di prohibeant, discessio.
At si corrigitur, quot commoditates! vide.
Principiò amico filium restitueris;
Tibi generum firmum, et filiæ invenies virum.

CHREMES.

Quid istic? Si ità istuc animum induxti esse utile,

vants tandis que nous en avons le temps, tandis que sa passion est aigrie par des offenses. Avant que les ruses, les artifices, les larmes feintes de ces créatures ramènent la pitié dans son cœur malade, donnons-lui une femme. J'espère, mon ami, qu'une liaison, un mariage honnête, l'attachera, et qu'ensuite il se retirera sans peine du gouffre de malheurs où il est plongé.

CHRÉMÈS.

Vous le croyez ainsi; mais pour moi je ne pense pas qu'il puisse garder constamment ma fille, ni que je puisse souffrir....

SIMON.

Comment le savez-vous avant de l'avoir éprouvé?

CHRÉMÈS.

Mais faire cette épreuve sur mon enfant, la chose est dure.

SIMON.

Enfin tous les inconvénients de ceci se réduisent au divorce s'il arrive (ce que je prie les dieux d'empêcher); mais s'il se corrige, que d'avantages! voyez: d'abord vous rendrez un fils à votre ami, vous aurez un gendre qui ne changera pas, et votre fille un époux digne d'elle.

CHRÉMÈS.

Brisons là-dessus. Si vous êtes persuadé que ce

Nolo tibi ullum commodum in me claudier.

SIMO.

Meritò te semper maximi feci, Chreme.

CHREMES.

Sed quid ais?

SIMO.

Quid?

CHREMES.

Quî scis eos nunc discordare inter se?

SIMO.

Ipsus mihi Davus, qui intimus est eorum consiliis, dixit.
Et is mihi suadet nuptias, quantùm queam, ut maturem.
Nùm, censes, faceret, filium nisi sciret eadem hæc velle?
Tute adeò jam ejus audies verba. Heus! evocate hùc Davum.
Atque eccum; video ipsum foràs exire.

mariage vous soit utile, je ne veux rien refuser de ce qui peut vous être avantageux.

SIMON.

C'est avec raison, mon ami, que je vous ai toujours tendrement aimé.

CHRÉMÈS.

Mais que m'avez-vous dit?

SIMON.

Quoi?

CHRÉMÈS.

Comment savez-vous qu'ils sont brouillés?

SIMON.

Dave lui-même, Dave qui est l'ame de leurs desseins, me l'a dit. C'est lui qui me conseille de hâter le mariage le plus que je pourrai. Croyez-vous qu'il le feroit s'il n'étoit sûr que mon fils a le même desir? Tenez, vous allez l'entendre lui-même. (*vers la maison*) Holà! faites venir ici Dave. Mais le voilà. Je le vois sortir.

## SCENA VII.

### DAVUS, SIMO, CHREMES.

DAVUS.

Ad te ibam.

SIMO.

Quidnam est?

DAVUS.

Cur uxor non accersitur? Jam advesperascit.

SIMO.

Audin' tu illum?

Ego dudùm nonnihil veritus sum, Dave, abs te, ne faceres idem

Quod vulgus servorum solet, dolis ut me deluderes,

Prepterea quòd amat filius.

DAVUS.

Egon' istuc facerem?

SIMO.

Credidi.

Idque adeò metuens, vos celavi quod nunc dicam.

DAVUS.

Quid?

# SCÈNE VII.

## DAVE, SIMON, CHRÉMÈS.

DAVE.

Je vous cherchois.

SIMON.

Que me veux-tu?

DAVE.

Pourquoi ne fait-on pas venir la fiancée? Il commence à se faire tard.

SIMON, *à Chrémès.*

L'entendez-vous? (*à Dave*) Dave, j'ai long-temps appréhendé que tu ne fisses comme le commun des valets, que tu ne me jouasses quelque tour; et cela parceque mon fils a une maîtresse.

DAVE, *avec vivacité.*

Moi! je serois capable de vous tromper?

SIMON, *froidement.*

Je l'ai cru; et dans cette crainte je vous ai fait à tous deux un mystère que je vais te découvrir présentement.

DAVE.

Quel mystère?

SIMO.

Scies,

Nam propemodùm habeo tibi jam fidem.

DAVUS.

Tandem agnosti qui siem.

SIMO.

Non fuerant nuptiæ futuræ.

DAVUS.

Quid? non?

SIMO.

Sed eâ gratiâ

Simulavi, vos ut pertentarem.

DAVUS.

Quid ais?

SIMO.

Sic res est.

DAVUS.

Vide,

Nunquàm quivi ego istuc intelligere. Vah! consilium callidum!

SIMO.

Hoc audi: ut hinc te jussi introire, opportunè hic fit mihi obviàm.

DAVUS.

Hem! numnam periimus?

SIMON.

Tu vas le savoir, car j'ai presque confiance en toi.

DAVE.

A la fin donc, vous avez reconnu quel homme je suis.

SIMON.

Ce mariage ne devoit pas se faire.

DAVE, *avec un étonnement feint.*

Comment! il ne devoit pas se faire?

SIMON.

Mais je l'ai simulé dans le dessein de vous sonder.

DAVE.

Que me dites-vous?

SIMON.

La vérité.

DAVE, *d'un air sérieux.*

Voyez, je n'ai jamais pu le deviner. Ah! quelle ruse!

SIMON.

Écoute ceci : après t'avoir ordonné d'entrer, rencontre tout à propos Chrémès que voilà.

DAVE, *à part.*

Ah! serions-nous perdus?

SIMO.

Narro huic, quæ tu dudùm narrasti mihi.

DAVUS.

Quidnam audio?

SIMO.

Gnatam ut det oro, vixque id exoro.

DAVUS.

Occidi.

SIMO.

Hem, quid dixti?

DAVUS.

Optimè, inquam, factum.

SIMO.

Nunc per hunc nulla est mora.

CHREMES.

Domum modò ibo; ut apparentur dicam, atque hùc renuntio.

SIMON.

Je lui raconte ce que tu m'avois dit.

DAVE, *à part.*

Qu'entends-je?

SIMON.

Je le prie de donner sa fille. A force de prières, je l'obtiens.

DAVE, *troublé, dit vivement à part et plus haut qu'il ne vouloit.*

Ah! je suis mort.

SIMON, *qui n'a pas bien entendu.*

Hem! que dis-tu?

DAVE, *à Simon.*

Je dis que c'est très bien fait.

SIMON.

De son côté à présent plus d'obstacle.

CHRÉMÈS.

Je vais seulement chez nous dire qu'on se prépare, et je reviens ici vous apprendre...

# SCENA VIII.

## SIMO, DAVUS.

SIMO.

Nunc te oro, Dave, quoniam solus mihi effecisti has nuptias...

DAVUS.

Ego verò solus.

SIMO.

Corrigere mihi gnatum porrò enitere.

DAVUS.

Faciam herclè sedulò.

SIMO.

Potes nunc, dùm animus irritatus est.

DAVUS.

Quiescas.

SIMO.

Age igitur. Ubi nunc est ipsus?

DAVUS.

Mirum ni domi est.

SIMO.

Ibo ad eum, atque eadem hæc, quæ tibi dixi, dicam itidem illi.

# SCÈNE VIII.

## SIMON, DAVE.

SIMON.

Maintenant je te prie, Dave, puisque c'est à toi seul que je dois ce mariage....

DAVE, *avec un air content en apparence.*

Oui vraiment, à moi seul.

SIMON.

Tâche donc de me corriger mon fils.

DAVE.

Ma foi, j'y ferai mon possible.

SIMON.

Tu le peux maintenant qu'il est irrité.

DAVE.

Soyez tranquille.

SIMON.

Travailles-y donc. Mais où est-il maintenant mon fils?

DAVE.

Je serois bien étonné s'il n'étoit à la maison.

SIMON.

Je vais le trouver, et lui répéter ce que je viens de te dire.

# SCENA IX.

DAVUS.

Nullus sum.
Quid causæ est, quin, hinc in pistrinum rectâ proficiscar viâ?
Nihil est preci loci relictum : jam perturbavi omnia :
Herum fefelli; in nuptias conjeci herilem filium;
Feci hodiè ut fierent, insperante hoc, atque invito Pamphilo.
Hem astutias! Quod si quiessem, nihil evenisset mali.
Sed eccum, ipsum video. Occidi.
Utinam mihi esset aliquid hìc, quò nunc me præcipitem darem.

# SCENA X.

PAMPHILUS, DAVUS.

PAMPHILUS

Ubi illic scelus est, qui me perdidit?

DAVUS.

Perii.

## SCÈNE IX.

### DAVE.

Je suis perdu. Que ne vais-je au moulin par le plus court chemin? Qui me retient? Nul espoir de pardon. J'ai tout gâté. J'ai trompé mon maître, j'ai embarqué son fils dans ce mariage. C'est moi qui l'ai fait, ce mariage, contre l'attente du bon homme, contre le gré de Pamphile. Belles finesses! Que ne demeurois-je en repos? Il ne seroit arrivé aucun mal. (*avec effroi*) Mais le voilà, je le vois. Je suis mort. Dieux! si je trouvois un précipice, je m'y jetterois.

## SCÈNE X.

### PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *sans apercevoir Dave qui se cache.*

Où est-il le scélérat qui m'a perdu?

DAVE, *à part.*

C'est fait de moi.

PAMPHILUS.

Atque hoc confiteor,
Jure mihi obtigisse; quandoquidem tam iners, tam nulli consilii
Sum. Servon' fortunas meas me commisisse futili?
Ergò pretium ob stultitiam fero: sed inultum nunquàm id auferret.

DAVUS.

Posthàc incolumem sat scio fore me, nunc si hoc devito malum.

PAMPHILUS.

Nam quid ego nunc dicam patri? Negabon' velle me, modò
Qui sum pollicitus ducere? Quâ fiduciâ id facere audeam?
Nec quid me nunc faciam scio.

DAVUS.

Nec quidem me; atque id ago sedulò.
Dicam aliquid jam inventurum, ut huic malo aliquam producam moram.

PAMPHILUS.

Ohe!

DAVUS.

Visus sum.

PAMPHILUS.

Ehodum, bone vir, quid ais? Viden' me consiliis tuis

PAMPHILE, *sans apercevoir Dave.*

Je mérite bien ce qui m'arrive, je l'avoue, puisque j'ai été si imbécile, si imprudent. Comment! confier mon sort à un misérable valet! Je suis bien payé de ma sottise; mais il n'en sortira pas impunément.

DAVE.

Je suis en sûreté pour le reste de ma vie, si je me tire de ce mauvais pas.

PAMPHILE.

Car, à présent, que répondre à mon père? Lui dirai-je que je ne veux plus me marier, moi qui l'ai promis il n'y a qu'un instant? De quel front l'oserois-je? Je ne sais que devenir!

DAVE, *toujours à part.*

Ni moi non plus. J'y songe pourtant sérieusement. Promettons-lui d'inventer quelque moyen d'éloigner ce malheur.

PAMPHILE, *apercevant Dave.*

Ha!

DAVE.

Il m'a vu.

PAMPHILE.

Approchez, l'homme de bien. Qu'en dites-vous?

Miserum impeditum esse?

DAVUS.

At jam expediam.

PAMPHILUS.

Expedies?

DAVUS.

Certè, Pamphile.

PAMPHILUS.

Nempè ut modò.

DAVUS.

Imò meliùs spero.

PAMPHILUS.

Oh, tibi ego ut credam, furcifer?
Tu rem impeditam et perditam restituas? Hem, quo fretus siem,
Qui me hodiè ex tranquillissimâ re conjecisti in nuptias.
An non dixi hoc esse futurum?

DAVUS.

Dixti.

PAMPHILUS.

Quid meritus?

DAVUS.

Crucem.
Sed paululùm sine ad me ut redeam: jam aliquid dispiciam.

Me trouvez-vous assez malheureux par vos beaux conseils, assez dans l'embarras?

DAVE.

Tout-à-l'heure je vous en tirerai.

PAMPHILE.

Tu m'en tirerois?

DAVE.

Certainement, Pamphile.

PAMPHILE.

Oui, comme tantôt.

DAVE.

Non, mieux, à ce que j'espère.

PAMPHILE.

Ah! je me fierois encore à toi, pendard? Tu pourrois rétablir une affaire embrouillée, désespérée? Comptez donc sur un coquin qui m'arrache de l'état le plus tranquille pour me jeter dans ce mariage. (*avec véhémence*) Ne t'avois-je pas dit que cela arriveroit?

DAVE.

Oui.

PAMPHILE.

Qu'as-tu mérité?

DAVE.

Le gibet. Mais laissez-moi un peu reprendre mes esprits : tout-à-l'heure j'imaginerai quelque chose.

PAMPHILUS.

Hei mihi!

Cur non habeo spatium, ut de te sumam supplicium ut volo;

Namque hocce tempus præcavere mihi me, haud te ulcisci sinit.

PAMPHILE.

Malheureux que je suis! Que n'ai-je le loisir de te punir à mon gré! Je n'ai que le temps de pourvoir à ma sûreté, et non celui de me venger.

# ACTUS QUARTUS.

## SCENA I.

CHARINUS, PAMPHILUS, DAVUS.

CHARINUS.

Hoccine est credibile, aut memorabile,
Tanta vecordia innata cuiquam ut siet,
Ut malis gaudeat alienis, atque ex incommodis
Alterius, sua ut comparet commoda? Ah!
Idne est verum? Imò id genus est hominum pessimum,
In denegando modò queis pudor est paululùm:
Post, ubi jam tempus est promissa perfici,
Tùm coacti necessariò se aperiunt et timent,
Et tamen res cogit eos denegare. Ibi
Tùm impudentissima eorum oratio est:
Quis tu es? Quis mihi es? Cur meam tibi? Heus,
Proximus sum egomet mihi: attamen ubi fides
Si roges, nihil pudet. Hìc, ubi opus est,
Non verentur; illic, ubi nihil opus est, ibi verentur.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

CHARINUS, PAMPHILE, DAVE.

CHARINUS, *sans apercevoir Pamphile et Dave.*

Est-il croyable, n'est-il pas inouï qu'un homme soit né assez pervers pour se réjouir du malheur des autres, pour faire consister son bonheur dans leur infortune? Hélas! mais est-il bien vrai?... Sans doute, ils sont les plus méchants de tous les hommes, ceux qui n'ont pas le courage de vous refuser; ensuite, quand le temps de tenir leur parole est venu, ils sont bien obligés de lever le masque. Ils ont de la répugnance à vous refuser, mais la circonstance les y force. Les discours les plus impudents ne leur coûtent rien. Qui êtes-vous? Pourquoi vous cèderois-je celle qui est à moi? Êtes-vous mon parent? Je n'en ai point de plus proche que moi-même. Vous aurez beau leur demander où est la bonne foi, vous ne les ferez pas rougir. Ils n'ont

Sed quid agam? Adeamne ad eum, et cum eo injuriam hanc expostulem?
Mala ingeram multa? Atque aliquis dicat, nihil promoveris.
Multùm : molestus certè ei fuero, atque animo morem gessero.

PAMPHILUS.

Charine, et me et te imprudens, nisi quid dii respiciunt, perdidi.

CHARINUS.

Itàne imprudens? Tandem inventa est causa, solvisti fidem.

PAMPHILUS.

Quî tandem?

CHARINUS.

Etiam nunc me ducere istis dictis postulas?

PAMPHILUS.

Quid istuc est?

CHARINUS.

Postquàm me amare dixi, complacita est tibi.
Heu me miserum, qui tuum animum ex animo spectavi meo!

PAMPHILUS.

Falsus es.

point de honte lorsqu'il en faudroit avoir; lorsqu'il n'en faut point, c'est alors qu'ils en ont. Mais que ferai-je? L'irai-je trouver pour lui demander raison de cette injustice? L'accablerai-je de reproches? Quelqu'un me dira : Vous n'y gagnerez rien. J'y gagnerai beaucoup : au moins je le chagrinerai, et je satisferai ma colère.

PAMPHILE.

Charinus, si les dieux n'ont pitié de nous, nous sommes perdus tous les deux par mon imprudence.

—

CHARINUS.

Sont-ce là de vos imprudences? Enfin vous avez trouvé un prétexte. Vous avez violé votre parole.

PAMPHILE.

Que voulez-vous dire avec votre enfin?

CHARINUS.

Croyez-vous encore me tromper par vos belles paroles?

PAMPHILE.

Mais que voulez-vous dire?

CHARINUS.

Lorsque je vous ai dit que je l'aimois, elle a commencé à vous plaire. Que je suis malheureux d'avoir jugé de votre cœur par le mien!

PAMPHILE.

Vous êtes dans l'erreur.

CHARINUS.

Nonne tibi satis esse hoc visum solidum est gaudium,
Nisi me lactasses amantem, et falsâ spe produceres?
Habeas.

PAMPHILUS.

Habeam! Ah! nescis quantis in malis verser miser,
Quantasque hic suis consiliis mihi confecit sollicitudines
Meus carnifex.

CHARINUS.

Quid istuc tam mirum est, si de te exemplum capit?

PAMPHILUS.

Haud istuc dicas, si cognoris vel me, vel amorem meum.

CHARINUS.

Scio : cum patre altercasti dudùm, et is nunc propterea tibi
Succenset : nec te quivit hodiè cogere, illam ut duceres.

PAMPHILUS.

Imò etiam. Quò tu minùs scis ærumnas meas!
Hæ nuptiæ non apparabantur mihi,
Nec postulabat nunc quisquam uxorem dare.

CHARINUS.

Est-ce que vous n'auriez pas trouvé votre bonheur assez complet si vous n'aviez bercé un malheureux amant, si vous ne l'aviez leurré d'une fausse espérance? Épousez-la.

PAMPHILE.

Que je l'épouse! Hélas! vous ne savez pas dans quels malheurs je suis plongé, et combien de chagrins m'a attirés ce bourreau de Dave par ses conseils.

CHARINUS.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, s'il se modèle sur vous?

PAMPHILE.

Vous ne parleriez pas ainsi, si vous me connoissiez, si vous saviez combien j'aime.

CHARINUS, *avec ironie amère.*

Je le sais : vous avez disputé long-temps avec votre père; il est maintenant fort en colère contre vous, à cause de votre opiniâtreté. De toute la journée, il n'a pu venir à bout de vous forcer à l'épouser.

PAMPHILE.

Tout au contraire. Que vous êtes loin de savoir tous mes malheurs! On ne songeoit point à me marier; personne ne vouloit me donner une femme.

CHARINUS.

Scio. Tu coactus tuâ voluntate es.

PAMPHILUS.

Mane.

Nondùm etiam scis.

CHARINUS.

Scio equidem illam ducturum, esse te.

PAMPHILUS.

Cur me enecas? Hoc audi. Nunquàm destitit
Instare, ut dicerem, me esse ducturum, patri:
Suadere, orare, usque adeò donec perpulit.

CHARINUS.

Quis homo istuc?

PAMPHILUS.

Davos.

CHARINUS.

Davos!

PAMPHILUS.

Davos interturbat.

CHARINUS.

Quamobrem?

PAMPHILUS.

Nescio; nisi mihi deos satis
Scio fuisse iratos, qui auscultaverim ei.

CHARINUS, *toujours avec ironie.*

Je le sais. Vous avez été forcé... de votre bon gré.

PAMPHILE.

Attendez, vous ne savez pas encore.

CHARINUS, *vivement.*

En vérité, je sais très bien.... que vous l'épouserez.

PAMPHILE.

Pourquoi me désespérez-vous? Écoutez-moi. On n'a pas eu de relâche qu'on ne m'ait amené à dire à mon père que je l'épouserois. On m'a obsédé de conseils, de prières jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de ce qu'on vouloit.

CHARINUS.

Et qui cela?

PAMPHILE.

Dave.

CHARINUS.

Dave!

PAMPHILE.

Oui, Dave a tout dérangé.

CHARINUS.

Et à quel dessein?

PAMPHILE.

Je n'en sais rien. Mais je sais que les dieux m'ont bien abandonné, lorsque j'ai suivi son conseil.

CHARINUS.

Factum hoc est, Dave?

DAVUS.

Factum.

CHARINUS.

Hem, quid ais, scelus?
At tibi dii dignum factis exitium duint!
Eho, dic mihi, si omnes hunc conjectum in nuptias
Inimici vellent, quod, nî hoc, consilium darent?

DAVUS.

Deceptus sum, at non defatigatus.

CHARINUS.

Scio.

DAVUS.

Hâc non successit, aliâ aggrediemur viâ.
Nisi id putas, quia primò processit parùm,
Non posse jam ad salutem converti hoc malum.

PAMPHILUS.

Imò etiam; nam satis credo, si advigilaveris,
Ex unis geminas mihi conficies nuptias.

DAVUS.

Ego, Pamphile, hoc tibi pro servitio debeo,
Conari manibus, pedibus, noctesque et dies,

CHARINUS.

Quoi! tu as fait cela, Dave?

DAVE, *tristement.*

Oui.

CHARINUS.

Comment? Que dis-tu, coquin? Que les dieux te confondent comme tu le mérites! Oh çà, dis-moi, si tous ses ennemis avoient voulu l'embarquer dans ce mariage, quel autre conseil lui auroient-ils donné?

DAVE.

Je me suis fourvoyé, mais j'ai d'autres ruses à mettre en jeu.

CHARINUS, *ironiquement.*

Je le crois.

DAVE.

Ce moyen ne nous a pas réussi, nous en tenterons un autre. A moins que vous n'imaginiez que pour n'avoir pas bien réussi d'abord on ne puisse plus tourner ce malheur en bien.

PAMPHILE, *avec ironie.*

Au contraire; je suis bien sûr que si tu y apportes tes soins, au lieu d'une femme, tu m'en donneras deux.

DAVE.

Je suis votre esclave, Pamphile; en cette qualité je dois faire tous mes efforts, travailler jour et

Capitis periculum adire, dùm prosim tibi :
Tuum est, si quid præter spem evenit, mi ignoscere.
Parùm succedit quod ago : at facio sedulò.
Vel meliùs tute aliud reperi, me missum face.

PAMPHILUS.

Cupio. Restitue in quem me accepisti locum.

DAVUS.

Faciam.

PAMPHILUS.

At jam hoc opus est.

DAVUS.

Hem, st, mane : crepuit à Glycerio ostium.

PAMPHILUS.

Nihil ad te.

DAVUS.

Quæro.

PAMPHILUS.

Hem, nunccine demùm?

DAVUS.

At jam hoc tibi inventum dabo.

nuit, exposer ma vie pour vous être utile. Si le succès ne répond pas à mon espérance, vous devez me pardonner. Ce que j'entreprends ne réussit pas; mais je fais de mon mieux. Trouvez de vous-même de meilleurs expédients, et ne vous servez plus de moi.

PAMPHILE.

Je le veux bien. Remets-moi dans l'état où tu m'a pris.

DAVE.

Je le ferai.

PAMPHILE.

Mais c'est à l'instant même qu'il faut le faire.

DAVE.

Ha! paix, attendez: on ouvre la porte de Glycerie.

PAMPHILE.

Cela ne te regarde pas. (*Le geste de Pamphile presse Dave de trouver un expédient.*)

DAVE.

Je cherche.

PAMPHILE, *pressant Dave.*

Hé bien! à la fin?

DAVE.

Soit, à l'instant je vous donnerai un expédient.

# SCENA II.

## MYSIS, PAMPHILUS, CHARINUS, DAVUS.

MYSIS.

Jam, ubi ubi erit, inventum tibi curabo, et mecum adductum
Tuum Pamphilum : tu modò, anime mi, noli te macerare.

PAMPHILUS.

Mysis.

MYSIS.

Quis est? Hem, Pamphile, optimè mihi te offers.

PAMPHILUS.

Quid est?

MYSIS.

Orare jussit, si se ames, hera, jam ut ad sese venias :
Videre ait te cupere.

PAMPHILUS.

Vah, perii! hoc malum integrascit.
Siccine me atque illam operâ tuâ nunc miseros sollicitarier!

# SCÈNE II.

## MYSIS, PAMPHILE, CHARINUS, DAVE.

MYSIS, *à Glycerie, qui est dans la maison.*

Tout-à-l'heure, en quelque endroit qu'il soit, je le trouverai, et je vous l'amènerai, votre Pamphile ; tâchez seulement, mon cher cœur, de ne vous pas chagriner.

PAMPHILE.

Mysis.

MYSIS.

Qui est-ce? Ha! Pamphile, je vous trouve fort à propos.

PAMPHILE.

Qu'y a-t-il?

MYSIS.

Ma maîtresse m'a ordonné de vous prier de venir chez elle tout-à-l'heure si vous l'aimez encore : elle a, dit-elle, grande envie de vous voir.

PAMPHILE.

Hélas! je suis perdu! son mal augmente. Être ainsi tourmentés, être aussi malheureux elle et moi par tes bons soins! Car, puisqu'elle m'envoie

Nam idcircò accersor, nuptias quòd mî apparari sensit.

CHARINUS.

Quibus quidem quàm facilè poterat quiesci, si hic quiescet.

DAVUS.

Age, si hic non insanit satis suâ sponte, instiga.

MYSIS.

Atque edepol

Ea res est. Proptereàque nunc misera in mœrore est.

PAMPHILUS.

Mysis,

Per omnes tibi adjuro deos, nunquàm eam me deserturum.

Non, si capiendos mihi sciam esse inimicos omnes homines.

Hanc mihi expetivi, contigit: conveniunt mores; valeant

Qui inter nos dissidium volunt: hanc, nisi mors, mî adimet nemo.

MYSIS.

Resipisco.

PAMPHILUS.

Non Apollinis magis verum, atque hoc, responsum est.

Si poterit fieri ut ne pater per me stetisse credat,

Quominùs hæ fierent nuptiæ, volo. Sed si id non poterit,

chercher, c'est qu'elle a su les préparatifs de ce mariage....

CHARINUS, *continue le discours de Pamphile.*

Qui n'auroit pas troublé notre repos, si ce drôle-là s'étoit tenu tranquille.

DAVE, *à Charinus, avec colère et ironie.*

Courage. Il n'est pas de lui-même assez furieux, attisez encore sa colère.

MYSIS, *à Pamphile.*

C'est cela même, en vérité. Et voilà pourquoi la pauvre malheureuse est accablée de chagrin.

PAMPHILE, *avec vivacité.*

Je te jure par tous les dieux, Mysis, que jamais je ne l'abandonnerai. Non, quand je serois sûr d'encourir la haine du genre humain entier. Je l'ai obtenue; nos caractères se conviennent; qu'ils aillent se promener ceux qui veulent nous séparer: la mort seule pourra me la ravir.

MYSIS.

Je respire.

PAMPHILE, *avec vivacité encore.*

Non, l'oracle d'Apollon n'est pas plus vrai que ce que je te dis. (*plus tranquillement*) S'il est possible que mon père ne croie pas que je me suis opposé au mariage qu'il propose, à la bonne heure.

Id faciam, in proclivi quod est, per me stetisse ut credat.
Quis videor?

CHARINUS.

Miser æquè atque ego.

DAVUS.

Consilium quæro.

CHARINUS.

At tu fortis es.

PAMPHILUS.

Scio quid conêre.

DAVUS.

Hoc ego tibi profectò effectum reddam.

PAMPHILUS.

Jam hoc opus est.

DAVUS.

Quin jam habeo.

CHARINUS.

Quid est?

DAVUS.

Huic, non tibi, habeo, ne erres.

CHARINUS.

Sat habeo.

PAMPHILUS.

Quid facies? cedo.

Mais si cela ne se peut pas, je lui laisserai croire (et la chose est aisée) que les obstacles viennent de moi. (*à Charinus*) Que dites-vous de ma position maintenant?

CHARINUS.

Elle est aussi affreuse que la mienne.

DAVE.

Je cherche un expédient.

CHARINUS, *continuant.*

Mais du moins vous avez du courage.

PAMPHILE, *à Dave.*

Je sais ce que tu médites.

DAVE.

Et bien certainement je l'effectuerai.

PAMPHILE.

Mais tout-à-l'heure.

DAVE.

Oui, tout-à-l'heure; j'y suis.

CHARINUS.

Qu'est-ce que c'est?

DAVE, *à Charinus.*

C'est pour lui, non pour vous, que j'ai un expédient, ne vous y trompez pas.

CHARINUS.

Cela me suffit.

PAMPHILE.

Que feras-tu? dis-moi.

DAVUS.

Dies hic mî ut sit satis vereor
Ad agendum; ne vacuum esse me nunc ad narrandum credas.
Proindè hinc vos amolimini : nam mî impedimento estis.

PAMPHILUS.

Ego hanc visam.

DAVUS.

Quid tu? Quò hinc te agis?

CHARINUS.

Verum vis dicam?

DAVUS.

Imò etiam.
Narrationis incipit mihi initium.

CHARINUS.

Quid me fiet?

DAVUS.

Eho, impudens, non satis habes quòd tibi dieculam addo,
Quantùm huic promoveo nuptias?

CHARINUS.

Dave, attamen.

DAVUS.

Quid ergò?

CHARINUS.

Ut ducam.

DAVE, *d'un ton assuré.*

Je crains que ce jour-ci ne soit trop avancé pour faire ce que je projette; n'imaginez pas que j'aie le loisir de vous le raconter. Retirez-vous donc tous les deux, vous m'embarrassez.

PAMPHILE.

Je vais la voir. (*c'est-à-dire Glycerie.*)

DAVE.

Et vous, où allez-vous en sortant d'ici?

CHARINUS.

Veux-tu que je te dise la vérité?

DAVE.

C'est cela: il va m'entamer une histoire.

CHARINUS.

Que deviendrai-je?

DAVE.

Comment donc! vous êtes difficile à contenter. Ne vous suffit-il pas que je vous donne un petit délai, et que je diffère son mariage?

CHARINUS.

Allons, Dave, tâche.

DAVE.

Quoi donc?

CHARINUS.

Tâche que je l'épouse.

DAVUS.

Ridiculum!

CHARINUS.

Huc face ad me venias, si quid poteris.

DAVUS.

Quid veniam? Nihil habeo.

CHARINUS.

Attamen si quid...

DAVUS.

Age, veniam.

CHARINUS.

Si quid...

Domi ero.

# SCENA III.

DAVUS, MYSIS.

DAVUS.

Tu, Mysis, dùm exeo, parumper opperire me hìc.

MYSIS.

Quapropter?

DAVUS.

Ità facto est opus.

DAVE.

Le ridicule personnage!

CHARINUS.

Occupe-toi de mes intérêts, si tu y peux quelque chose.

DAVE.

Quoi! que je m'occupe?... Je ne peux rien.

CHARINUS.

Cependant si quelque....

DAVE.

Allons, j'y songerai.

CHARINUS.

S'il y a quelque chose de nouveau, je serai chez moi. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

### DAVE, MYSIS.

DAVE.

Toi, Mysis, pendant que je vais sortir, attends-moi ici un instant.

MYSIS.

Pourquoi t'attendre?

DAVE.

Parcequ'il le faut.

MYSIS.

Matura.

DAVUS.

Jam, inquam, hic adero.

## SCENA IV.

MYSIS.

Nihilne esse proprium cuiquam! Dii, vestram fidem!
Summum bonum esse heræ putabam hunc Pamphilum,
Amicum, amatorem, virum in quovis loco
Paratum; verùm ex eo nunc misera quem capit
Dolorem! facilè hìc plus mali est, quàm illic boni.
Sed Davus exit. Mî homo, quid istuc, obsecro, est?
Quò portas puerum?

MYSIS.

Ne tarde pas.

DAVE.

Dans le moment, te dis-je, je serai ici. (*Il sort, et va chez Glycerie prendre l'enfant nouveau-né.*)

## SCÈNE IV.

MYSIS.

Il n'est donc point de bonheur durable! Grands dieux! Je regardois ce Pamphile comme le souverain bien de ma maîtresse, comme un ami, un amant, un époux prêt à la servir en toute occasion. Mais que de peines il cause aujourd'hui à cette pauvre malheureuse! Jamais sa tendresse ne lui fera autant de bien que le chagrin lui fait de mal. Mais voilà Dave qui revient. Mon ami, qu'est-ce donc, je te prie, où portes-tu cet enfant?

## SCENA V.

### DAVUS, MYSIS.

DAVUS.

Mysis, nunc opus est tuâ
Mihi ad hanc rem expromptâ memoriâ atque astutiâ.

MYSIS.

Quidnam incepturus?

DAVUS.

Accipe à me hunc ociùs,
Atque ante nostram januam appone.

MYSIS.

Obsecro,
Humine?

DAVUS.

Ex ará hinc sume verbenas tibi,
Atque eas substerne.

MYSIS.

Quamobrem id tute non facis?

DAVUS.

Quia si fortè opus sit ad herum jusjurandum mihi
Non apposuisse, ut liquidò possim.

# SCÈNE V.

## DAVE, MYSIS.

DAVE.

C'est ici, Mysis, que j'ai besoin de toute ta finesse et de ta présence d'esprit pour ce que je veux faire.

MYSIS.

Quel est ton dessein?

DAVE.

Tiens, prends-le vite, et le mets devant notre porte.

MYSIS.

Comment! à terre?

DAVE.

Prends-moi de la verveine sur cet autel, et l'étends sous lui.

MYSIS.

Pourquoi ne le pas faire toi-même?

DAVE.

C'est que si par hasard je suis obligé de jurer à mon maître que ce n'est pas moi qui l'ai mis là, je veux pouvoir le faire en conscience.

MYSIS.

Intelligo.

Nova nunc religio in te istæc incessit? Cedo.

DAVUS.

Move ociùs te, ut, quid agam, porrò intelligas.

Proh Jupiter!

MYSIS.

Quid est?

DAVUS.

Sponsæ pater intervenit.

Repudio consilium quod primùm intenderam.

MYSIS.

Nescio quid narres.

DAVUS.

Ego quoque hinc ab dexterâ

Venire me adsimulabo. Tu, ut subservias

Orationi, utcumque opus sit, verbis, vide.

MYSIS.

Ego, quid agas, nihil intelligo; sed, si quid est,

Quod meâ operâ opus sit vobis, aut tu plus vides,

Manebo, ne quod vestrum remorer commodum.

MYSIS.

J'entends. D'où te vient ce nouveau scrupule? Donne.

DAVE, *en lui donnant l'enfant.*

Allons vite, afin que j'aie le temps de t'expliquer mon dessein. (*avec surprise*) Ah! grands dieux!

MYSIS, *plaçant l'enfant.*

Quoi donc?

DAVE.

Le père de notre accordée arrive. Je rejette le dessein que j'avois formé d'abord.

MYSIS.

Je ne sais ce que tu veux dire.

DAVE.

Je vais faire semblant d'arriver aussi, par-là, du côté droit. Toi, songe à me répondre à propos, à bien me seconder.

MYSIS.

Je ne comprends rien à tout ce que tu veux faire. Mais si vous avez besoin de mes services, ou si tu vois plus loin que moi, je resterai pour ne point mettre obstacle à vos intérêts.

## SCENA VI.

### CHREMES, MYSIS, DAVUS.

CHREMES.

Revertor, postquàm, quæ opus fuére ad nuptias
Gnatæ, paravi, ut jubeam accersi. Sed quid hoc?
Puer herclè est. Mulier, tune apposuisti hunc?

MYSIS.

Ubi illic est?

CHREMES.

Non mihi respondes?

MYSIS.

Hem, nusquàm est. Væ miseræ mihi!
Reliquit me homo, atque abiit.

DAVUS.

Dî vestram fidem!
Quid turbæ est apud forum! quid illic hominum litigant!
Tùm annona cara est : quid dicam aliud? Nescio.

MYSIS.

Cur tu obsecro hìc me solam?...

# SCÈNE VI.

## CHRÉMÈS, MYSIS, DAVE.

CHRÉMÈS, *sans apercevoir Mysis.*

J'ai fait préparer tout ce qu'il faut pour le mariage de ma fille, et je reviens dire qu'on l'envoie chercher. (*apercevant Mysis et l'enfant*) Mais que vois-je? Ma foi, c'est un enfant. (*à Mysis*) La femme, est-ce vous qui l'avez mis là?

MYSIS, *inquiète de ne point voir Dave, et regardant de tous côtés.*

Où est-il?

CHRÉMÈS.

Vous ne me répondez pas?

MYSIS, *toujours à part.*

Hélas! je ne le vois point. Cet homme m'a laissée là, et s'en est allé.

DAVE, *faisant semblant de n'apercevoir ni Chrémès ni Mysis, s'écrie.*

Grands dieux! quel train à la place publique! que de gens s'y disputent! les vivres sont hors de prix. (*tout bas*) Que dirois-je bien encore? Je n'en sais rien.

MYSIS, *à Dave.*

Pourquoi, je te prie, m'as-tu laissée?...

DAVUS.

Hem, quæ hæc est fabula?
Eho, Mysis, puer hic undè est? Quisve huc attulit?

MYSIS.

Satin' sanus es, qui me id rogites?

DAVUS.

Quem ego igitur rogem?
Qui hìc neminem alium video.

CHREMES.

Miror undè sit.

DAVUS.

Dicturan' es quod rogo?

MYSIS.

Au!

DAVUS.

Concede ad dexteram.

MYSIS.

Deliras; non tute ipse?...

DAVUS.

Verbum si mihi
Unum, præterquàm quod te rogo, faxis, cave.

MYSIS.

Maledicis.

DAVUS.

Undè est? Dic clarè.

DAVE, *l'interrompant.*

Ah! ah! qu'est-ce que c'est que cette histoire? Mysis, dis-moi d'où est cet enfant? qui l'a apporté ici?

MYSIS.

Es-tu dans ton bon sens de me faire cette question?

DAVE.

A qui la ferois-je donc? Je ne vois ici que toi.

CHRÉMÈS, *à part.*

Je ne conçois pas d'où vient cet enfant.

DAVE, *à Mysis, avec un geste menaçant.*

Répondras-tu à ce que je te demande?

MYSIS, *effrayée.*

Ah!

DAVE, *tout bas.*

Passe du côté droit.

MYSIS.

Tu extravagues; n'est-ce pas toi-même?...

DAVE, *l'interrompant.*

Si tu me dis un seul mot outre ce que je te demande, prends garde à toi.

MYSIS.

Tu menaces.

DAVE, *haut.*

D'où vient cet enfant? (*tout bas*) Réponds tout haut.

MYSIS.

A nobis.

DAVUS.

Ha, ha, hæ!

Mirum verò, impudenter mulier si facit meretrix.

CHREMES.

Ab Andriâ est ancilla hæc, quantùm intelligo.

DAVUS.

Adeon' videmur vobis esse idonei,

In quibus sic illudatis?

CHREMES.

Veni in tempore.

DAVUS.

Propera adeò puerum tollere hinc ab januâ.

Mane : cave quoquam ex istoc excessis loco.

MYSIS.

Dii te eradicent! ità me miseram territas.

DAVUS.

Tibi ego dico, an non?

MYSIS.

Quid vis?

DAVUS.

At etiam rogas?

MYSIS.

De chez nous.

DAVE.

Ha! ha! ha! Mais la belle merveille qu'une coquine soit effrontée!

CHRÉMÈS, *à part.*

Elle est de chez l'Andrienne, cette servante, autant que je puis le conjecturer.

DAVE.

Nous croyez-vous donc propres à être ainsi votre jouet?

CHRÉMÈS, *à part.*

Je suis venu fort à propos.

DAVE, *à Mysis tout haut.*

Dépêche-toi d'ôter présentement cet enfant de devant notre porte. (*tout bas à Mysis, qui se préparoit à lui obéir*) Demeure: garde-toi de bouger de la place où tu es.

MYSIS.

Que les dieux te confondent, pour les terreurs que tu me causes!

DAVE.

Est-ce à toi que je parle, ou non?

MYSIS.

Que veux-tu?

DAVE.

Tu me le demandes encore! Réponds. De qui

Cedo, cujum puerum hìc apposuisti? Dic mihi.

MYSIS.

Tu nescis?

DAVUS.

Mitte id quod scio : dic quod rogo.

MYSIS.

Vestri...

DAVUS.

Cujus nostri?

MYSIS.

Pamphili.

DAVUS.

Hem, quid Pamphili?

MYSIS.

Eho, an non est?

CHREMES.

Rectè ego semper fugi has nuptias.

DAVUS.

O facinus animadvertendum!

MYSIS.

Quid clamitas?

DAVUS.

Quemne ego herì vidi ad vos adferri vesperi?

est-il, cet enfant que tu as mis à notre porte? Dis-le-moi.

MYSIS.

Est-ce que tu ne le sais pas?

DAVE.

Laisse là ce que je sais: réponds à ce que je te demande.

MYSIS.

De votre....

DAVE.

Quoi de notre?

MYSIS.

Pamphile.

DAVE, *avec ironie feinte, répète haut pour faire entendre à Chrémès.*

Ah! ah! Comment, de Pamphile!

MYSIS.

Diras-tu le contraire?

CHRÉMÈS, *à part.*

C'est avec raison que j'ai toujours évité ce mariage.

DAVE, *avec une colère feinte, crie.*

O le crime digne de punition!

MYSIS.

Pourquoi cries-tu?

DAVE.

N'est-ce pas là cet enfant que j'ai vu apporter chez vous hier au soir?

MYSIS.

O hominem audacem!

DAVUS.

Verùm. Vidi Cantharam
Subfarcinatam.

MYSIS.

Diis pol habeo gratias,
Cùm in pariendo aliquot adfuerunt liberæ.

DAVUS.

Næ illa illum haud novit, cujus causâ hæc incipit.
Chremes, si puerum positum antè ædes viderit,
Suam gnatam non dabit. Tantò herclè magis dabit.

CHREMES.

Non herclè faciet.

DAVUS.

Nunc adeò, ut tu sis sciens,
Ni puerum tollis, jam ego hunc mediam in viam
Provolvam, teque ibidem pervolvam in luto.

MYSIS.

Tu pol homo non es sobrius.

MYSIS.

L'effronté!

DAVE.

Sans doute. J'ai vu Canthare avec un paquet sous sa robe.

MYSIS.

Les dieux soient loués de ce que quelques femmes dignes de foi étoient présentes à l'accouchement!

DAVE.

Ah! parbleu, ta maîtresse ne connoît pas celui contre qui elle dresse toutes ces batteries. (*le ton que prend Dave indique qu'il attribue à Glycerie ce qui suit*) Si Chrémès voit un enfant devant la porte, il ne donnera pas sa fille. (*prenant un ton affirmatif*) Par ma foi, il la donnera encore plus vite.

CHRÉMÈS, *du même ton, et toujours à part.*

Par ma foi, il n'en fera rien.

DAVE.

Maintenant donc, afin que tu n'en ignores, si tu n'emportes cet enfant, je vais le pousser dans le milieu de la rue, le rouler dans la boue, et toi avec lui.

MYSIS.

En vérité, mon ami, tu es ivre.

DAVUS.

Fallacia
Alia aliam trudit. Jam susurrari audio
Civem atticam esse hanc.

CHREMES.

Hem!

DAVUS.

Coactus legibus
Eam uxorem ducet.

MYSIS.

Au! obsecro, an non civis est?

CHREMES.

Jocularium in malum insciens penè incidi.

DAVUS.

Quis hìc loquitur? O Chreme, per tempus advenis;
Ausculta.

CHREMES.

Audivi jam omnia.

DAVUS.

Anne tu omnia?...

CHREMES.

Audivi, inquam, à principio.

DAVUS.

Audistin' obsecro?
Hem scelera! Hanc jam oportet in cruciatum hinc abripi.

DAVE.

Une fourberie en amène une autre. J'entends déja chuchoter qu'elle est citoyenne d'Athènes.

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! ah!

DAVE.

Il sera forcé par les lois de l'épouser.

MYSIS.

Ah! je te prie, est-ce qu'elle ne l'est pas citoyenne?

CHRÉMÈS.

Sans le savoir, j'allois tomber dans un malheur assez plaisant.

DAVE.

Qui est-ce qui parle ici? Ha! monsieur, vous arrivez fort à propos. Écoutez.

CHRÉMÈS.

J'ai déja tout entendu.

DAVE.

Comment! vous avez tout entendu?

CHRÉMÈS.

Oui, te dis-je, d'un bout à l'autre.

DAVE.

Vous avez entendu, je vous prie? Ah, les coquines! Il faut traîner celle-ci au supplice. Tiens,

Hic ille est, non te credas Davum ludere.

MYSIS.

Me miseram! Nihil, pol, falsi dixi, mi senex.

CHREMES.

Novi rem omnem. Sed est Simo intùs?

DAVUS.

Est.

## SCENA VII.

MYSIS, DAVUS.

MYSIS.

Ne me attingas, sceleste. Si pol Glycerio, non omnia hæc...

DAVUS.

Eho, inepta, nescis quid sit actum?

MYSIS.

Quî sciam?

voilà celui que tu joues; ce n'est pas Dave, ne t'y trompe pas.

MYSIS.

Que je suis malheureuse! En vérité, honnête vieillard, je n'ai rien dit de faux.

CHRÉMÈS.

Je sais ce qu'il en est. Mais Simon est-il chez lui?

DAVE.

Oui.

(*Chrémès sort.*)

# SCÈNE VII.

## MYSIS, DAVE.

MYSIS, *à Dave, qui, tout joyeux, veut lui faire des caresses.*

Ne me touche pas, scélérat. Si je ne dis pas à Glycerie....

DAVE.

Comment! sotte, tu ne devines pas ce que nous venons de faire?

MYSIS.

Comment le devinerois-je?

DAVUS.

Hic socer est. Alio pacto haud poterat fieri
Ut sciret hæc quæ volumus.

MYSIS.

Prædiceres.

DAVUS.

Paulùm interesse censes, ex animo omnia,
Ut fert natura, facias, an de industriâ?

# SCENA VIII.

CRITO, MYSIS, DAVUS.

CRITO.

In hác habitasse plateá dictum est Chrysidem:
Quæ se inhonestè optavit parare hìc divitias
Potiùs quàm in patriâ honestè pauper vivere.
Ejus morte ea ad me, lege, redierunt bona.
Sed quos perconter video. Salvete.

MYSIS.

Obsecro,
Quem video? Estne hic Crito sobrinus Chrisidis?
Is est.

CRITO.

O Mysis, salve.

DAVE.

C'est là le beau-père. Il n'y avoit pas d'autre moyen de lui faire savoir ce que nous voulons qu'il sache.

MYSIS.

Mais il falloit m'en prévenir.

DAVE.

Crois-tu qu'une scène jouée de nature ne vaille pas bien une scène étudiée?

## SCÈNE VIII.

### CRITON, MYSIS, DAVE.

CRITON.

C'est dans cette place, à ce qu'on m'a dit, que demeuroit Chrysis; elle a mieux aimé s'enrichir ici aux dépens de son honneur que de vivre pauvre et honnêtement dans sa patrie. Suivant la loi, ses biens me reviennent après sa mort. Mais je vois des gens à qui je pourrai m'informer.... Bonjour.

MYSIS.

Qui vois-je là, je vous prie? N'est-ce pas Criton, le cousin de Chrisis? C'est lui-même.

CRITON, *avec étonnement.*

Ah! Mysis, bonjour.

MYSIS.

Salvus sis, Crito.

CRITO.

Itan' Chrisis? Hem!

MYSIS.

Nos quidem pol miseras perdidit.

CRITO.

Quid vos? Quo pacto hìc? Satisne rectè?

MYSIS.

Nosne? Sic

Ut quimus, aiunt, quandò, ut volumus, non licet.

CRITO.

Quid Glycerium? Jam hìc suos parentes repperit?

MYSIS.

Utinam!

CRITO.

An nondùm etiam? Haud auspicato hùc me appuli:
Nam pol, si id scissem, nunquàm hùc tetulissem pedem.
Semper enim dicta est ejus hæc, atque habita est soror:
Quæ illius fuère possidet. Nunc me hospitem
Lites sequi, quàm hìc mihi sit facile atque utile,
Aliorum exempla commonent. Simul arbitror,
Jam esse aliquem amicum et defensorem ei; nam fere

MYSIS.

Je vous salue, Criton.

CRITON.

Eh bien! Chrisis? Hélas!

MYSIS.

Elle nous a perdues, malheureuses que nous sommes.

CRITON.

Et vous, comment vivez-vous ici? Tout va-t-il bien?

MYSIS.

Nous? Comme dit le proverbe, nous vivons comme nous pouvons, puisque nous ne pouvons pas vivre comme nous voulons.

CRITON.

Et Glycerie, a-t-elle trouvé ses parents à présent?

MYSIS.

Plût aux dieux!

CRITON.

Comment! pas encore? Je ne suis pas venu ici sous de trop bons auspices; et par ma foi, si je l'avois su, je n'y aurois jamais mis le pied. Elle a toujours passé pour la sœur de Chrisis, elle en a toujours porté le nom. Elle est en possession de ce qu'elle avoit. Qu'il soit aisé, qu'il soit utile à un étranger comme moi de suivre ici des procès, j'en

Grandiuscula jam profecta est illinc. Clamitent,
Me sycophantam hæreditates persequi,
Mendicum. Tùm ipsam despoliare non libet.

MYSIS.

O optime hospes! Pol, Crito, antiquum obtines.

CRITO.

Duc me ad eam, quandò hùc veni, ut videam.

MYSIS.

Maximè.

DAVUS.

Sequar hos: nolo me in tempore hoc videat senex.

puis juger par l'exemple des autres. D'ailleurs je pense qu'elle a présentement quelque ami, quelque protecteur, car elle est partie d'Andros déja grandelette. Ils crieront que je suis un fourbe, un gueux qui court après les successions. De plus je ne voudrois pas dépouiller Glycerie.

MYSIS.

O l'honnête homme! En vérité, Criton, vous êtes toujours bon comme autrefois.

CRITON.

Puisque je suis ici, conduis-moi chez elle; que je la voie.

MYSIS.

Avec plaisir.

DAVE.

Je les suis : je ne veux pas que le bon homme me voie dans ce moment-ci.

# ACTUS QUINTUS.

## SCENA I.

CHREMES, SIMO.

CHREMES.

Satis jam, satis, Simo, spectata erga te amicitia est mea :
Satis pericli cœpi adire : orandi jam finem face.
Dùm studeo obsequi tibi, penè illusi vitam filiæ.

SIMO.

Imò enim nunc quàm maximè abs te postulo atque oro, Chreme,
Ut beneficium verbis initum dudùm, nunc re comprobes.

CHREMES.

Vide, quàm iniquus sis præ studio, dùm efficias id quod cupis.
Neque modum benignitatis, neque, quid me ores, cogitas.
Nam si cogites, remittas jam me onerare injuriis.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

C'est assez, Simon, c'est assez mettre mon amitié à l'épreuve; c'est assez m'exposer au danger. L'envie de vous obliger m'a fait hasarder le sort de ma fille. Ne me pressez pas davantage.

SIMON.

Au contraire, je vous prie, Chrémès, je vous conjure plus instamment que jamais de me rendre aujourd'hui le service que vous m'avez promis il y a long-temps.

CHRÉMÈS.

Voyez combien l'envie d'obtenir ce que vous desirez vous rend injuste! Vous oubliez que l'amitié a ses bornes; vous ne pensez pas à ce que vous exigez de moi; car, si vous y faisiez attention, vous cesseriez de m'accabler de prières qui sont autant d'outrages.

SIMO.

Quibus?

CHREMES.

Ah, rogitas? Perpulisti me, ut homini adolescentulo,
In alio occupato amore, abhorrenti ab re uxoriâ,
Filiam ut darem in seditionem, atque incertas nuptias;
Ejus labore atque ejus dolore, gnato ut medicarer tuo.
Impetrasti: incœpi, dùm res tetulit: nunc non fert: feras.
Illam hinc civem esse aiunt: puer est natus. Nos missos face.

SIMO.

Per ego te deos oro, ut ne illis animum inducas credere,
Quibus id maximè utile est, illum esse quàm deterrimum.
Nuptiarum gratiâ hæc sunt ficta atque incepta omnia.
Ubi ea causa, quamobrem hæc faciunt, erit adempta his, desinent.

CHREMES.

Erras: cum Davo egomet vidi jurgantem ancillam.

SIMO.

Scio.

SIMON.

D'outrages! En quoi?

CHRÉMÈS.

Vous me le demandez? Vous m'avez sollicité de donner ma fille à un jeune homme qui a le cœur engagé ailleurs, qui déteste le mariage; aux risques de leur voir faire mauvais ménage, aux risques d'un divorce, vous m'avez sollicité de sacrifier le repos et la tranquillité de ma fille pour guérir votre fils. Je me suis rendu à vos sollicitations. J'ai engagé l'affaire, lorsque les circonstances le permettoient; maintenant elles ne le permettent plus. Prenez votre parti; on dit que cette femme est citoyenne d'Athènes; il y a un enfant. Laissez-nous là.

SIMON.

Au nom des dieux, Chrémès, ne vous laissez pas persuader par des femmes qui ont intérêt à ce que mon fils soit très débauché. Tous ces stratagèmes sont imaginés et mis en œuvre pour rompre ce mariage. Lorsque le motif qui les fait agir leur sera ôté, elles se tiendront en repos.

CHRÉMÈS.

Vous êtes dans l'erreur: moi-même j'ai vu la servante qui se disputoit avec Dave.

SIMON.

Je le sais.

CHREMES.

At

Vero vultu; cùm, ibi me adesse, neuter tùm præsenserat.

SIMO.

Credo: et id facturas, Davus dudùm prædixit mihi:
Et nescio quid tibi sum oblitus hodiè, ac volui, dicere.

## SCENA II.

### DAVUS, SIMO, CHREMES, DROMO.

DAVUS.

Animo jam nunc otioso esse impero...

CHREMES.

Hem, Davum tibi.

SIMO.

Undè egreditur?

DAVUS.

Meo præsidio, atque hospitis.

SIMO.

Quid illud mali est?

DAVUS.

Ego commodiorem hominem, adventum, tempus, non vidi.

CHRÉMÈS.

Mais d'un air de vérité, lorsque ni l'un ni l'autre ne se doutoit que je fusse là.

SIMON.

Je le crois. Et Dave m'avoit prévenu tantôt qu'elles devoient employer cette ruse. Je ne sais comment j'ai oublié toute la journée de vous en parler, car c'étoit mon intention.

## SCÈNE II.

### DAVE, SIMON, CHRÉMÈS, DROMON.

DAVE, *sortant de chez Glycerie d'un air content, sans apercevoir Simon et Chrémès.*

Il faut maintenant se tranquilliser....

CHRÉMÈS.

Tenez, le voilà votre Dave.

SIMON.

D'où sort-il?

DAVE, *à part.*

Grace à moi, grace à cet étranger.

SIMON, *à part.*

Quel malheur nous annonce-t-il?

DAVE, *à part.*

Je n'ai point vu d'homme arriver plus à propos, plus à temps.

SIMO.

Scelus!
Quemnam hic laudat?

DAVUS.

Omnis res est jam in vado.

SIMO.

Cesso alloqui?

DAVUS.

Herus est. Quid agam?

SIMO.

O salve, bone vir.

DAVUS.

Hem Simo! ó noster Chremes!
Omnia apparata jam sunt intùs.

SIMO.

Curasti probè.

DAVUS.

Ubi voles, accerse...

SIMO.

Benè sanè, id enimverò hic nunc abest.
Etiam tu hoc respondes? Quid istic tibi negoti est?

DAVUS.

Mihin'?

SIMO.

Ita.

SIMON, *à part.*

Le coquin! De qui fait-il l'éloge?

DAVE, *à part.*

Notre vaisseau est dans le port.

SIMON.

Pourquoi ne lui parlerions-nous pas?

DAVE, *apercevant Simon, avec frayeur.*

Voilà mon maître. Que faire?

SIMON, *avec une ironie amère.*

Ah! bonjour, l'homme de bien.

DAVE.

Ha! mon maître! Ha! notre cher Chrémès! tout est prêt chez nous.

SIMON, *toujours avec ironie.*

Tu t'en es bien occupé.

DAVE.

Dès que vous voudrez, faites venir....

SIMON.

C'est fort bien, il ne manque plus que cela vraiment. Pourrois-tu me répondre à ceci? Quelles affaires as-tu là-dedans (*en lui montrant la maison de Glycerie*).

DAVE.

Moi?

SIMON.

Oui.

DAVUS.

Mihine?

SIMO.

Tibi ergò.

DAVUS.

Modò introii.

SIMO.

Quasi ego, quàm dudùm id rogem.

DAVUS.

Cum tuo gnato unà.

SIMO.

Anne est intùs Pamphilus? Crucior miser.
Eho, non tu dixti esse inter eos inimicitias, carnifex?

DAVUS.

Sunt.

SIMO.

Cur igitur hìc est?

CHREMES.

Quid illum censes? Cum illà litigat.

DAVUS.

Imò verò, indignum, Chreme, jam facinus faxo ex me audias.
Nescio quis senex modò venit: ellum, confidens, catus:
Cùm faciem videas, videtur esse quantivis preti:
Tristis severitas inest in vultu, atque in verbis fides.

DAVE.

Moi, monsieur?

SIMON, *avec impatience.*

Oui, toi, toi.

DAVE.

Je viens d'y entrer tout-à-l'heure....

SIMON.

Comme si je demandois combien il y a de temps.

DAVE.

Avec votre fils.

SIMON, *vivement.*

Est-ce qu'il est là-dedans, Pamphile? Que je suis malheureux! Que je souffre! Comment! bourreau, ne m'as-tu pas dit qu'ils étoient brouillés?

DAVE.

Ils le sont aussi.

SIMON.

Pourquoi donc est-il là?

CHRÉMÈS, *avec ironie.*

Que croyez-vous qu'il y fasse? Ils se querellent.

DAVE.

Ce n'est pas cela, Chrémès. Je vais vous apprendre une chose indigne. Il vient d'arriver je ne sais quel vieillard. Il se présente d'un air ferme et assuré: à le voir il semble un homme d'importance; une austère sévérité est peinte sur son visage; la bonne foi paroît dans ses discours.

SIMO.

Quidnam adportas?

DAVUS.

Nil equidem, nisi quod illum audivi dicere.

SIMO.

Quid ait tandem?

DAVUS.

Glycerium se scire civem esse atticam.

SIMO.

Hem! Dromo, Dromo.

DAVUS.

Quid est?

SIMO.

Dromo.

DAVUS.

Audi.

SIMO.

Verbum si addideris... Dromo.

DAVUS.

Audi, obsecro.

DROMO.

Quid vis?

SIMO.

Sublimem hunc intrò rape, quantùm potes.

SIMON.

Que vas-tu nous apprendre?

DAVE.

Rien, en vérité, que ce que je lui ai entendu dire.

SIMON.

Et que dit-il enfin?

DAVE.

Qu'il sait que Glycerie est citoyenne d'Athènes.

SIMON, *se tournant du côté de sa maison.*

Holà! Dromon, Dromon.

DAVE.

Qu'y a-t-il?

SIMON.

Dromon.

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

Si tu me dis un seul mot.... Dromon.

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

DROMON.

Que voulez-vous?

SIMON.

Enlève-moi ce drôle-là, et le porte là-dedans au plus vite.

DROMO.

Quem?

SIMO.

Davum.

DAVUS.

Quamobrem?

SIMO.

Quia lubet. Rape, inquam.

DAVUS.

Quid feci?

SIMO.

Rape.

DAVUS.

Si quidquam invenies me mentitum, occidito.

SIMO.

Nihil audio.

Ego jam te commotum reddam.

DAVUS.

Tamen etsi hoc verum est?

SIMO.

Tamen.

Cura adservandum vinctum: atque audin'? quadrupedem constringito.

Age nunc jam, ego pol hodiè, si vivo, tibi

DROMON.

Qui?

SIMON.

Dave.

DAVE.

Pourquoi?

SIMON, *à Dave.*

Parceque cela me plaît. (*à Dromon*) Enlève-le-moi, te dis-je.

DAVE.

Qu'ai-je fait?

SIMON.

Enlève toujours.

DAVE.

Si vous trouvez que j'aie menti en quelque chose, tuez-moi.

SIMON, *à Dave.*

Je n'écoute rien. Je t'empêcherai bien de te tranquilliser, moi.

DAVE.

Quoique tout ce que je vous ai dit soit vrai?

SIMON.

Oui. (*à Dromon*) Garde-le bien enchaîné: entends-tu? bien lié par les quatre pieds. Machine maintenant. Oh! parbleu, si je vis aujourd'hui, je vous ferai voir, à toi, ce qu'on risque à tromper

Ostendam, herum quid sit pericli fallere, et
Illi, patrem.

CHREMES.

Ah! ne sævi tantoperè.

SIMO.

Chreme,
Pietatem gnati! Nonne te miseret meî?
Tantum laborem capere ob talem filium!
Age, Pamphile; exi, Pamphile: ecquid te pudet?

## SCENA III.

PAMPHILUS, SIMO, CHREMES.

PAMPHILUS.

Quis me vult? Perii! pater est.

SIMO.

Quid ais, omnium...

CHREMES.

Ah!
Rem potiùs ipsam dic, ac mitte malè loqui.

SIMO.

Quasi quidquam in hunc jam gravius dici possiet.
Ain' tandem, civis Glycerium est?

son maître, à lui, ce qu'on risque à tromper son père.

CHRÉMÈS.

Ah! ne vous mettez pas si fort en colère.

SIMON.

Chrémès, est-ce là le respect d'un fils? Ne vous fais-je pas pitié? Prendre tant de peine pour un tel enfant! Allons, Pamphile; sortez, Pamphile: n'avez-vous point de honte?

## SCÈNE III.

### PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE, *en sortant de chez Glycerie.*

Qui m'appelle?..... Je suis perdu! c'est mon père.

SIMON.

Que dites-vous, le plus....

CHRÉMÈS.

Ah! dites-lui plutôt de quoi il s'agit, et laissez là les injures.

SIMON, *à Chrémès.*

Comme si on pouvoit lui parler trop durement. (*à Pamphile*) Vous dites donc qu'elle est citoyenne, votre Glycerie?

PAMPHILUS.

Ità prædicant.

SIMO.

Ità prædicant! O ingentem confidentiam!
Nùm cogitat quid dicat? Nùm facti piget?
Nùm ejus color pudoris signum usquam indicat?
Adeon' impotenti esse animo, ut præter civium
Morem, atque legem, et sui voluntatem patris,
Tamen hanc habere cupiat cum summo probro!

PAMPHILUS.

Me miserum!

SIMO.

Hem! modòne id demùm sensti, Pamphile?
Olim istuc, olim, cùm ità animum induxti tuum,
Quod cuperes, aliquo pacto efficiendum tibi;
Eodem die istuc verbum verè in te accidit.
Sed quid ago? Cur me excrucio? Cur me macero?
Cur meam senectutem hujus sollicito amentiâ?
An ut pro hujus peccatis ego supplicium sufferam?
Imò habeat, valeat, vivat cum illâ.

PAMPHILUS.

Mi pater.

SIMO.

Quid, mi pater? Quasi tu hujus indigeas patris.
Domus, uxor, liberi inventi, invito patre:

PAMPHILE, *avec modestie.*

On le dit.

SIMON, *vivement.*

On le dit! O l'effronté! Pense-t-il à ce qu'il dit? Se repent-il de ce qu'il a fait? Voit-on sur son visage la moindre marque de honte? Être assez aveuglé par sa passion pour vouloir, à la honte des mœurs, malgré les lois, malgré son père, épouser une étrangère et se déshonorer!

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Hé! n'est-ce que d'aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez, Pamphile? Ah! c'étoit autrefois, c'étoit lorsque vous vous mîtes dans la tête de vous satisfaire à quelque prix que ce fût; c'étoit ce jour-là que vous auriez pu dire avec vérité: *Que je suis malheureux!* Mais que fais-je? Pourquoi me tourmenter? Pourquoi me chagriner? Pourquoi inquiéter mes vieux jours de ses folies? Dois-je me punir de ses fautes? Non, qu'il la garde, qu'il aille, qu'il vive avec elle.

PAMPHILE, *humblement.*

Mon père.

SIMON, *vivement.*

Quoi, mon père? Comme si vous en aviez besoin de ce père. Vous avez trouvé, malgré ce père,

Adducti qui illam civem hinc dicant. Viceris.

PAMPHILUS.

Pater, licetne pauca?

SIMO.

Quid dices mihi?

CHREMES.

Tamen, Simo, audi.

SIMO.

Ego audiam? Quid audiam,

Chreme?

CHREMES.

Attamen dicat sine.

SIMO.

Age, dicat, sino.

PAMPHILUS.

Ego me amare hanc fateor: si id peccare est, fateor id quoque.

Tibi, pater, me dedo: quid vis oneris impone, impera.

Vis me uxorem ducere? Hanc vis amittere? Ut potero feram.

Hoc modò te obsecro, ut ne credas à me allegatum hunc senem.

Sine me expurgem, atque illum hùc coram adducam.

une maison, une femme, des enfants; vous avez aposté des gens qui disent qu'elle est citoyenne; vous avez cause gagnée.

PAMPHILE.

Mon père, permettez-vous qu'en deux mots?...

SIMON, *l'interrompant.*

Que me direz-vous?

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Simon, écoutez-le.

SIMON, *à Chrémès.*

Que je l'écoute? Et qu'entendrai-je, Chrémès?

CHRÉMÈS.

Mais cependant permettez-lui de parler.

SIMON.

Allons, qu'il parle, je le veux bien.

PAMPHILE.

J'avoue, mon père, que je l'aime. Si cet amour est un crime, j'avoue encore que je suis criminel. Mon pere, je me livre à vous sans réserve. Imposez-moi telle peine qu'il vous plaira. Ordonnez. Voulez-vous que je prenne une autre femme, que j'abandonne celle-ci? Je le supporterai comme je pourrai. Je ne vous demande qu'une seule grace, c'est de ne pas vous persuader que j'aie aposté ce vieillard. Permettez que je détruise ce soupcon et que je l'amène ici devant vous.

SIMO.

Adducas!

PAMPHILUS.

Sine, pater.

CHREMES.

Æquum postulat. Da veniam.

PAMPHILUS.

Sine te hoc exorem.

SIMO.

Sino.

Quidvis cupio, dùm ne ab hoc me falli comperiar, Chreme.

CHREMES.

Pro peccato magno, paulùm supplicii satis est patri.

## SCENA IV.

CRITO, CHREMES, SIMO, PAMPHILUS.

CRITO.

Mitte orare; una harum quævis causa me, ut faciam, monet:

Vel tu, vel quòd verum est, vel quòd ipsi cupio Glycerio.

SIMON, *vivement.*

Que vous l'ameniez!

PAMPHILE.

Permettez-le, mon père.

CHRÉMÈS.

Sa demande est juste. Consentez....

PAMPHILE.

Laissez-vous fléchir, mon père.

SIMON.

J'y consens. (*Pamphile sort. Simon à Chrémès.*) Je souffrirai tout ce qu'on voudra, pourvu que je n'aperçoive pas qu'il me trompe.

CHRÉMÈS.

Pour la faute la plus grave, un père se contente d'une punition légère.

# SCÈNE IV.

## CRITON, CHRÉMÈS, SIMON, PAMPHILE.

CRITON, *à Pamphile, en sortant de chez Glycerie.*

Cessez de m'en prier; une seule raison suffiroit pour m'y déterminer, et j'en ai plusieurs: la considération que vous méritez, l'hommage que je dois à la vérité, le bien que je veux à Glycerie.

CHREMES.

Andrium ego Critonem video? Et certè is est.

CRITO.

Salvus sis, Chreme.

CHREMES.

Quid tu Athenas insolens?

CRITO.

Evenit. Sed hiccine est Simo?

CHREMES.

Hic est.

SIMO.

Mene quæris? Eho, tu Glycerium hinc civem esse ais?

CRITO.

Tu negas?

SIMO.

Itàne huc paratus advenis?

CRITO.

Quâ de re?

SIMO.

Rogas?

Tune impunè hæc facias? Tune hìc homines adolescentulos
Imperitos rerum, eductos liberè, in fraudem illicis?
Sollicitando et pollicitando eorum animos lactas?

CHRÉMÈS.

N'est-ce pas Criton de l'île d'Andros que je vois? Certainement c'est lui-même.

CRITON.

Je vous salue, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Vous dans Athènes! quelle étrange chose!

CRITON.

La chose est ainsi. Mais est-ce là Simon?

CHRÉMÈS.

Lui-même.

SIMON.

Est-ce moi que vous cherchez? Est-ce vous qui dites que Glycerie est citoyenne d'Athènes?

CRITON.

Est-ce vous qui soutenez le contraire?

SIMON.

Arrivez-vous ainsi tout préparé?

CRITON.

A quoi?

SIMON, *en colère.*

Vous me le demandez? Comptez-vous donc impunément venir ici attirer dans vos piéges des jeunes gens bien élevés et sans expérience, les enjôler par vos sollicitations et vos promesses?

CRITO.

Sanusne es?

SIMO.

Ac meretricios amores nuptiis conglutinas?

PAMPHILUS.

Perii: metuo ut substet hospes.

CHREMES.

Si, Simo, hunc noris satis,

Non ità arbitrêre : bonus est hic vir.

SIMO.

Hic vir sit bonus?

Itàne adtemperatè venit in ipsis nuptiis,

Ut veniret antehàc nunquàm? Est verò huic credendum, Chreme?

PAMPHILUS.

Ni metuam patrem, habeo pro illâ re illum quod moneam probè.

SIMO.

Sycophanta!

CRITO.

Hem!

CHREMES.

Sic, Crito, est hic; mitte.

CRITON, *étonné.*

Êtes-vous dans votre bon sens?

SIMON.

Et cimenter par le mariage une passion déshonnête?

PAMPHILE, *à part.*

Je suis perdu: je crains que cet étranger ne mollisse.

CHRÉMÈS.

Si vous le connoissiez, Simon, vous ne penseriez pas ainsi: c'est un homme de bien.

SIMON.

Homme de bien, lui? qui arrive à point nommé le jour d'un mariage? qui ne venoit jamais à Athènes? Ne faudroit-il pas le croire, Chrémès?

PAMPHILE, *à part.*

Si je ne craignois mon père, j'aurois un bon avis à donner à Criton.

SIMON.

Le fourbe!

CRITON, *en colère.*

Ah!

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Voilà comme il est, Criton. N'y faites pas attention

CRITO.

Videat qui siet.

Si mihi pergit, quæ vult, dicere; ea, quæ non vult, audiet.

Ego istæc moveo aut curo? Non tu tuum malum æquo animo feres?

Nam ego quæ dico, vera an falsa audieris, jam sciri potest.

Atticus quidam olim navi fractâ, apud Andrum ejectus est,

Et istæc unà parva virgo. Tùm ille egens, fortè applicat

Primùm ad Chrysidis patrem se.

SIMO.

Fabulam incœptat.

CHREMES.

Sine.

CRITO.

Itàne verò obturbat?

CHREMES.

Perge.

CRITO.

Tùm is mihi cognatus fuit,

Qui eum recepit. Ibi ego audivi ex illo, sese esse Atticum.

Is ibi mortuus est.

CHREMES.

Ejus nomen?

CRITON, *à Chrémès.*

Qu'il soit comme il voudra. S'il continue de me dire ce qu'il lui plaît, je lui dirai des choses qui ne lui plairont pas. (*à Simon*) Est-ce moi qui me mêle du mariage de votre fils? En suis-je l'entremetteur? Ne pouvez-vous supporter vos chagrins sans m'injurier? car dans un instant on peut savoir si ce que j'ai dit est vrai ou faux. Il y eut autrefois un Athénien qui fit naufrage et fut jeté sur les côtes de l'île d'Andros. Il avoit avec lui cette fille toute petite. Le pauvre malheureux se retira d'abord chez le père de Chrysis.

SIMON.

Voilà le conte qui commence.

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Permettez.

CRITON.

Va-t-il m'interrompre ainsi?

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Continuez.

CRITON.

Il étoit mon cousin, ce père de Chrysis qui lui donna un asile. C'est dans sa maison que je lui ai entendu dire qu'il étoit Athénien. Il y est mort.

CHRÉMÈS.

Il s'appeloit?

CRITO.

Nomen tàm citò tibi?..

Phania.

CHREMES.

Hem! Perii!

CRITO.

Verùm herclè, opinor fuisse Phaniam.
Hoc certò scio, Rhamnusium se aiebat esse.

CHREMES.

O Jupiter!

CRITO.

Eadem hæc, Chreme, multi alii in Andro tùm audivêre.

CHREMES.

Utinàm id siet
Quod spero. Eho, dic mihi, quid is eam tùm, Crito?
Suamne esse aiebat?

CRITO.

Non.

CHREMES.

Cujam igitur?

CRITO.

Fratris filiam.

CHREMES.

Certè mea est.

CRITON, *d'un air embarrassé.*

Vous dire son nom si promptement?... Il s'appeloit Phanie.

CHRÉMÈS, *avec surprise.*

Ah! qu'entends-je!

CRITON, *avec simplicité.*

Oui, ma foi, je crois que c'est Phanie. Mais une chose dont je suis bien sûr, c'est qu'il se disoit de Rhamnuse.

CHRÉMÈS.

Ah! grands dieux!

CRITON, *interprétant de travers les exclamations de Chrémès, et croyant qu'il doute de ce qu'il lui dit.*

Mais, Chrémès, plusieurs personnes de l'île d'Andros lui ont entendu dire la même chose.

CHRÉMÈS, *à part.*

Plût aux dieux que ce fût ce que j'espère! (*à Criton*) Mais, Criton, que disoit-il de cette petite fille? Disoit-il qu'elle étoit la sienne?

CRITON.

Non.

CHRÉMÈS.

La fille de qui donc?

CRITON.

De son frère.

CHRÉMÈS.

Certainement c'est ma fille.

CRITO.

Quid ais?

SIMO.

Quid tu? quid ais?

PAMPHILUS.

Arrige aures, Pamphile

SIMO.

Quî, credis?

CHREMES.

Phania ille, frater meus fuit.

SIMO.

Noram, et scio.

CHREMES.

Is hinc, bellum fugiens, meque in Asiam persequens, proficiscitur;
Tùm illam hìc relinquere est veritus: postilla nunc primùm audio
Quid illo sit factum.

PAMPHILUS.

Vix sum apud me, ità animus commotus est metu,
Spe, gaudio, mirando hoc tanto, tam repentino bono.

SIMO.

Næ istam multimodis tuam inveniri gaudeo.

PAMPHILUS.

Credo, pater.

CRITON.

Que dites-vous?

SIMON, *avec colère à Criton.*

Vous-même, que dites-vous?

PAMPHILE.

Prête bien l'oreille, Pamphile.

SIMON.

Comment! vous ajoutez foi?...

CHRÉMÈS.

Ce Phanie étoit mon frère.

SIMON.

Je le sais, je le connoissois.

CHRÉMÈS.

Il partit d'Athènes pour éviter la guerre, et me suivre en Asie. Il n'osa pas laisser ici cette enfant. Depuis ce temps-là, aujourd'hui, pour la première fois, j'apprends ce qu'il est devenu.

PAMPHILE.

Je ne me possède pas, tant mon cœur est agité par la crainte, l'espérance, la joie, l'étonnement d'un bonheur si grand, si inespéré.

SIMON, *à Chrémès.*

En vérité, je suis charmé, pour beaucoup de raisons, qu'elle se trouve votre fille.

PAMPHILE, *à Simon.*

Je le crois, mon père

CHREMES.

At mihi unus scrupulus etiam restat, qui me malè habet.

PAMPHILUS.

Dignus es,

Cum tuâ religione, odio: nodum in scirpo quæris.

CRITO.

Quid istuc est?

CHREMES.

Nomen non convenit.

CRITO.

Fuit herclè aliud huic parvæ.

CHREMES.

Quod, Crito?

Nùmquid meministi?

CRITO.

Id quæro.

PAMPHILUS.

Egone hujus memoriam patiar meæ
Voluptati obstare, cùm egomet possim in hâc re medicari mihi?
Non patiar. Heus, Chreme, quod quæris, Pasibula est.

CRITO.

Ipsa est.

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Mais il me reste encore un scrupule qui me tourmente.

PAMPHILE.

Vous êtes haïssable avec votre scrupule : vous cherchez des difficultés où il n'y en a point.

CRITON.

Quel est-il ce scrupule?

CHRÉMÈS.

Le nom ne s'accorde pas.

CRITON.

Vraiment elle en avoit un autre dans son enfance.

CHRÉMÈS.

Quel est-il, Criton? vous en souvenez-vous?

CRITON.

Je le cherche.

PAMPHILE.

Souffrirois-je que son défaut de mémoire mît obstacle à mon bonheur lorsque je peux y remédier moi-même? Je ne le souffrirai pas. Écoutez, Chrémès, le nom que vous demandez c'est Pasibule.

CRITON.

C'est cela.

CHREMES.

Ea est.

PAMPHILUS.

Ex ipsâ millies audivi.

SIMO.

Omnes nos gaudere hoc, Chreme,
Te credo credere.

CHREMES.

Ità me dii benè ament, credo.

PAMPHILUS.

Quid restat, pater?

SIMO.

Jamdudùm res reduxit me ipsa in gratiam.

PAMPHILUS.

O lepidum patrem!
De uxore, ità ut possedi, nihil mutat Chremes.

CHREMES.

Causa optima est,
Nisi quid pater aliud ait.

PAMPHILUS.

Nempè.

SIMO.

Scilicet.

CHREMES.

Dos, Pamphile, est
Decem talenta.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille.

PAMPHILE, *continuant.*

Elle me l'a dit mille fois.

SIMON.

Je vous crois bien persuadé, Chrémès, du plaisir que nous cause à tous cet heureux évènement.

CHRÉMÈS.

Oui, en vérité, j'en suis bien persuadé.

PAMPHILE.

Que reste-t-il encore, mon père?

SIMON.

Cette reconnoissance vous a rendu mes bonnes graces.

PAMPHILE, *à Simon.*

O le bon père! (*à Chrémès*) Chrémès me laisse possesseur de sa fille, et ne change rien à notre mariage.

CHRÉMÈS.

Rien de plus juste, à moins que votre père ne s'y oppose.

PAMPHILE.

Sans doute.

SIMON.

Point d'obstacle.

CHRÉMÈS

La dot est de dix talents, Pamphile.

PAMPHILUS

Accipio.

CHREMES.

Propero ad filiam. Eho, mecum, Crito:
Nam illam me credo haud nosse.

SIMO.

Cur non illam hùc transferri jubes?

PAMPHILUS.

Rectè admones. Davo ego istuc dedam jam negotî.

SIMO.

Non potest.

PAMPHILUS.

Quî?

SIMO.

Quia habet aliud magis ex sese, et majus.

PAMPHILUS.

Quidnam?

SIMO.

Vinctus est.

PAMPHILUS.

Pater, non rectè vinctus est.

SIMO.

Haud ità jussi.

PAMPHILE.

Je l'accepte.

CHRÉMÈS.

Je vais promptement chez ma fille. Venez avec moi, Criton, car je crois qu'elle ne me connoît pas.

SIMON.

Que ne la faites-vous transporter chez nous?

PAMPHILE.

Vous me donnez un bon conseil. Je vais charger Dave de cette commission.

SIMON.

Il ne pourra l'exécuter.

PAMPHILE.

Pourquoi?

SIMON.

Parcequ'il a d'autres affaires plus importantes et qui le touchent de plus près.

PAMPHILE.

Quelles affaires?

SIMON.

Il est enchaîné.

PAMPHILE.

Mon père, il n'est pas bien enchaîné.

SIMON.

J'ai pourtant ordonné qu'il le fût bien

PAMPHILUS.

Jube solvi, obsecro.

SIMO.

Age fiat.

PAMPHILUS.

At matura.

SIMO.

Eo intrò.

PAMPHILUS.

O faustum et felicem hunc diem!

## SCENA V.

CHARINUS, PAMPHILUS.

CHARINUS.

Proviso quid agat Pamphilus. Atque eccum.

PAMPHILUS.

Aliquis forsan me putet
Non putare hoc verum : at mihi nunc sic esse hoc verum lubet.
Ego vitam deorum propterea sempiternam esse arbitror,
Quòd voluptates eorum propriæ sunt : nam mihi immortalitas
Parta est, si nulla ægritudo huic gaudio intercesserit.

PAMPHILE.

Ordonnez qu'on le délivre, je vous prie.

SIMON.

Allons, soit.

PAMPHILE.

Mais hâtez-vous.

SIMON.

Je vais là-dedans.

PAMPHILE.

O l'heureux jour! le jour fortuné!

## SCÈNE V.

### CHARINUS, PAMPHILE.

CHARINUS.

Je viens voir ce que fait Pamphile. Mais le voilà.

PAMPHILE, *sans apercevoir Charinus.*

Quelqu'un s'imaginera peut-être que je ne suis pas persuadé de la vérité de cette proposition; mais il me plaît à moi de la trouver vraie dans ce moment. Si les dieux sont immortels, c'est parceque leurs plaisirs sont inaltérables; je le crois: et l'immortalité m'est acquise, si aucun chagrin ne vient troubler mon bonheur présent. Mais quelle per-

Sed quem ego potissimùm exoptem nunc mihi, cui hæc narrem, dari?

CHARINUS.

Quid illud gaudii est?

PAMPHILUS.

Davum video; nemo est, quem mallem omnium,
Nàm hunc scio mea solidè solum gavisurum gaudia.

# SCENA VI.

## DAVUS, PAMPHILUS, CHARINUS.

DAVUS.

Pamphilus ubinàm hic est?

PAMPHILUS.

Dave.

DAVUS.

Quis homo est?

PAMPHILUS.

Ego sum.

DAVUS.

O Pamphile!

PAMPHILUS.

Nescis quid mihi obtigerit.

sonne souhaiterois-je rencontrer pour lui raconter ce qui m'arrive?

CHARINUS.

Quel est donc le sujet de sa joie?

PAMPHILE.

Voilà Dave; il n'y a personne au monde que j'aimasse mieux.... Car, j'en suis sûr, il est le seul qui partagera bien sincèrement ma félicité.

## SCÈNE VI.

### DAVE, PAMPHILE, CHARINUS.

DAVE.

Où est-il donc Pamphile?

PAMPHILE.

Dave.

DAVE.

Qui est-ce?...

PAMPHILE.

C'est moi.

DAVE.

Ah! Pamphile!

PAMPHILE.

Tu ne sais pas le bonheur qui m'est arrivé.

DAVUS.

Certè : sed, quid mihi obtigerit, scio.

PAMPHILUS.

Et quidem ego.

DAVUS.

More hominum evenit, ut quod sim nactus mali, Priùs rescisceres tu, quàm ego illud, tibi quod evenit boni.

PAMPHILUS.

Mea Glycerium suos parentes repperit.

DAVUS.

O factum benè!

CHARINUS.

Hem!

PAMPHILUS.

Pater amicus summus nobis.

DAVUS.

Quis?

PAMPHILUS.

Chremes.

DAVUS.

Narras probè.

PAMPHILUS.

Nec mora ulla est, quin eam uxorem ducam

DAVE.

Certainement. Mais le malheur qui m'est arrivé à moi, je le sais.

PAMPHILE.

Je le sais aussi.

DAVE.

Ainsi va le monde. Vous avez appris mon infortune avant que j'aie su votre félicité.

PAMPHILE.

Ma Glycerie a retrouvé ses parents.

DAVE.

Ah! tant mieux.

CHARINUS.

Ah!

PAMPHILE.

Son père est notre intime ami.

DAVE.

Et c'est?

PAMPHILE.

Chrémès.

DAVE.

Bonne nouvelle.

PAMPHILE.

Plus d'obstacle à notre mariage.

CHARINUS.

Nùm ille somniat
Ea quæ vigilans voluit?

PAMPHILUS.

Tùm de puero, Dave?

DAVUS.

Ah ! desine.
Solus est quem diligunt dii.

CHARINUS.

Salvus sum, si hæc vera sunt.
Colloquar.

PAMPHILUS.

Quis homo est? Charine, in tempore ipso mî advenis.

CHARINUS.

Benè factum.

PAMPHILUS.

Hem! audistin'?

CHARINUS.

Omnia : age, me in tuis secundis respice :
Tuus est nunc Chremes: facturum, quæ voles, scio esse omnia.

PAMPHILUS.

Memini. Atque adeò longum est nos illum expectare, dùm exeat.
Sequere hàc me intùs ad Glycerium nunc : tu, Dave, abi domum,
Properè accerse hinc qui auferant eam. Quid stas! Quid cessas?

CHARINUS, *à part.*

Rêve-t-il posséder ce qu'il souhaite quand il est éveillé?

PAMPHILE.

Et l'enfant, Dave?

DAVE.

Ah! soyez tranquille. C'est le favori des dieux.

CHARINUS, *à part.*

J'ai ville gagnée, si ce qu'ils disent est vrai. Je vais lui parler.

PAMPHILE, *entendant Charinus.*

Qui est-ce? Charinus, vous arrivez à point.

CHARINUS.

Je vous félicite....

PAMPHILE.

Comment! avez-vous entendu?...

CHARINUS.

Tout. Allons, Pamphile, songez à moi dans votre prospérité. Chrémès est présentement tout à vous. Je suis sûr qu'il fera ce que vous voudrez.

PAMPHILE.

Je ne vous oublierai pas. Il seroit trop long d'attendre qu'il revînt ici. Suivez-moi. Allons le trouver chez Glycerie. Toi, Dave, va à la maison. Fais venir promptement des gens pour la transporter. Te voilà encore? A quoi t'amuses-tu?

DAVUS.

Eo.

Ne expectetis dùm exeant hùc : intùs despondebitur :
Intùs transigetur, si quid est, quod restet. Plaudite.

FINIS ANDRIÆ.

DAVE.

J'y vais. (*aux spectateurs*) N'attendez pas qu'ils reviennent ici : le mariage se fera là-dedans ; tout le reste s'y arrangera. Accordez-nous vos applaudissements.

FIN DE L'ANDRIENNE.

# NOTES
## SUR L'ANDRIENNE.

### TITRE.

On ne fatiguera point le lecteur par de longues dissertations sur le titre des pièces de Térence, l'origine, l'utilité, et la différence des flûtes; on craindroit d'être aussi obscur que les commentateurs.

### PROLOGUE.

( *A force de vouloir montrer de l'intelligence*, p. 7, l. 19. ) On n'a point lu, comme madame Dacier, *faciunt ne*, mais *næ*. On a pour autorité l'édition de Lyon de 1570, le *Variorum*, l'édition de Venise de 1575, et sa glose qui dit *Næ dittongato significa certò è troppo... senza dittongo dice no.* Westerovius et Boecler ont aussi adopté la leçon *næ*.

( *Si vous devez les rejeter*, p. 9, l. dern.) *Exigere* signifie examiner; il signifie aussi rejeter. Si on lui donne le premier sens, il faut traduire *an exigendæ sint priùs*, par *si vous devez les faire examiner avant la représentation*, ce qui est conforme à l'usage établi à Rome. Si on le prend dans la seconde acception, on traduira: *Si vous devez les rejeter sans les entendre*. C'est le parti qu'on a pris, sans cependant blâmer l'autre interprétation.

# ACTE PREMIER

## SCÈNE I.

(1) *Je veux te dire*... p. 11, l. 2.) Sosie interrompt Simon; ainsi on ne doit point suppléer ce que Térence a sous-entendu, ni achever la phrase. Térence auroit bien ajouté *verbis alloqui*, s'il n'avoit pas voulu que le sens restât suspendu.

(2) *En quoi mon savoir-faire*, p. 11, l. 5.) *Ars* ne signifie pas seulement art, métier, ou science qu'on apprend; il s'entend aussi des qualités naturelles. Salluste l'emploie dans ce sens: *Duabus his artibus, audaciâ in bello, ubi pax evenerat, æquitate; seque, remque publ. curabant.* (*de bel. Catil.*)

(3) *Pendant ton esclavage* (*d'esclave que tu étois*, p. 13, l. 5.) On trouvera peut-être que les mots *esclavage* et *esclave* sont trop voisins l'un de l'autre. Qu'on fasse attention, avec Donat, que Simon veut faire sentir la grandeur de son bienfait, et qu'après avoir dit *ut semper tibi apud me justa et clemens fuerit servitus, scis*, il ajoute, *feci è servo ut esses libertus mihi.*

(4) *Avec affection*, p. *id.*, l. 7.) On a traduit *liberaliter* par *avec affection*. *Liberaliter* est l'opposé de *serviliter*. L'affection est le propre d'un fils, et la crainte le partage de l'esclave. Un fils tendre, dit Térence, *Adelphes*, scène 1, *ex animo facit*. Il dit ensuite: *Hoc patrium est, potius consuefacere, filium suâ sponte rectè facere, quam alieno metu.*

(5) *Je te l'ai donnée*, p. *id.*, l. 8.) On a suivi dans le françois la marche du latin; on a fini la phrase comme Térence, par *je te l'ai donnée*. La réponse de Sosie en paroît plus vive et plus naturelle. On traduira ainsi toutes les fois que notre langue le per-

mettra. Si on ne craignoit de faire une dissertation au lieu d'une note, on prouveroit que ce que nous appelons inversion dans le latin est plus conforme à l'ordre des idées que la marche monotone de notre langue.

( *C'est ce que je vais faire*, p. *id.*, l. 19. ) Simon promet de tout dire en peu de mots, et la scène est fort longue. Simon est un vieillard causeur.

( *Il ne l'est pas*, p. *id.*, l. dern. ) Voyez l'avant-dernière note.

( *La conduite de mon fils*, etc. p. 15, l. 3. ) Voici la division du discours de Simon. Il aura trois points.

( *Y entraînèrent mon fils*, p. 19, l. 1. ) *Perducere* signifie emmener avec contrainte.

( *Il est pris, il en tient,* p. *id.*, l. 4. ) Ceci est une métaphore empruntée des gladiateurs. Lorsqu'un de ces combattants avoit enveloppé son adversaire dans son filet, on crioit *captus est;* lorsqu'il l'avoit blessé, on disoit *habet.*

( *Lorsqu'un jeune homme*, p. *id.*, l. 17. ) On a traduit *animus* par un jeune homme, d'après la remarque de Donat, qui dit *ingenia pro hominibus ponit.* Madame Dacier a donné le même sens. Voici comment elle traduit : *Car lorsqu'un jeune homme fréquente des gens de l'humeur de ceux qu'il voyoit, et qu'il n'en est pas moins sage, l'on doit être persuadé qu'on peut lui laisser la bride sur le cou et l'abandonner à sa bonne foi.*

( *Fréquente*, p. *id.*, l. *id.* ) Pour conserver la métaphore dont Térence s'est servi, on auroit pu dire : Lorsqu'un jeune homme *roule* avec des libertins de cette espèce sans recevoir la moindre atteinte. On auroit rendu les mots *conflictatur* et *commovetur;* mais l'expression *roule* a paru trop basse.

( *Tant mieux*, p. 21, l. 8. ) Térence ne fixe pas long-temps l'attention de l'auditeur sur la mort de Chrysis, pour ne point sortir du genre comique, et ménager les oreilles des Romains, dont la délicatesse étoit blessée par les mots *mori* et *mors.* Ils prenoient des tournures, se servoient d'équivalents pour éviter ces expres-

sions qui les choquoient. *Fuit Ilium*, etc. *Vixi*, etc. Dans le *Phormion*, Chrémès apprenant la mort de la femme de Lemnos, dit seulement : *Malè factum*.

(*Se lamenter*, p. 23, l. 9.) *Se lamenter* est un peu vieux : mais c'est un vieillard qui parle. On auroit pu dire *s'affliger* ; mais cette expression semble attacher plus d'importance à la douleur de Glycerie que Simon n'y en veut mettre. Il voit tout avec froideur, excepté ce qui touche son fils. Lorsque Pamphile croit sa maîtresse dans le plus grand danger, lorsqu'il l'enleve entre ses bras pour l'éloigner de la flamme, le bon Simon ne voit qu'une *imprudence assez dangereuse*, *ad flammam accessit imprudentiùs, satis cum periclo*. Cette même considération a fait traduire *fletur* par *et de pleurer*. Il étoit facile de dire *on pleure* ; mais il paroît que *de pleurer*, qui d'ailleurs est du style comique, marque mieux l'indifférence de Simon pour les larmes de ses femmes. Dans toute cette scène, qui est un chef-d'œuvre, le bon vieillard est dans une situation tranquille, son discours doit l'exprimer. Voilà pourquoi on a traduit *primùm hæc pudicè*, etc. par *dans les commencements*, etc. Ces mots paroissent plus doux que si on avoit dit *d'abord*. Dans le même couplet on a dit : *Comme le cœur humain est naturellement porté*, etc. *Naturellement* n'est point dans le texte, on l'a ajouté pour tâcher de rendre la mollesse et la douceur du style de Simon. Ces réflexions sembleront peut-être minutieuses. Notre célebre fabuliste les pardonneroit, lui qui fait dire à un vieux chat (*fable du chat, la belette, et le petit lapin*) :

Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.

(*Qu'il fera tous ses efforts*, p. 27, l. 20.) *Qu'il remuera ciel et terre* auroit bien rendu *manibus pedibusque obnixe omnia facturum*. Mais il paroît que ces expressions ne sont point du ton de Simon.

# SCÈNE III.

( *Je ne suis pas OEdipe*, p. 35, l. 13. ) L'énigme proposée par le sphinx est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rapporter ici. Il suffira de dire que Dave par cette réponse : *Je suis*, etc. veut faire entendre à son maître qu'il lui parle par énigmes, et qu'il n'a pas le talent de les deviner. Dave n'a garde de laisser voir qu'il comprend qu'on veut parler de lui.

# SCÈNE IV.

( *Allons*, *Dave*, p. 39, l. 1. ) Comment Dave qui est sincère, au moins quand il parle à soi-même, peut-il dire : *Quantùm intellexi modò senis sententiam de nuptiis?* Simon s'est expliqué trop clairement pour que Dave puisse douter d'avoir bien compris. Térence seroit-il tombé dans une contradiction? Il s'en faut bien. Ce vers jeté comme par hasard est d'une grande adresse, et va préparer toute l'intrigue. Observons 1° que Dave dit : *Quantùm intellexi* SENTENTIAM, et non VERBA; c'est l'intention de Simon que Dave n'est pas sûr d'avoir devinée. Ses paroles, il les a comprises de reste. Remarquons 2° que ce valet, encore étourdi des menaces de son maître, n'a pu le pénétrer : mais donnons-lui le temps de la réflexion; son doute, bien foible, bien embrouillé, se fortifiera, s'éclaircira, et deviendra certitude. On trouvera cette marche dans ces vers de la sc. III, act. II :

> Redeunti interea ex ipsa re mi incidit suspicio. Hem
> Paululùm obsoni : ipsus tristis : de improviso nuptiæ
> Non cohærent

Le vers *quantùm intellexi* amène le soupçon de Dave; du soupçon naissent les réflexions qui produisent son assertion *non cohærent;* et voilà l'intrigue qui va se nouer, et se nouer tout naturellement.

( *Ils ont résolu d'élever l'enfant dont elle accouchera*, p. *id.*, l. 19. ) Suivant une coutume des anciens païens, lorsqu'un enfant étoit né, on le posoit à terre. Si le père, après l'avoir considéré, disoit qu'on le levât, c'étoit un ordre de le nourrir. S'il se retiroit sans rien dire, on le tuoit, ou bien on l'exposoit. De là vient que *tollere*, *lever,* a la même signification que *nutrire*, *educare.* Dave blâme le projet d'élever l'enfant dont Glycerie doit accoucher, parceque rarement on prenoit soin des enfants nés d'un mariage illégitime ou clandestin, plus rarement encore des filles que des garçons. Voilà pourquoi Dave a dit : *Quidquid peperisset*, qu'on a rendu par *fille ou garçon.* Cette remarque sera utile dans plusieurs endroits de Térence, entre autres dans la scène 1 de l'acte III de cette piece, où la servante de Glycerie dit : *Mais notre Pamphile a donné un gage de sa fidélité, car il a ordonné qu'on élevât l'enfant dont elle* ( Glycerie ) *accouchera.*

( *Il y eut autrefois*, p. 41, l. 1. ) Nous avons vu Dave au commencement de ce monologue préparer l'intrigue de la pièce. A présent il annonce le dénouement. Mais en même temps qu'il en instruit le spectateur, le spectateur ne croit pas une histoire que le narrateur donne pour une fiction. Il y a beaucoup d'art à cela. En effet, si l'auditeur avoit ajouté foi à ce que Dave appelle une fable, le dénouement auroit été prévu et l'intérêt détruit. D'un autre côté, si l'histoire de Glycerie n'avoit pas été annoncée, le spectateur auroit jugé, comme Simon, que Criton est aposté pour soutenir une fourberie.

# SCÈNE VI.

( *Aussi malheureux en amour*, p. 45, l. 4. ). *Invenustus* signifie malheureux en amour. *Invenustus est ille cui Venus non favet.* Acte V, scène dernière de l'*Hécyre*, on trouve :

Quis est me fortunatior, VENUSTATISQUE adeò plenior?

( *C'est quelque monstre*, p. *id.*, l. 10. ) Les interprètes sont partagés sur le sens de ce passage, *aliquid monstri alunt.* La plupart lui font signifier, *il y a quelque chose de caché là-dessous.* On a suivi Donat, qui semble lui donner un sens plus naturel. Si on objecte que Pamphile pouvoit connoître la fille de Chrémès, et dans ce cas il n'auroit pu dire avec doute, *c'est quelque monstre*, on répondra 1° qu'il pouvoit bien ne la pas connoître; 2° que la difformité qu'il suppose peut aussi bien tomber sur le caractère que sur la figure. Si on dit que *ea* au féminin ne peut pas s'accorder avec *monstrum*, qui est du neutre, Donat répondra : *Ea subjunxit tanquàm non verbis, sed sententiæ serviens.* Térence a joint *ea* avec le sens de *monstrum* plutôt qu'avec le mot.

( *Comment se porte-t-elle?* p. 47, l. dern. ) On devine aisément que Pamphile veut parler de Glycerie. Il est si occupé de sa passion, qu'il n'en nomme pas l'objet. Les traducteurs qui ont dit : *Comment se porte ta maitresse?* ou *Glycerie?* n'ont pas connu la nature.

( *Ah! Mysis, Mysis*, p. 49, l. dern.) Tout ce morceau est très pathétique. Pamphile prépare le spectateur au discours de Chrisis par le récit de toutes les circonstances qui l'ont précédé. Ce passage auroit fourni un beau sujet d'estampe. On ne l'a pas choisi, parcequ'il n'est pas en action.

(*De peur d'augmenter,* p. 53, l. 2.) Si on devoit traduire une pièce de théâtre comme une histoire, on auroit dit : *Prends bien garde qu'un seul mot de ce mariage ne t'échappe, de peur d'augmenter sa maladie.* La traduction auroit été très claire, mais très froide. La chaleur de l'action exige souvent qu'on sous-entende une partie du discours. Puisque Térence l'a fait, pourquoi ne pas l'imiter? Cette remarque est faite pour les jeunes gens. On les prie de ne la pas oublier. Elle pourra être appliquée à plusieurs passages de Térence; par exemple, dans la scène suivante.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE III.

(P. 67, l. 11.) Si l'on traduit ainsi le dialogue sans rien sous-entendre.

DAVE.

Quel est l'homme qui m'appelle? Ah! Pamphile, c'est vous-même que je cherche. Je suis charmé de vous trouver aussi, Charinus. Je vous rencontre tous deux fort à propos. Je veux vous apprendre une bonne nouvelle.

CHARINUS.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

Que n'écoutez-vous ce que j'ai à vous dire?

CHARINUS.

Je suis mort!

DAVE.

Je sais ce que vous craignez.

PAMPHILE.

En vérite, ma vie est en grand danger.

DAVE.

Je sais aussi ce que vous craignez.

PAMPHILE.

On s'apprête à me marier, etc.

Il est facile de s'apercevoir que d'une scène très vive on aura fait, à force d'exactitude grammaticale, une scène languissante.

(*Qu'il est inutile de répéter ici*, p. 71, l. 6.) Ce que Dave trouve inutile à répéter, c'est la menace du vieillard.

(*Si vous n'allez faire votre cour...* p. 75, l. 6.) Si on vouloit achever la phrase, on diroit : *Si vous n'allez faire votre cour, vous ne tenez rien; nihil efficies* est sous-entendu dans le latin. Donat a bien remarqué que Dave, en excitant Charinus à travailler pour soi, fait la même chose que s'il l'engageoit à travailler pour son maître. Quelques commentateurs font signifier à *ambis*, *vous êtes pris*. Ce sens n'est pas trop soutenable.

## SCÈNE IV.

(*Je le laisserai faire*, p. 77, l. 4.) *Quidvis patiar*. Si on lisoit *quid vis? Patiar?* il faudroit traduire : *Que veux-tu? Consentirois-je au mariage qu'on me propose?* Mais la réponse de Dave ne sera pas aussi naturelle qu'en lisant sans interrogation.

(*Que je dise cela, moi?* p. 77, l. dern.) Dave, en conseillant un mensonge, ne sort point de son caractère. Pamphile conserve celui d'un jeune homme bien né, en rejetant ce conseil.

(*Que je serai arraché*, p. 76, l. 6.) Pamphile est ébranlé. Ce n'est plus le mensonge qui lui répugne, il n'en redoute que les suites. Il refuse de donner un consentement simulé, parcequ'il craint que son père ne s'en autorise pour le séparer de Gly-

cerie et le marier avec Philumène. Dave va le rassurer par un assez long discours.

Un homme dont le sentiment doit faire autorité a trouvé obscur ce discours de Dave, même en latin. Tâchons de justifier Térence. On a vu dans la scène précédente Dave prouver par tout ce qu'il a vu que Chrémès ne se prépare point à marier sa fille. Au commencement Pamphile dit : « *Quid igitur sibi vult* « *pater? Cur simulat?* Puisque Chrémès ne me donne point sa « fille, pourquoi donc mon père feint-il qu'on me la donne? « Dave lui répond : c'est pour vous sonder, pour avoir droit de « vous gronder si le refus vient de vous, etc. » Vient ensuite le conseil de dire qu'il se mariera, puis la crainte du jeune homme, *ut ab illâ excludar,* etc. Ceci posé, examinons le discours de Dave, *non ità est,* etc. Le voici en d'autres termes : « Paroissez « consentir au mariage que votre père propose, afin de l'empê« cher de gronder. Ce consentement ne vous expose en rien, « puisque je vous ai prouvé que Chrémès ne vous donne point « sa fille aujourd'hui. Et pour l'empêcher de vous la donner par « la suite, continuez de voir Glycerie. Mais encore un coup, pa« roissez soumis à votre père, afin qu'il n'ait pas le droit de se « fâcher contre vous. Vous me direz peut-être : Qu'ai-je besoin « de mentir? Si je continue de vivre comme je fais, il n'est point « de père qui veuille me donner sa fille. A cela je vous répon« drai : Votre père, pour vous retirer du libertinage, trouvera « une fille pauvre, dont les parents ne seront pas aussi difficiles « que Chrémès; au lieu qu'en vous montrant disposé au ma« riage, il vous jugera peu attaché à Glycerie, vous cherchera « une femme tout à loisir, et pendant ses recherches il arrivera « quelque chose d'heureux. » Ce discours a-t-il la moindre obscurité? On n'y a cependant ajouté que ce que chacun peut y voir très aisément.

Madame Dacier a aussi jugé le passage obscur, et on le voit bien dans sa traduction, quand elle ne l'auroit pas dit dans une

note. On va rapporter l'une et l'autre. (Note.) « *Nec tu eâ causâ* « *minueris*, gardez-vous bien que la crainte qu'il ne change. Ce « passage est très difficile : je l'ai un peu étendu pour lui don- « ner plus de jour ; je vais en expliquer précisément tous les « termes : *Nec tu eâ causâ minueris hæc quæ facis*, *ne is mutet* « *suam sententiam.* Voici la construction : *Nec tu minueris hæc* « *quæ facis*, *eâ causâ ne is mutet suam sententiam* ; et ne chan- « gez rien à ces choses que vous faites, c'est-à-dire à ce que « je vous conseille de faire ; *eâ causâ*, sur ce prétexte ; *ne is mu-* « *tet suam sententiam*, que vous appréhendez que Chrémès ne « change de sentiment ; *minuere*, changer, comme dans *l'Hé-* « *cyre ; sed non minuam meum consilium*, mais je ne changerai « pas de résolution. »

D'après cette note, madame Dacier traduit ainsi ce passage : *Nec tu eâ causâ minueris hæc quæ facis*, *ne is mutet suam sententiam*, « Gardez-vous donc bien que la crainte qu'il ne change « de sentiment, et ne veuille que vous soyez bon gendre, ne « vous fasse changer quelque chose au conseil que je vous ai « donné. »

Il n'est pas aisé de concevoir ce que madame Dacier a voulu dire en paraphrasant ainsi le texte. On a consulté un grand nombre d'éditions pour trouver une autorité à son opinion. Aucune ne l'adopte. La glose d'Antésignan est remarquable. *Nec tu minueris*, etc. (*id est*) *minueris hæc quæ facis; advisez bien que vous n'amoindrissez ce que vous faites, comme s'il disoit : or veu qu'il est une chose tout assurée que Chrémès ne vous veut point bailler sa fille, à cause que vous entretenez Glycerium, pourtant ne laissez point à poursuivre de l'entretenir comme vous faites, de peur qu'il ne change de propos s'il voyoit que vous ne l'entreteniez plus : mais cependant dites à votre père que vous voulez bien la fille de Chrémès, afin*, etc. *Nam quod tu speres propulsabo facilè*, est ainsi traduit par le même Antésignan : *Car quant a ce que vous pourriez avoir espérance que votre père*

*seroit à parfin contraint vous donner à femme Glycerium, voyant l'amour que vous lui portez, et que vous n'en voulez aucune autre, et que par ainsi il est meilleur que vous lui découvrez maintenant votre affection, je repousserai aisément tout cela*, etc. La glose italienne de l'édition de Venise, 1575, dit: *Non cesserai di far queste cose che tu fai.* C'est trop longuement disserter sur ce passage. Mais il falloit réfuter madame Dacier, qui a et mérite d'avoir des partisans. Il falloit répondre à un homme célebre, qui accusoit Térence d'obscurité.

## SCÈNE V.

(*Croyez qu'il n'aura pas un mot à répliquer*, p. 83, l. 9.) *Commutare verba* signifie la même chose que *altercari*, disputer. *Commutare verba*, changer les paroles, dire le contraire l'un de l'autre. Dans *le Phormion*, un valet dit, en parlant de son maître: *Ut est bonus ille vir, tria non commutabitis verba.*

## SCÈNE VI.

(*Mon maitre*, p. 85, l. 1.) Le début de Byrrhie est gauche, son aparté est froid. C'est presque directement aux spectateurs qu'il parle, et les spectateurs ne doivent être comptés pour rien. Il falloit prendre une autre tournure pour leur apprendre ce qui l'amene. Molière n'y auroit pas manqué. Dans Plaute, plus souvent que dans Térence, les acteurs parlent à l'assemblée.

(*Il est devenu muet, ne l'avois-je pas dit?* p. 87, l. 8 et 12.) Dave avoit annoncé à Pamphile une réprimande que son père

venoit de méditer, *venit meditatus*; il lui avoit dit qu'il ne souffleroit pas le mot, *tecum non commutaturum*, s'il promettoit de se marier. La promesse vient d'être faite. Simon reste muet. Dave en fait la remarque, *obmutuit*. Il n'a pas le mot à dire. La prédiction de Dave se vérifie, il dit bas à Pamphile : *sum verus*.

( *Il n'y a plus de femme pour mon maître*, p. 87, l. 13. ) L'expression latine est remarquable. Térence se sert ici d'*excidit uxore*, comme on dit *excidere lite*, perdre son procès. Dans l'*Heautontimorumenos*, acte II, scène III, Clinie dit : *Quantâ de spe decidi!*

## SCÈNE VII.

( *Ma foi, quant à présent, il ne dit rien*, p. 89, l. 14. ) La réponse de Dave, *æquè quidquam nunc quidem*, ne fait aucun sens. La réplique de Simon, *nihilne?* a déterminé sur celui qu'on devoit lui donner. Puisque le vieillard dit à Dave : *Comment, tu ne dis rien?* il est clair que la réponse de Dave a été, *je ne dis rien*.

( *Je ne sais quoi de soucieux*, p. 93, l. 4. ) On a traduit ainsi, pour tâcher de rendre *subtristis*, qui signifie *triste en dessous*. Pamphile avoit bien promis à son père de lui obéir et de se marier, mais il n'avoit pu se contraindre jusqu'à prendre un air content et gai. Pamphile est un jeune homme bien né, qui a menti gauchement. Cela devoit être. Dave sait mieux son métier. C'est un fourbe consommé, qui ment de la tête aux pieds.

( *A peine, dit-il... qui de mes amis, dit-il*, p. *id.*, l. 15. ) Voilà deux *dit-il* bien voisins : qu'on fasse attention que Dave veut persuader à Simon que le discours qu'il lui tient est celui de Pamphile, et qu'il ne fait que le répéter. Voilà pourquoi il appuie sur ces *dit-il*. Geta fait la même chose lorsqu'il feint de répéter le discours de Phormion.

# ACTE TROISIÈME.

Il ne paroît pas que Simon et Dave aient dû sortir de la scène et que le théâtre soit resté vide : ainsi l'acte III ne commence pas trop naturellement ici. Cependant toutes les scènes qui vont suivre sont tellement liées qu'il n'est pas possible de placer ailleurs le commencement de cet acte. C'est un défaut de la piece et une négligence de Térence.

## SCÈNE II.

( *Qu'est-ce que c'est que cela*? p. 101, l. 1.) C'est traduire bien longuement *quid hoc*? Mais Simon rêve, et alonge son discours en réfléchissant.

( *Est-ce que tes acteurs auroient oublié leur rôle?* p. *id.*, l. 16.) On n'a point eu d'égard aux éditions qui offrent cette leçon : *Nùm immemor es discipuli* ? Simon vient de dire à Dave qu'il veut lui jouer une comédie, mais qu'il en a mal mesuré les actes, *non sat commodè* ( on verra quel sens Térence donne à *commodè* dans le prologue de *l'Heautontimorumenos* ); Dave lui répond *moi* ? et prétend nier, par cette réponse, qu'il ait songé à jouer aucun tour. Simon feint d'entendre que Dave lui dit qu'il a bien pris ses mesures, et alors il réplique : *Dans ce cas tes acteurs ont donc oublié leur leçon*. Ce passage ainsi expliqué paroît naturel et comique.

## SCÈNE III.

( *Tous les symptômes ordinaires*, p. 103, l. 5.) L'expression *symptômes* est un peu au-dessus d'une sage-femme, et conviendroit mieux à un médecin; mais cette Archillis prend le ton doctoral, elle donne des ordonnances, et dit : *Jussi, imperavi.* Voilà pourquoi on a traduit *quantùm imperavi* par *la dose que j'ai prescrite.* Térence lui fait dire : *Facite istæc ut lavet,* pour conserver les mœurs athéniennes. En Grèce, lorsqu'une femme venoit d'accoucher, on lui faisoit prendre un bain.

## SCÈNE IV.

( *Personne n'est accouché ici*, p. 109, l. 9. ) L'expression *neminem peperisse* est remarquable. Elle dit beaucoup plus que *Glycerium non peperisse*, plus encore que *nullam mulierem peperisse*, puisque le mot *nemo* est l'abréviation de *nullus homo.* Si on n'avoit craint de tomber dans le style trivial, on auroit dit : *Pas un chat n'est accouché ici.*

( *Qui donc l'a arraché de cette femme, si ce n'est moi?* p. 111, l. 13.) Cette réponse de Dave est fort adroite. Il n'ose pas dire qu'il a instruit Pamphile de l'accouchement feint de Glycerie, parcequ'il est possible que Simon rencontre son fils avant que Dave l'ait prévenu, et que le mensonge se découvre. Mais en assurant que c'est lui qui a détaché le jeune homme de Glycerie, la réponse à la question de Simon se trouve renfermée dans cette assertion. Remarquons encore que Dave, en répondant par une interrogation, donne beaucoup plus de poids à sa réponse que s'il eût dit : *C'est moi qui l'ai arraché.*

## SCÈNE V.

(*Je ne sais pas trop*, etc., p. 113, l. 2.) Ce passage : *Haud scio an, quæ dixit, sint vera omnia*, peut recevoir les deux sens opposés : *je ne sais si tout ce qu'il m'a dit est vrai*, et *je ne sais si tout ce qu'il m'a dit n'est pas vrai*. Les autorités ne manquent ni à l'une ni à l'autre de ces interprétations. On a préféré le sens le plus naturel.

## SCÈNE VI.

(*Quelques personnes me sont venues trouver*, etc., p. 115, l. 2.) On se rappelle que Dave a conseillé à Charinus d'aller trouver les amis de Chrémès, pour lui faire demander sa fille. Charinus a répondu qu'il y alloit. Ce sont ces personnes dont Chrémès parle ici ; elles n'ont pu lui dire qu'elles tenoient de Simon la nouvelle du mariage : aussi ne l'ont-elles pas dit, mais seulement, *ex te auditum qui aiebant*, qui est bien différent d'*audivisse*. Voilà pourquoi on a traduit, *vous avez dit, m'ont-elles rapporté*. Madame Dacier a bien fait cette distinction.

(*Eh bien, je vous en conjure, prenons les devants*, p. 117, l. dern.) Chrémès vient de fermer la bouche à Simon avec ce proverbe : *Querelles d'amants, renouvellement d'amour*. Simon ne peut contredire ce proverbe. Il s'en sert comme d'un nouveau motif de hâter le mariage, et donne de bonnes raisons.

(*Un époux digne d'elle*, p. 119, l. 20.) Si on objecte que ces mots, *digne d'elle*, ne sont pas dans le latin, on l'avouera ; mais on priera le lecteur d'observer que Térence s'est servi du mot *virum*, qui emporte avec soi des épithètes honorables ; au

lieu qu'*homo* est pour l'ordinaire pris en mauvaise part. Si Térence n'avoit voulu faire entendre que le mot *homme* ou *époux*, en disant *virum*, Simon n'auroit rien dit à Chrémès qui pût le déterminer.

## SCÈNE VII.

(*Parceque mon fils a une maîtresse*, p. 123, l. 8.) Simon ajoute ce *propterea quòd amat filius*, pour tâcher de faire dire par Dave, en présence de Chrémès, que Pamphile n'a plus de maîtresse, et qu'il a rompu avec Glycerie. Cette finesse ne lui réussit point. Il le dira lui-même: *Narro quæ tu dudùm narrasti mihi.*

(*Ah! je suis mort*, p. 127, l. 5.) Quand Dave apprend que Chrémès donne sa fille, la vivacité lui fait commettre une imprudence bien grande. Il dit, *occidi;* ce mot pouvoit le démasquer et le perdre. Heureusement Simon n'entend pas bien, et le fait répéter: *Hem! quid dixti?* alors le fourbe se remet, et lui répond: *Optimè, inquam, factum.* Donat trouve qu'il y a entre ces deux mots de Dave, *occidi* et *optimè*, une ressemblance de son que Dave emploie pour tromper Simon.

## SCÈNE IX.

(*Mais le voilà, je le vois*, p. 131, l. 8.) Le lecteur devine assez que Dave parle de Pamphile. S'il le nommoit, la phrase seroit plus complète; mais l'agitation de Dave seroit mal exprimée. Madame Dacier a préféré l'exactitude, et traduit: *Mais voilà Pamphile justement.*

(*Confier mon sort à un misérable valet!* p. 133, l. 3.) Madame Dacier, d'après Donat, fait une remarque bien alambiquée sur le mot *futili*. Ce mot, dit-elle, est emprunté de certains vases appelés *futilia, qui étoient pointus par le bas, et qui avoient l'entrée fort large, de manière que les ministres des choses sacrées ne pouvoient les mettre à terre, et qu'ils étoient obligés de les tenir toujours dans leurs mains pendant le sacrifice. De là Térence a fort bien appelé* FUTILIS *un valet à qui on ne peut se fier, et qu'il faut toujours avoir près de soi si on veut qu'il ne fasse point de sottises.* Il ne paroît pas probable que Térence ait voulu mettre tant de finesse dans l'expression *futili*. D'ailleurs cette étymologie de *futilis* est-elle bien véritable? Le petit pot appelé *futum*, dont les cuisiniers se servoient pour verser de l'eau froide dans la marmite lorsqu'elle bouilloit trop fort, étoit-il aussi pointu par le bas? Étoient-ils obligés de le tenir toujours dans leurs mains sans pouvoir le poser? Les potiers auroient-ils grand débit de vases aussi assujeltissants?

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

(*Mais est-il bien vrai*, p. 140, l. 4.) Comme ces mots, *idne est verum?* ne présentent aucun sens, chaque interpréte leur a fait signifier ce qu'il a voulu. On les a traduits simplement, sans leur faire dire plus qu'ils ne disent. On y pouvoit ajouter, et dire, *Est-il bien vrai que Phamphile m'ait trahi?* ce qui peut-être eût été le sens de Térence. Mais pourquoi vouloir être plus clair que l'auteur qu'on traduit? Dans un monologue, celui qui parle s'entend toujours, et ne doit pas s'expliquer à lui-même ce qu'il sait bien.

(*Ils n'ont point de honte lorsqu'il en faudroit avoir; lorsqu'il n'en faut point, c'est alors qu'ils en ont*, p. 141, l. 1.) Ceci n'est pas encore expliqué clairement. Mais le lecteur connoît aisément que Charinus veut dire : *On devroit avoir honte de manquer à sa parole, on pourroit sans honte se dispenser de la donner.* Plaute avoit dit avant Térence: *Plerique homines, quos cùm nihil refert, pudet: ubi pudendum est, ibi, eos deserit pudor, cùm usus est ut pudeat. Epid.*, acte II, scène 1, v. 1.

(*Lorsque je vous ai dit que je l'aimois, elle a commencé à vous plaire*, p. *id.*, l. 17.) Corneille a employé cette pensée dans sa *Galerie du palais*:

Connoissez tout-à-fait l'humeur de l'infidéle :
Votre amour seulement la lui fait trouver belle;
Son objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît.

(*On ouvre la porte de Glycerie*, p. 149, l. 11.) On a traduit ainsi *crepuit à Glycerio ostium*, qui signifie mot à mot: *La porte de Glycerie fait du bruit.* Ce bruit doit s'entendre ici du bruit des gonds, à cause du mot *crepuit.* Dans plusieurs autres passages de Térence, on trouvera que le bruit fait à la porte venoit de ceux qui vouloient sortir et qui frappoient pour avertir les passants de s'éloigner, afin de n'être pas heurtés. Térence, dans ces passages, fait allusion à l'usage de la Grece, où les portes ouvroient en dehors. Il n'en étoit pas ainsi à Rome. C'étoit une marque extraordinaire de considération, lorsqu'on ordonnoit à Rome que la porte d'un triomphateur s'ouvriroit en dehors. On fit cet honneur à Valérius Publicola.

## SCÈNE V.

(*Prends-moi de la verveine sur cet autel*, p. 163, l. 8.) Il n'est pas besoin, pour expliquer ce passage, d'avoir recours aux autels qu'on plaçoit sur le théâtre: autel de Bacchus dans la tragédie, autel d'Apollon pour les comédies. Il suffira de se rappeler que la scène de cette piece est dans la ville d'Athènes, et que tous les Grecs avoient un autel près de leur porte.

## SCÈNE VII.

(*N'est-ce pas là cet enfant que j'ai vu apporter chez vous hier au soir?* p. 173, l. 14... *Sans doute. J'ai vu Canthare avec un paquet sous sa robe*, p. 175, l. 5.) Dave fait ici cette objection, sachant que Mysis la détruira facilement, afin que Chrémès sache que l'enfant n'est pas un enfant supposé. C'est dans le même dessein que Dave dira: *Une fourberie en amène une autre. J'entends déja chuchoter qu'elle est citoyenne d'Athènes.*

( *Crois-tu qu'une scène jouée de nature ne vaille pas bien une scène étudiée?* p. 181, l. 5. ) Dave, en apportant l'enfant, avoit eu dessein d'instruire Mysis, et de concerter avec elle ce qu'elle avoit à lui répondre; il avoit besoin *de toute sa présence d'esprit et de sa finesse*, etc. L'arrivée prématurée de Chrémès lui fait changer de dessein. Il prend le parti de jouer seul, et de se faire seconder par Mysis comme il pourra. Il trouve dans sa tête toutes les ressources imaginables, et fait dire à Mysis ce qui lui convient et seulement ce qui lui convient. Lorsqu'il est resté seul avec elle, il s'applaudit de sa fourberie et de la belle scène qu'il vient de jouer. Mysis lui reproche de ne l'avoir pas prévenue, il lui répond : *Paulùm interesse*, etc., qu'on a traduit par *crois-tu qu'une scène*, etc.; ce qui a semblé l'explication la plus naturelle de ce passage. Ceux qui aimeroient mieux une traduction plus littérale, pourront dire : *Crois-tu qu'il y ait une petite différence entre agir en tout de génie comme la nature inspire, ou de concert?* Ou bien ils pourront traduire avec madame Dacier : *Oh! penses-tu qu'il y ait peu de différence des choses que l'on fait naturellement et sur-le-champ à celles que l'on a préméditées et où l'on agit de concert?*

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

(*Mais d'un air de vérité, lorsque ni l'un ni l'autre ne se doutoit que je fusse là*, p. 191, l. 1.) Chrémes est bien persuadé que Mysis et Dave ne le croyoient pas présent lorsqu'ils ont joué la scène de l'enfant. Il avoit adressé la parole à Mysis: *eho mulier,* etc. Elle ne lui avoit point répondu. Il avoit entendu Dave dire à Mysis: *Je ne vois ici que toi.*

## SCÈNE II.

(*Quelles affaires as-tu là-dedans?* p. 193, l. 11.) La question de Simon est embarrassante. Dave, en répétant plusieurs *moi!* cherche une réponse.

(*Avec votre fils*, p. 195, l. 5.) Dave élude la réponse à la question, et fixe l'attention du vieillard sur Pamphile.

(*Je t'empêcherai bien de te tranquilliser, moi*, p. 199, l. 10.) Dave, en sortant de chez Glycerie, avoit dit: *Il faut maintenant se tranquilliser*. Simon s'en souvient, et lui dit, après l'avoir condamné aux fers: *Ego te commotum reddam,* qui est l'opposé d'*animo otioso esse.*

(*Quoique tout ce que je vous ai dit soit vrai*, p. *id.*, l. 12.) Madame Dacier a lu sans point d'interrogation cet endroit du texte: *Tamen etsi hoc verum est.* On a suivi les divers commentateurs et le bon sens, qui veulent une interrogation.

( *Bien lié par les quatre pieds*, p. 199, l. 14. ) On auroit bien traduit *quadrupedem constringito* par *lie-le par les quatre membres;* mais on n'auroit pas rendu le mot *quadrupedem*, qui paroît comique. Si on objecte qu'il n'est pas raisonnable de dire, en parlant d'un homme, *par les quatre pieds*, on répondra que Térence l'a dit, et qu'il faut suivre son auteur. De plus, Simon est en colère, Térence n'a pas jugé à propos de lui faire mesurer ses expressions.

## SCÈNE III.

( *Vous dites donc qu'elle est citoyenne, votre Glycerie?* PAMPHILE. *On le dit*, p. 201, l. 14. ) Pamphile ne répond pas, *oui, je le dis*, ce qui auroit aigri Simon. La réponse *on le dit* est bien plus douce.

( *Épouser une étrangère et se déshonorer !* p. 203, l. 6. ) Une loi de Périclès défendoit aux Athéniens de s'allier avec des étrangères. Les enfants nés de pareils mariages étoient exclus des charges de la république. Ces étrangères étoient réputées femmes de mauvaise vie. Voyez *l'Eunuque*, acte I, scène II.

( *Qu'il la garde, qu'il aille, qu'il vive avec elle*, p. *id.*, l. 17. ) Lorsque Simon a épuisé sa colère contre son fils, lorsqu'il l'a accablé de reproches, il l'abandonne à son déréglement, il ne paroît plus prendre aucun intérêt à lui. Voilà bien la marche de la nature.

( *Vous avez trouvé, malgré ce père, une maison, une femme, des enfants*, p. *id.*, l. dern. ) Simon est toujours persuadé que l'accouchement de Glycerie est une fiction. Rien ne le fait revenir de son opinion : *Hoc unum scio neminem peperisse hìc.* Cependant il dit ici au plurier, *liberi inventi.* Simon est en colère, il parle le langage de la passion.

( *J'avoue, mon père, que je l'aime*, etc. p. 205, l. 10. ) Tout

ce que dit ici Pamphile est très beau. Son discours est capable de désarmer Simon, et en même temps d'empêcher Chrémès de donner sa fille. Il ne nomme point Glycerie, dont le nom seul auroit irrité de nouveau Simon. Il ne dit point *cette étrangère*. Il la croyoit citoyenne. Il ne l'appelle point *citoyenne* cependant, par égard pour son père. Il la désigne par le mot *hanc*. Il avoue sa passion, et ne cherche point à la justifier. Il se soumet à tout, même à épouser toute autre femme ; mais il laisse bien apercevoir sa répugnance pour un autre mariage. Apres ce discours, Simon peut-il encore gronder un fils aussi soumis? Chrémès peut-il donner sa fille à un homme si fortement attaché à une autre? C'est Donat qui a fourni cette remarque.

(*Je souffrirai tout ce qu'on voudra, pourvu que je n'aperçoive pas qu'il me trompe*, p. 207, l. 6.) Voilà Simon revenu à la tendresse paternelle. Il desire que son fils se justifie et détruise le reproche qu'il lui a fait : *Vous avez aposté*, etc. Chrémès lui répond par une maxime bien paternelle encore : *Pour la faute la plus grave, un père se contente d'une punition légère.* Corneille a fait usage de cette pensée dans sa tragédie de *Nicomède.*

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom de fils toute faute est légère.

## SCÈNE IV.

(*C'est un homme de bien*, p. 211, l. 7.) Térence a donné à Criton le caractère d'un homme honnête. Lorsqu'il apprend que Glycerie n'a point encore retrouvé ses parents, il se désiste de ses prétentions sur la succession de Chrisis : *Ipsam despoliare non libet.* Lorsque Pamphile le prie de venir s'exposer à la colère de son père, il s'y détermine par des motifs honnêtes, entre au-

tres par amour pour la vérité : *vel quòd verum est.* Ici Chrémès rend témoignage à sa probité. Térence avoit besoin de montrer Criton aux spectateurs comme un homme de bien, afin de leur rendre croyable la grande vérité qu'il vient annoncer et qui fait le dénouement de la pièce.

(*Si je ne craignois mon père, j'aurois un bon avis à donner à Criton*, p. 211, l. 11.) Simon fait entendre que Criton est mandé pour rendre un faux témoignage, et certifier que Glycerie est citoyenne. Pamphile croit que le moyen le plus sûr de détruire cette accusation seroit d'expliquer nettement le sujet de son voyage ; mais le respect qu'il a pour son père le retient, et l'empêche de donner ce conseil.

(*Ne pouvez-vous supporter vos chagrins sans m'injurier?* p. 213, l. 5.) *Æquo animo* signifie *patiemment,* ou *sans se plaindre;* on l'a rendu par *sans m'injurier,* qui signifie le genre de patience que Criton exige de Simon. Il seroit ridicule qu'il l'exhortât à souffrir ses peines avec patience et sans se plaindre. Il ne doit lui demander de la patience qu'en ce qui le concerne, lui Criton.

(*Oui, ma foi, je crois que c'est Phanie*, p. 215, l. 4.) Voici encore un trait de la probité de Criton. Cet honnête homme n'assure aucune circonstance, même la croyant indifférente, sans en être bien certain. Ce n'est pas ainsi que le fourbe Phormion répond à Demiphon, qui lui demande le nom de son prétendu cousin. En comparant ces deux passages, on voit que Térence excelloit à peindre les mœurs.

(*Vous cherchez des difficultés où il n'y en a point*, p. 219, l. 4.) La traduction littérale du proverbe *nodum in scirpo quæris*, est, *vous cherchez un nœud dans un jonc;* et le jonc, comme on sait, n'a point de nœuds. Voilà pourquoi on a traduit : *Vous cherchez des difficultés où il n'y en a point.* On n'a pas osé rendre le proverbe latin par notre proverbe françois: *Vous cherchez midi à quatorze heures.* Il a semblé trop bas et trop trivial.

(*J'ai pourtant ordonné qu'il le fût bien*, p. 233, l. dern.) Térence a joué sur le mot *rectè;* on a tâché de rendre ce jeu de mots. On ne voit pas qu'il en soit échappé d'autre à Térence. Il avoit cependant l'exemple de Plaute, qui avoit réussi auprès du peuple par ce moyen qu'Horace blâme (*Ars Poet.*): *Plautinos laudavere soles*, etc.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

# COMÉDIES

# DE TÉRENCE.

2.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

# COMÉDIES

# DE TÉRENCE,

## TRADUCTION DE LEMONNIER,

REVUE, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA COMÉDIE LATINE ET EN PARTICULIER SUR TÉRENCE,

PAR M. AUGER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

AVEC LE TEXTE EN REGARD

ET DES NOTES.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 20.

M DCCC XXXII.

# L'EUNUQUE.

# EUNUCHUS.

## TITULUS.

Acta ludis Megalensibus, L. Postumio Albino et L. Cornelio Merulâ ædilibus curulibus, egerunt L. Ambivius Turpio et L. Attilius Prænestinus. Modos fecit Flaccus Claudii, tibiis duabus dextris. Græca est Menandru. Acta II, M. Valerio Messalâ et C. Fannio Strabone consulibus.

# L'EUNUQUE.

## LE TITRE.

Cette pièce fut jouée pendant la fête de Cybèle, sous les édiles curules L. Postumius Albinus et L. Cornélius Mérula, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les deux flûtes droites. Elle est imitée d'une pièce grecque de Ménandre. Ensuite elle fut jouée deux fois sous le consulat de M. Valérius et de C. Fannius.

# PERSONÆ DRAMATIS.

PROLOGUS.

LACHES, senex atheniensis, pater Phedriæ et Chereæ.

PHEDRIA, } filii Lachetis.
CHEREA, }

THRASO, miles.

GNATO, parasitus.

CHREMES, adolescens, Pamphilæ frater.

ANTIPHO, adolescens, amicus Chereæ.

DORUS, eunuchus.

PARMENO, servus Lachetis.

THAIS, amata à Thrasone et Phedriâ.

SOPHRONA, nutrix Pamphilæ.

PYTHIAS, } Thaïdis ancillæ.
DORIAS, }

SANGA, Thrasonis servus.

DONAX, }
SIMALIO, } Thrasonis servi, personæ mutæ.
SYRISCUS, }

PAMPHILA, soror Chremetis agnita, data primùm Thaïdi pro mancipio, mox Chereæ in matrimonium collata, persona muta.

Scena Athenis.

# PERSONNAGES DE LA PIÉCE.

LE PROLOGUE.

LACHÈS, vieillard d'Athènes, père de Phédria et de Cherée.

PHÉDRIA, CHÉRÉE, fils de Lachès.

THRASON, capitaine.

GNATON, parasite.

CHRÉMÈS, jeune homme, frère de Pamphila.

ANTIPHON, jeune homme, ami de Chérée.

DORUS, eunuque.

PARMENON, esclave de Lachès.

THAIS, aimée de Thrason et de Phédria.

SOPHRONE, nourrice de Pamphila.

PYTHIAS, DORIAS, esclaves de Thaïs.

SANGA, valet de Thrason.

DONAX, SIMALION, SYRISCUS, valets de Thrason, personnages muets.

PAMPHILA, sœur de Chrémès, donnée pour esclave à Thaïs, ensuite mariée à Chérée. Personnage muet.

La scène est à Athènes.

# PROLOGUS.

Si quisquam est, qui placere se studeat bonis
Quàm plurimis, et minimè multos lædere,
In his poëta hic nomen profitetur suum.
Tùm si quis est, qui dictum in se inclementiùs
Existimavit esse, sic existimet:
Responsum, non dictum esse, quia læsit prior,
Qui benè vertendo, et easdem scribendo malè,
Ex græcis bonis latinas fecit non bonas.
Idem Menandri Phasma nunc nuper dedit:
Atque in Thesauro scripsit, causam dicere
Priùs, undè petitur, aurum quare sit suum,
Quàm ille, qui petit, undè is sit thesaurus sibi,
Aut undè in patrium monumentum pervenerit.
Dehinc, ne frustretur ipse se, aut sic cogitet,
Defunctus jam sum, nihil est quod dicat mihi.
Is ne erret, moneo, et desinat lacessere.
Habeo alia multa, quæ nunc condonabitur;
Quæ proferentur pòst, si perget lædere
Ità, ut facere instituit. Nunc quam acturi sumus

# PROLOGUE.

S'il est quelques écrivains dont les travaux aient pour objet de plaire à la plupart des gens de bien, et de n'offenser qui que ce soit, notre poëte fait profession d'être de ce nombre. Mais si quelque méchant traducteur, après avoir fait passer de bonnes comédies grecques dans une mauvaise version latine, se plaint qu'on ait parlé trop durement contre lui, qu'il fasse réflexion qu'on ne l'a point provoqué, qu'on n'a fait que lui répondre, puisqu'il a porté les premiers coups. On veut parler ici de l'écrivain qui nous donna dernièrement la pièce de Ménandre, intitulée le *Fantôme*, et qui, dans une pièce appelée le *Trésor*, fit plaider celui à qui on demandoit ce trésor; et lui fit prouver qu'il était à lui, avant que le demandeur eût expliqué comment il lui appartenoit, et comment il avoit été mis dans le tombeau de son père. D'après les reproches qu'on lui fait ici, qu'il n'aille pas s'abuser et se dire : m'en voilà quitte; Térence n'a plus rien à me reprocher. Qu'il ne s'y trompe pas, je l'en avertis, qu'il cesse de nous attaquer : nous avons beaucoup d'autres reproches à lui faire. On lui en fait grace quant à présent; mais on les publiera dans la suite, s'il continue de nous

Menandri Eunuchum, postquàm ædiles emerunt,
Perfecit, sibi ut inspiciendi esset copia.
Magistratus cùm ibi adesset, occepta est agi.
Exclamat, furem, non poëtam, fabulam
Dedisse, et nil dedisse verborum tamen;
Colacem esse Nævî et Plauti veterem fabulam;
Parasiti personam indè ablatam et militis.
Si id est peccatum, peccatum imprudentiâ est
Poëtæ, non qui furtum facere studuerit.
Id itâ esse, vos jam judicare poteritis.
Colax Menandri est: in eâ est parasitus Colax,
Et miles gloriosus: eas se non negat
Personas transtulisse in Eunuchum suam
Ex græcâ. Sed eas fabulas factas priùs
Latinas scîsse sese, id verò pernegat.
Quòd si personis iisdem uti aliis non licet,
Quî magis licet currentes servos scribere,
Bonas matronas facere, meretrices malas,
Parasitum edacem, gloriosum militem,
Puerum supponi, falli per servum senem,
Amare, odisse, suspicari? Deniquè
Nullum est jam dictum, quod non dictum sit priùs

offenser, suivant sa coutume. Lorsque les édiles eurent acheté l'*Eunuque* de Ménandre, que nous allons représenter, il vint à bout d'obtenir qu'on en fît une répétition. Les magistrats rassemblés, on commence à jouer. Il s'écrie à l'instant que c'étoit un voleur, et non un poëte, qui donnoit cette comédie; mais qu'on n'étoit point sa dupe; que Nævius et Plaute avoient fait anciennement une pièce intitulée *Colax;* que Térence y avoit pillé les personnages du parasite et du capitaine. Si c'est une faute, notre poëte l'a commise par inadvertance et sans avoir dessein d'être plagiaire. Dans l'instant vous pourrez juger vous-mêmes si ce que j'avance est véritable. Le *Colax* est de Ménandre. Il y a dans cette pièce un parasite de ce nom et un soldat fanfaron. Térence convient qu'il a pris ces deux personnages dans la pièce grecque, et les a fait passer dans la sienne. Mais qu'il ait su que ces pièces eussent été déja traduites en latin, c'est ce qu'il nie fortement. S'il n'est pas permis de se servir des personnages que d'autres ont employés, sera-t-il plus permis de mettre sur la scène des esclaves qui courent, des matrones honnêtes, des courtisanes dépravées, un parasite gourmand, un soldat fanfaron, un enfant supposé, un vieillard trompé par un valet? Sera-t-il permis de représenter l'amour, la haine, les soupçons? Enfin on ne dit rien aujour-

Quarè æquum est vos cognoscere, atque ignoscere
Quæ veteres factitârunt, si faciunt novi.
Date operam, et cum silentio animadvortite,
Ut pernoscatis quid sibi Eunuchus velit.

d'hui qui n'ait été dit autrefois. Il est donc juste que vous entriez dans ces raisons, et que vous pardonniez aux poëtes modernes s'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait souvent. Soyez-nous favorables, écoutez-nous avec attention, afin que vous puissiez juger ce que veut vous dire notre Eunuque

# EUNUCHUS.

## ACTUS PRIMUS.

### SCENA I.

PHEDRIA, PARMENO.

PHEDRIA.

Quid igitur faciam? Non eam? Ne nunc quidem,
Cùm accersor ultrò? An potiùs ità me comparem,
Non perpeti meretricum contumelias?
Exclusit, revocat. Redeam? Non, si me obsecret.

PARMENO.

Si quidem, herclè, possis, nihil priùs neque fortiùs.
Verùm si incipies, neque pertendes gnaviter:
Atque, ubi pati non poteris, cùm nemo expetet,
Infectâ pace, ultrò ad eam venies, indicans
Te amare, et ferre non posse, actum est; ilicet,

# L'EUNUQUE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

PHÉDRIA, PARMENON.

PHÉDRIA.

Que faire donc?.. N'y point aller? Quoi, lorsque de son propre mouvement elle m'envoie chercher?.. Ne dois-je pas plutôt prendre sur moi et ne plus souffrir les affronts de ces créatures? Elle m'a chassé, elle me rappelle, et j'y retournerois? Non, quand elle m'en supplieroit.

PARMENON.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette résolution, si vous pouvez l'exécuter. Mais si vous le tentez, et que vous n'ayez pas le courage de persévérer; si, ne pouvant supporter son absence, sans qu'on vous rappelle, sans avoir fait votre paix, vous allez de vous-même la trouver; si vous lui lais-

Peristi : eludet, ubi te victum senserit.

PHEDRIA.

Proin tu, dùm est tempus, etiam atque etiam cogita.

PARMENO.

Here, quæ res in se neque consilium, neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.
In amore hæc omnia insunt vitia; injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursùm. Incerta hæc si tu postules
Ratione certa facere, nihilò plùs agas,
Quàm si des operam, ut cum ratione insanias.
Et quod nunc tutè tecum iratus cogitas,
Egone illam..? Quæ illum..? Quæ me..? Quæ non..? Sine modò,
Mori me malim : sentiet qui vir siem.
Hæc verba, una mehercle falsa lacrymula,
Quam, oculos terendo miserè, vix vi expresserit,
Restinguet : et te ultrò accusabit, et dabis ei
Ultrò supplicium.

PHEDRIA.

O indignum facinus! nunc ego et

sez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre sans elle, c'en est fait, plus de ressource, vous êtes perdu, elle vous jouera lorsqu'elle vous verra subjugué.

PHÉDRIA.

Cela étant, Parmenon, pendant qu'il en est temps, songes-y, fais-y réflexion.

PARMENON.

Mon maître, une passion qui n'admet ni prudence, ni mesure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes : injures, soupçons, brouilleries, raccommodements. On fait la guerre, et puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raison des choses aussi variables, vous n'y gagneriez pas plus que si vous tâchiez d'extravaguer avec sagesse. Et tout ce que la colère vous suggère présentement : « moi retourner « chez une... qui reçoit... qui me refuse... qui n'a « pas voulu... laisse-moi faire. J'aimerois mieux « mourir : elle verra quel homme je suis. » Je vous le jure, une seule petite larme trompeuse qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de se frotter les yeux, éteindra toute cette colère. Elle sera encore la première à vous accuser, et vous le premier à vous soumettre à la punition.

PHÉDRIA.

Ah ! quelle indignité ! je vois maintenant que c'est

Illam scelestam esse, et me miserum sentio:
Et tædet, et amore ardeo, et prudens, sciens,
Vivus, vidensque pereo: nec, quid agam, scio.

PARMENO.

Quid agas? Nisi ut te redimas captum quàm queas
Minimo; si nequeas paululo, at quanti queas;
Et ne te afflictes.

PHEDRIA.

Itane suades?

PARMENO.

Si sapis.
Neque, præterquàm quas ipse amor molestias
Habet, addas: et illas, quas habet, rectè feras.
Sed ecca ipsa egreditur nostri fundi calamitas;
Nam quod nos capere oportet, hæc intercipit.

# SCENA II.

## THAIS, PHEDRIA, PARMENO.

THAÏS.

Miseram me! Vereor ne illud graviùs Phedria
Tulerit, neve aliorsùm, atque ego feci, acceperit,

une perfide et que je suis bien malheureux. Je meurs de honte et je brûle d'amour; je sens, je connois, je vois que je péris et je ne sais quel parti prendre.

PARMENON.

Quel parti prendre? Il n'en est point d'autre que de vous racheter de son esclavage au meilleur marché que vous pourrez; si vous ne le pouvez pas à bon marché, donnez tout ce qu'on voudra, et ne vous tourmentez point.

PHÉDRIA.

Tu me le conseilles?

PARMENON.

Si vous êtes sage. N'ajoutez point de nouvelles peines à celles que cause l'amour, et souffrez patiemment les chagrins qui en sont inséparables. Mais la voilà qui sort celle qui nous ruine, car elle enlève ce que nous devrions retirer de notre héritage.

## SCÈNE II.

### THAIS, PHÉDRIA, PARMENON.

THAIS, *sans apercevoir Phédria et Parmenon.*

Que je suis malheureuse! Je crains que Phédria ne soit fâché de ce qu'on ne l'a pas laissé entrer

Quòd herì intromissus non est.

PHEDRIA.

Totus, Parmeno,
Tremo, horreoque, postquàm aspexi hanc.

PARMENO.

Bono animo es;
Accede ad ignem hunc, jam calesces plùs satìs.

THAÏS.

Quis hìc loquitur? Hem, tun' hìc eras, mi Phedria?
Quid hìc stabas? Cur non rectà introibas?

PARMENO.

Cæterùm
De exclusione verbum nullum.

THAÏS.

Quid taces?

PHEDRIA.

Sanè, quia verò hæ mihi patent semper fores;
Aut quia sum apud te primus.

THAÏS.

Missa istæc face.

PHEDRIA.

Quid missa? O Thaïs! Thaïs, utinam esset mihi
Pars æqua amoris tecum, ac pariter fieret,
Ut aut hoc tibi doleret itidem, ut mihi dolet;
Aut ego istuc abs te factum nihili penderem.

hier, et qu'il n'ait interprété ce refus autrement que je l'ai ordonné.

PHÉDRIA, *à Parmenon.*

Je tremble, Parmenon. Tout mon corps frissonne depuis que je l'ai aperçue.

PARMENON, *à Phédria.*

Ne craignez rien, approchez de ce feu, vous aurez bientôt plus chaud qu'il ne faudra.

THAÏS.

Qui parle ici? (*apercevant Phédria*) Comment, vous êtes là, mon cher Phédria? Pourquoi rester devant la porte? Que n'entriez-vous?

PARMENON, *à part.*

Pas un mot du refus d'hier.

THAÏS *continue.*

Vous ne me répondez pas?

PHÉDRIA, *à Thaïs, ironiquement.*

Ce reproche est bien fondé, car votre porte m'est toujours ouverte, vous me donnez la préférence sur tous les autres.

THAÏS.

Ne parlez plus de cela.

PHÉDRIA.

N'en plus parler? Ah! Thaïs, Thaïs, plût aux dieux que l'amour fût égal entre nous deux, et que ce refus vous fît autant de peine qu'à moi, ou que j'y fusse insensible!

THAÏS.

Ne crucia te, obsecro, anime mi, mi Phedria:
Non pol, quo quemquam plùs amem, aut plùs diligam,
Eo feci: sed ità erat res; faciendum fuit.

PARMENO.

Credo, ut fit. Misera! præ amore exclusisti hunc foràs.

THAÏS.

Siccine ais, Parmeno? Age. Sed, huc quâ gratià
Te accersi jussi ausculta.

PHEDRIA.

Fiat.

THAÏS.

Dic mihi
Hoc primùm, potin' est hic tacere?

PARMENO.

Egone? optimè.
Verùm heus tu, lege hâc tibi meam adstringo fidem:
Quæ vera audivi, taceo, et contineo optimè:
Sin falsum, aut vanum, aut fictum est, continuò palàm est;
Plenus rimarum sum, hàc atque illàc perfluo.
Proin tu, taceri si vis, vera dicito.

THAÏS.

Ne vous affligez pas, mon cher cœur, mon cher Phédria; en vérité, si je l'ai ordonné, ce n'est pas que j'aime, que je chérisse personne plus que vous; mais la circonstance l'exigeoit, il le falloit.

PARMENON, *haut, ironiquement.*

Je le crois, c'est l'usage. Pauvre malheureuse! c'est par excès d'amour que vous l'avez mis à la porte.

THAÏS, *à Parmenon.*

Peux-tu parler ainsi, Parmenon? (*à Phédria*) Allons. Cependant écoutez pourquoi je vous ai envoyé chercher.

PHÉDRIA.

Soit.

THAÏS.

Dites-moi d'abord : est-il discret, lui?

PARMENON.

Moi? très discret. Mais vous, écoutez : je m'engage au silence à une condition. Les vérités que j'entends je les tais, je les tiens secrètes on ne peut pas mieux. Pour les mensonges, les impertinences, les contes en l'air, à l'instant je les publie; je suis comme un panier qui fait eau de tous les côtés. Voyez, si vous voulez que je me taise, ne dites rien que de vrai.

THAÏS.

Samia mihi mater fuit; ea habitabat Rhodi.

PARMENO.

Potest taceri hoc.

THAÏS.

Ibi tùm matri parvulam
Puellam dono quidam mercator dedit,
Ex Atticâ hinc abreptam.

PHEDRIA.

Civemne?

THAÏS.

Arbitror;
Certum non scimus. Matris nomen et patris
Dicebat ipsa, patriam et signa cætera
Neque sciebat, neque per ætatem etiam potuerat
Mercator hoc addebat; è prædonibus,
Undè emerat, se audisse, abreptam è Sunio.
Mater ubi accepit, cœpit studiosè omnia
Docere, educare, ità utì si esset filia.
Sororem plerique esse credebant meam:
Ego cum illo, quocum tùm uno rem habeam hospite,
Abii huc, qui mihi reliquit hæc, quæ habeo, omnia.

PARMENO.

Utrumque hoc falsum est: effluet.

THAÏS.

Ma mère étoit de Samos, et demeuroit à Rhodes.

PARMENON.

On peut taire ceci.

THAÏS *continue*.

Là, un marchand lui fit présent d'une petite fille qui avoit été prise dans l'Attique, dans ce pays-ci.

PHÉDRIA.

Étoit-elle citoyenne?

THAÏS.

Je le crois. Nous n'en sommes pas sûres. La petite fille disoit bien le nom de son père et de sa mère; mais quant au nom de sa patrie et aux autres renseignements, elle n'en avoit aucune connoissance, elle étoit trop jeune pour cela. Le marchand ajoutoit avoir ouï dire aux pirates qui la lui avoient vendue, qu'on l'avoit enlevée des environs de Sunium. Ma mère, sur ce rapport, en prit le plus grand soin, la fit instruire, l'éleva comme si elle eût été sa fille. Presque tout le monde la croyait ma sœur. Dans le même temps je m'en vins ici avec un étranger, le seul homme avec qui je fusse en liaison, et qui m'a laissé tout ce que j'ai.

PARMENON.

Voici deux mensonges, ils s'échapperont.

THAÏS.

Quî istuc?

PARMENO.

Quia
Neque tu uno eras contenta, neque solus dedit;
Nam hic quoque bonam, magnamque partem ad te attulit.

THAÏS.

Ità est. Sed sine me pervenire quò volo.
Intereà miles, qui me amare occeperat,
In Cariam est profectus. Te intereà loci
Cognovi. Tutè scis post illa quàm intimum
Habeam te, et mea consilia ut tibi credam omnia.

PHEDRIA.

Ne hoc quidem tacebit Parmeno.

PARMENO.

Oh, dubiumne id est?

THAÏS.

Hoc agite, amabo. Mater mea illìc mortua est
Nuper. Ejus frater aliquantùm ad rem est avidior.
Is ubi hanc formâ videt honestâ virginem,
Et fidibus scire, pretium sperans, illicò
Producit, vendit. Fortè fortunâ adfuit
Hic meus amicus: emit eam dono mihi,
Imprudens harum rerum, ignarusque omnium.

THAÏS.

Pourquoi cela?

PARMENON.

C'est que vous aviez plus d'une liaison, et que cet étranger n'est pas le seul qui vous ait donné ce que vous avez; puisque la plus grande, la meilleure partie vient de mon maître.

THAÏS.

Cela est vrai. Mais laissez-moi venir à mon but. Sur ces entrefaites, le capitaine qui m'aimoit partit pour la Carie. Pendant son absence, je fis connoissance avec vous. Vous savez depuis ce temps combien je vous chéris, vous savez que je vous confie toutes mes pensées.

PHÉDRIA.

Parmenon ne pourra pas encore se taire sur cet article.

PARMENON.

Peut-on en douter?

THAÏS.

Laissez-moi poursuivre, je vous prie. Ma mère est morte à Rhodes depuis peu de temps. Son frère, qui aime un peu trop l'argent, voyant que cette fille était bien faite, belle, bonne musicienne, la fit voir, dans l'espérance d'en tirer un bon prix, et la vendit. Ce capitaine, mon ami, se trouva là par hasard. ce fut lui qui l'acheta pour m'en faire présent, sans

Is venit. Postquàm sensit me tecum quoque
Rem habere, fingit causas, ne det, sedulò.
Ait, si fidem habeat, se iri præpositum tibi
Apud me, ac non id metuat ne, ubi eam acceperim,
Sese relinquam, velle se illam mihi dare,
Verùm id vereri. Sed, ego quantùm suspicor,
Ad virginem animum adjecit.

PHEDRIA.

Etiamne ampliùs?

THAÏS.

Nil, nam quæsivi. Nunc ego eam, mi Phedria,
Multæ sunt causæ, quamobrem cupiam abducere.
Primùm, quòd soror est dicta; prætereà, ut suis
Restituam ac reddam. Sola sum; habeo hìc neminem,
Neque amicum, neque cognatum: quamobrem, Phedria,
Cupio aliquos parare amicos beneficio meo.
Id, amabo, adjuta me, quò id fiat faciliùs.
Sine illum priores partes hosce aliquot dies
Apud me habere. Nihil respondes?

PHEDRIA.

Pessima!

Egon' quidquam cum istis factis tibi respondeam?

PARMENO.

Eu noster, laudo. Tandem perdoluit: vir es.

rien savoir de tout ce que je viens de vous dire. Il arrive ici; lorsqu'il s'aperçoit de mon intimité avec vous, il cherche des prétextes pour ne me la point donner. Il me dit que s'il croyoit avoir la préférence sur vous, s'il ne craignoit pas d'être renvoyé lorsque je l'aurois reçue, il m'en feroit présent, mais que cette crainte le retient. Je soupçonne, pour moi, qu'il est épris de cette fille.

PHÉDRIA.

N'y a-t-il rien de plus?

THAÏS.

Non, je m'en suis informée. Présentement, mon cher Phédria, je desire pour plusieurs raisons la retirer de ses mains. La première, c'est qu'elle a passé pour ma sœur; ensuite, c'est que je tiens à la rendre à sa famille. Je suis seule. Je n'ai personne ici, ni amis, ni parents. C'est pourquoi, Phédria, je voudrois me faire quelques amis par ce bienfait. Aidez-moi, je vous prie, à faire réussir ce dessein. Souffrez que je lui donne la préférence pendant quelques jours. Vous ne répondez point?

PHÉDRIA.

Perfide! que puis-je répondre après tous vos procédés?

PARMENON.

Fort bien, mon maître. Je vous approuve. A la fin vous vous piquez, vous êtes un homme.

PHEDRIA.

At ego nesciebam quorsùm tu ires. Parvula
Hinc est abrepta: eduxit mater pro suâ:
Soror est dicta: cupio abducere, ut reddam suis.
Nempè omnia hæc nunc verba huc redeunt deniquè.
Excludor ego, ille recipitur. Quâ gratiâ?
Nisi illum plùs amas, quàm me, et istam nunc times,
Quæ advecta est, ne illum talem præripiat tibi?

THAÏS.

Egon' id timeo?

PHEDRIA.

Quid te ergo aliud sollicitat? Cedo.
Nùm solus ille dona dat? Nuncubi meam
Benignitatem sensisti in te claudier?
Nonne, mihi ubi dixti cupere te ex Æthiopiâ
Ancillulam, relictis rebus omnibus,
Quæsivi? Eunuchum porrò dixti velle te,
Quia solæ utuntur his reginæ. Repperi:
Herì minas viginti pro ambobus dedi.
Tamen contemptus abs te, hæc habui in memoriâ,
Ob hæc facta abs te spernor.

THAÏS.

Quid istuc, Phedria?

PHÉDRIA.

Je ne devinois pas où vous en vouliez venir. « Une petite fille a été enlevée de ce pays; ma mère « l'a élevée comme son enfant; elle a passé pour ma « sœur; j'ai envie de la retirer et de la rendre à ses « parents. » Le résultat de tout ce verbiage, c'est qu'on me chasse, et qu'on reçoit mon rival. Et pourquoi? si ce n'est parceque vous l'aimez plus que moi, et que vous craignez que cette fille qu'il a amenée ne vous enlève un tel amant?

THAÏS.

Moi, j'aurois cette crainte?

PHÉDRIA.

Quelle autre inquiétude avez-vous donc? Dites-moi. Est-il le seul qui vous fasse des présents? Vous êtes-vous jamais aperçue que ma libéralité fût épuisée pour vous? Dès que vous m'avez dit que vous desiriez une esclave d'Éthiopie, n'ai-je pas laissé toutes mes affaires pour la chercher? Vous avez dit ensuite que vous vouliez un eunuque, parceque les grandes dames seules en ont à leur service; j'en ai trouvé un. Hier j'ai donné vingt mines pour ces deux esclaves. Malgré vos mépris, je me suis occupé de cette commission; et pour récompense vous me dédaignez.

THAÏS.

Pourquoi ces reproches, Phédria? Quelque envie

Quamquàm illam cupio abducere, atque hâc re arbitror
Id fieri posse maximè; verumtamen,
Potiùs quàm te inimicum habeam, faciam ut jusseris.

PHEDRIA.

Utinam istuc verbum ex animo, ac verè diceres:
*Potiùs quàm te inimicum habeam!* Si istuc crederem
Sincerè dici, quidvis possem perpeti.

PARMENO.

Labascit, victus uno verbo. Quàm citò!

THAÏS.

Ego non ex animo, misera, dico? Quam joco
Rem voluisti à me tandem, quin perfeceris?
Ego impetrare nequeo hoc abs te, biduum
Saltem ut concedas solùm.

PHEDRIA.

Si quidem biduum...
Verùm, ne fiant isti viginti dies.

THAÏS.

Profectò non plùs biduum, aut...

PHEDRIA.

Aut? Nihil moror.

THAÏS.

Non fiet. Hoc modò sine te exorem

que j'aie de la retirer, quoique je sois persuadée qu'il n'y a point de moyen plus sûr d'en venir à bout, cependant, plutôt que de m'attirer votre inimitié, je ferai tout ce que vous ordonnerez.

PHÉDRIA.

Plût aux dieux que votre cœur et la vérité vous eussent dicté ces paroles : *plutôt que de m'attirer votre inimitié!* Si je la croyois sincère cette réponse, il n'est rien que je ne pusse endurer.

PARMENON, *à part.*

Il succombe, un seul mot l'a vaincu. Qu'il est prompt à céder!

THAÏS.

Malheureuse que je suis! moi, je ne vous parlerois pas sincèrement? M'avez-vous jamais rien demandé, même en badinant, que je ne vous l'aie accordé? Et moi, je ne peux obtenir que vous vous retiriez seulement pour deux jours.

PHÉDRIA

Si ce n'étoit que pour deux jours... Mais ces deux jours en deviendront vingt.

THAÏS.

Non, certainement, pas plus de deux jours, ou...

PHÉDRIA.

Ou? Je n'écoute plus rien.

THAÏS.

Pas davantage. Accordez-les-moi seulement.

PHEDRIA.

Scilicet

Faciendum est quod vis.

THAÏS.

Meritò amo te. Benè facis.

PHEDRIA.

Rus ibo. Ibi hoc me macerabo biduum.
Ità facere certum est: mos gerendus est Thaïdi.
Tu Parmeno, huc, fac illi adducantur.

PARMENO.

Maximè.

PHEDRIA.

In hoc biduum, Thaïs, vale.

THAÏS.

Mi Phedria,

Et tu. Numquid vis aliud?

PHEDRIA.

Egone quid velim?

Cum milite isto præsens, absens ut sies:
Dies noctesque me ames, me desideres,
Me somnies, me exspectes, de me cogites,
Me speres, me te oblectes, mecum tota sis:
Meus fac sis postremò animus, quandò ego sum tuus.

PHÉDRIA.

Allons, il faut faire ce que vous voulez.

THAÏS.

J'ai bien raison de vous aimer. Vous m'obligez beaucoup.

PHÉDRIA.

J'irai à la campagne. Je m'y consumerai pendant deux jours. J'y suis résolu, il faut obéir à Thaïs. Toi, Parmenon, fais conduire chez elle ces deux esclaves.

PARMENON.

Je n'y manquerai pas.

PHÉDRIA.

Adieu, Thaïs, pour deux jours.

THAÏS.

Adieu, mon cher Phédria, ne desirez-vous plus rien?

PHÉDRIA.

Que pourrois-je desirer? Tâchez d'être avec ce capitaine comme si vous en étiez éloignée. Que jour et nuit je sois l'objet de votre amour, de vos desirs, de vos rêves, de votre attente, de vos pensées, de votre espérance, de vos plaisirs; soyez tout entière avec moi; enfin, que votre ame soit la mienne, puisque la mienne est à vous.

# SCENA III.

## THAIS.

Me miseram! Forsitan hic mihi parvam habet fidem,
Atque ex aliarum ingeniis nunc me judicat.
Ego pol, quæ mihi sum conscia, hoc certò scio,
Neque me finxisse falsi quidquam, neque meo
Cordi esse quemquam cariorem hoc Phedriâ;
Et quidquid hujus feci, causâ virginis
Feci: nam me ejus spero fratrem propemodùm
Jam reperisse, adolescentem adeò nobilem;
Et is hodiè venturum ad me constituit domum.
Concedam hinc intrò, atque exspectabo, dùm venit.

# SCÈNE III.

## THAIS.

Malheureuse que je suis! Peut-être Phédria a-t-il peu de confiance en moi, peut-être me juge-t-il d'après les autres. Pour moi, je suis bien sûre, et j'en ai ma conscience pour témoin, que je n'ai rien dit de faux, et que personne ne m'est plus cher que lui. En tout ce que j'ai fait dans cette occasion, je n'ai eu que cette fille pour objet; car je suis presque assurée d'avoir trouvé son frère. C'est un jeune homme de très bonne famille. Il m'a promis de venir aujourd'hui chez moi. Je vais entrer au logis, et l'y attendre.

# ACTUS SECUNDUS.

## SCENA I.

PHEDRIA, PARMENO.

PHEDRIA.

Fac ità ut jussi, deducantur isti.

PARMENO.

Faciam.

PHEDRIA.

At diligenter.

PARMENO.

Fiet.

PHEDRIA.

At maturè.

PARMENO.

Fiet.

PHEDRIA.

Satin' hoc mandatum est tibi?

PARMENO.

Ah, rogitare! Quasi difficile sit. Utinam

# ACTE SECOND.

## SCENE I.

PHÉDRIA, PARMENON.

PHÉDRIA.

Fais ce que je t'ai ordonné, fais-les conduire.

PARMENON.

Je les conduirai.

PHÉDRIA.

Mais promptement.

PARMENON.

On n'y manquera pas.

PHÉDRIA.

Mais de bonne heure.

PARMENON.

On n'y manquera pas.

PHÉDRIA.

Est-ce assez te le recommander?

PARMENON.

Belle demande! Comme si c'étoit une chose bien difficile. Plût aux dieux que vous pussiez aussi ai-

Tam aliquid facilè invenire possis, Phedria,
Quàm hoc peribit!

PHEDRIA.

Ego quoque unà pereo, quod mí est carius.
Ne istuc tam iniquo patiare animo.

PARMENO.

Minimè: quin
Effectum dabo. Sed numquid aliud imperas?

PHEDRIA.

Munus nostrum ornato verbis, quòd poteris: et
Istum æmulum, quòd poteris, ab eâ pellito.

PARMENO.

Memini, tametsi nullus moneas.

PHEDRIA.

Ego rus ibo, atque ibi manebo.

PARMENO.

Censeo.

PHEDRIA.

Sed heus tu.

PARMENO.

Quid vis?

sément trouver quelque chose de bon, que vous perdrez facilement ces esclaves!

PHÉDRIA.

Hé, je perds quelque chose de bien plus précieux, je me perds moi-même avec eux. Ne regrette pas tant ce présent.

PARMENON.

Je ne le regrette point du tout. J'exécuterai vos ordres. Mais n'en avez-vous point d'autres à me donner?

PHÉDRIA.

Autant que tu le pourras, relève notre présent par tes discours, et fais ton possible pour chasser ce rival.

PARMENON.

J'y aurois songé, quand vous ne m'en auriez pas averti.

PHÉDRIA.

Pour moi je m'en vais à la campagne, et j'y demeurerai.

PARMENON.

Je vous le conseille.

PHÉDRIA, *revenant sur ses pas.*

Mais écoute.

PARMENON.

Que voulez-vous?

PHEDRIA.

Censen' posse me obfirmare, et Perpeti, ne redeam intereà?

PARMENO.

Tene? Non herclè arbitror. Nam aut jam revertêre, aut mox noctu te adigent horsùm insomnia.

PHEDRIA.

Opus faciam, ut defatiger usque, ingratiis ut dormiam.

PARMENO.

Vigilabis lassus: hoc plus facies.

PHEDRIA.

Ah! nil dicis, Parmeno. Ejicienda herclè hæc est mollities animi. Nimis me indulgeo. Tandem ego non illâ caream, si sit opus, vel totum triduum?

PARMENO.

Hui! Universum triduum! Vide quid agas.

PHEDRIA.

Stat sententia.

PHÉDRIA.

Penses-tu que je puisse avoir assez de fermeté, assez de patience, pour ne pas revenir avant le temps prescrit?

PARMENON.

Vous? Ma foi, je n'en crois rien; car ou vous allez revenir à l'instant sur vos pas, ou l'insomnie vous chassera avant le jour.

PHÉDRIA.

Je travaillerai, je me fatiguerai tant, qu'il faudra bien que je dorme.

PARMENON.

Vous serez bien las et bien éveillé. Vous aurez la fatigue de plus.

PHÉDRIA.

Ah! Parmenon, tu te trompes. Je veux absolument bannir cette foiblesse. Je m'écoute trop. Quoi donc enfin, ne pourrois-je pas m'éloigner d'elle, s'il le falloit, même trois jours entiers?

PARMENON.

Comment! trois mortels jours! voyez à quoi vous vous engagez.

PHÉDRIA.

J'y suis résolu.

## SCENA II.

### PARMENO.

Dî boni! quid hoc morbi est! Adeon' homines immutarier
Ex amore, ut non cognoscas eumdem esse? Hoc nemo fuit
Minùs ineptus, magìs severus quisquam, nec magìs continens.
Sed quis hic est, qui hùc pergit? At at, hic quidem est parasitus Gnato
Militis. Ducit secum unà virginem huic dono. Papæ!
Facie honestâ. Mirum, ni ego me turpiter hodie hic dabo
Cum meo decrepito hoc eunucho. Hæc superat ipsam Thaïdem.

## SCENA III.

### GNATO, PARMENO, PAMPHILA, ANCILLA.

GNATO.

Dî immortales, homini homo quid præstat! stulto intelligens
Quid interest! Hoc adeò ex hâc re venit in mentem mihi.
Conveni hodiè adveniens quemdam mei loci hinc, atque ordinis,

## SCÈNE II.

PARMENON.

Bons dieux! quelle maladie est-ce donc que l'amour? Peut-il changer les hommes au point de les rendre méconnoissables? Il n'étoit personne plus sensé, plus sage, plus réservé que Phédria. Mais quel est celui qui vient ici? Oh, oh! c'est Gnaton, le parasite du capitaine. Il amène la fille dont il fait présent à Thaïs. Ah, qu'elle est belle! J'aurai sans doute fort mauvaise grace à me présenter avec mon vieux eunuque décrépit. Celle-ci est plus jolie que Thaïs elle-même.

## SCÈNE III.

GNATON, PARMENON, PAMPHILA, ET UNE SUIVANTE. (*Ces deux dernières ne parlent point.*)

GNATON, *sans apercevoir Parmenon.*

Quelle différence, grands dieux! d'un homme à un autre! Quel avantage ont les gens d'esprit sur les sots! Voici ce qui m'a fait naître cette réflexion. Aujourd'hui, en arrivant dans cette ville, j'ai rencontré un homme de mon pays et de mon rang,

Hominem haud impurum, itidem patria qui abligurierat bona.

Video sentum, squalidum, ægrum, pannis annisque obsitum.

Quid istuc, inquam, ornati est? Quoniam miser, quod habui, perdidi.

Hem, quò redactus sum! Omnes noti me atque amici deserunt.

Hìc ego illum contempsi præ me: quid, homo, inquam, ignavissime,

Itan' parasti te, ut spes nulla reliqua in te siet tibi?

Simul consilium cum re amisti? Viden' me ex eodem ortum loco?

Qui color, nitor, vestitus, quæ habitudo est corporis?

Omnia habeo, neque quidquam habeo: nil cum est, nil defit tamen.

At ego infelix neque ridiculus esse, neque plagas pati

Possum. Quid? tu his rebus credis fieri? Totâ erras viâ.

Olim isti fuit generi quondam quæstus apud seclum prius.

Hoc novum est aucupium: ego adeò hanc primus inveni viam.

Est genus hominum, qui esse primos se omnium rerum volunt,

Nec sunt: hos consector: hisce ego non paro me ut rideant,

Sed eis ultrò arrideo, et eorum ingenia admiror simul:

Quidquid dicunt, laudo; id rursùm si negant, laudo id quoque.

un homme dont l'avarice n'est pas le défaut, qui, comme moi, a mangé son patrimoine. Je le vois crasseux, malpropre, défait, couvert de haillons, et chargé d'années. Quel équipage est-ce là? lui ai-je dit. « J'ai eu le malheur de perdre ce que j'avois. « Voilà où j'en suis réduit. Toutes mes connoissan-« ces, tous mes amis m'abandonnent. » Alors le regardant du haut de ma grandeur : Quoi donc, lui ai-je dit, le plus lâche des hommes, vous êtes-vous arrangé de manière à n'avoir plus aucune ressource en vous-même? Avez-vous perdu l'esprit en perdant votre bien? Je suis de même condition que vous. Voyez-vous ce coloris, cet éclat, ces habits, cet embonpoint? J'ai tout, et ne possède rien : et quoique je n'aie pas le sou, rien ne me manque. « Mais j'ai « un malheur, c'est que je ne puis être bouffon, ni « souffrir les mauvais traitements. » Quoi donc, vous imaginez-vous que c'est par ces moyens-là qu'on fait son chemin? Vous en êtes à cent lieues. Jadis, dans les premiers siècles, les parasites gagnoient ainsi leur vie Aujourd'hui nous avons une nouvelle pipée; et c'est moi qui en suis l'inventeur. Il y a des gens qui veulent primer en tout et qui en sont bien loin. Je m'attache à eux. je ne me donne pas pour être leur jouet, mais je leur souris le premier en admirant leur génie. Tout ce qu'ils disent, je l'approuve; s'ils viennent à dire le contraire, j'ap-

Negat quis? nego: ait? aio. Postremò imperavi egomet mihi
Omnia assentari. Is quæstus nunc est multò uberrimus.

PARMENO.

Scitum herclè hominem! hic homines prorsùm ex stultis insanos facit.

GNATO.

Dum hæc loquimur, intereà loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt læti mî obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores, aucupes,
Quibus, et re salvâ, et perditâ profueram, et prosum sæpe.
Salutant, ad cœnam vocant, adventum gratulantur.
Ille ubi miser, famelicus, videt me esse in tanto honore,
Et tam facilè victum quærere, ibi homo cœpit me obsecrare,
Ut sibi liceret discere id de me: sectari jussi,
Si potis est, tanquam philosophorum habent disciplinæ ex ipsis
Vocabula, parasiti itidem ut Gnatonici vocentur.

PARMENO.

Viden' otium, et cibus quid faciat alienus!

prouve encore; j'affirme ou je nie, selon qu'on nie ou qu'on affirme. Enfin je me suis fait une loi d'applaudir à tout. Ce trafic est aujourd'hui le plus lucratif.

PARMENON, *à part.*

Voilà par ma foi un habile homme! Qu'on lui donne un sot, il en aura bientôt fait un insensé.

GNATON, *continuant.*

Tout en parlant de la sorte, nous arrivons au marché. Aussitôt accourent avec transport au-devant de moi tous ceux qui fournissent la cuisine, marchands de marée, bouchers, traiteurs, rôtisseurs, pêcheurs, chasseurs, tous gens à qui j'ai fait gagner de l'argent lorsque j'avois du bien, et à qui j'en fais souvent gagner encore, même depuis que je n'en ai plus. Ils me saluent, m'invitent à souper, me félicitent de mon retour. Mon pauvre affamé, voyant qu'on me rendoit tant d'honneurs, qu'on me prioit à tant de repas, m'a supplié de permettre qu'il se formât sous mes yeux à cette science; je lui ai ordonné de venir à mon école. Les philosophes donnent leur nom à la secte dont ils sont les auteurs; je veux, s'il est possible, les imiter, et que les parasites prennent le nom de *Gnatoniciens.*

PARMENON, *à part.*

Voyez ce que font l'oisiveté et les franches lippées!

GNATO.

Sed ego cesso

Ad Thaïdem hanc deducere, et rogitare ad cœnam ut veniat?

Sed Parmenonem ante ostium Thaidis tristem video,

Rivalis servum; salva res est: nimirùm hìc homines frigent.

Nebulonem hunc certum est ludere.

PARMENO.

Hice hoc munere arbitrantur

Suam Thaïdem esse.

GNATO.

Plurimâ salute Parmenonem

Summum suum impertit Gnato. Quid agitur?

PARMENO.

Statur.

GNATO.

Video.

Num quidnam hìc, quod nolis, vides?

PARMENO.

Te.

GNATO.

Credo: at numquid aliud?

PARMENO.

Quí dum?

GNATO.

Quia tristis es.

GNATON, *continuant.*

Pourquoi différé-je de conduire cette esclave chez Thaïs et de la prier à souper? Mais je vois devant sa porte Parmenon, le valet de notre rival. Il est triste, tant mieux pour nous: c'est signe qu'on les accueille ici froidement. Je veux m'amuser un peu de ce faquin.

PARMENON, *à part.*

Ces gens-ci, avec leur présent, s'imaginent que Thaïs est toute à eux.

GNATON, *à Parmenon.*

Gnaton salue très humblement son intime ami Parmenon. Comment se porte-t-il?

PARMENON.

Sur ses jambes.

GNATON.

Je le vois. Mais toi, ne vois-tu rien ici qui te déplaise?

PARMENON.

Vous.

GNATON.

Je le crois. Mais n'y a-t-il que moi?

PARMENON.

Pourquoi donc?

GNATON.

Parceque tu es triste.

PARMENO.

Nihil equidem.

GNATO.

Ne sis. Sed quid videtur
Hoc tibi mancipium?

PARMENO.

Non malum herclè.

GNATO.

Uro hominem.

PARMENO.

Ut falsus animi est!

GNATO.

Quàm hoc munus gratum Thaïdi arbitrare esse?

PARMENO.

Hoc nunc dicis,
Ejectos hinc nos: omnium rerum, heus, vicissitudo est.

GNATO.

Sex ego te totos, Parmeno, hos menses quietum reddam,
Ne sursùm, deorsùm cursites, neve usque ad lucem vigiles:
Ecquid beo te?

PARMENO.

Men'? Papæ!

GNATO.

Sic soleo amicos.

PARMENON.

Nullement.

GNATON.

Soit. Comment trouves-tu cette esclave?

PARMENON.

Elle n'est, ma foi, pas mal.

GNATON, *à part.*

Je l'impatiente.

PARMENON, *qui a entendu Gnaton, dit à part.*

Comme il se trompe!

GNATON, *à Parmenon.*

Crois-tu que ce présent fera quelque plaisir à Thaïs?

PARMENON.

Vous voulez dire que sa porte nous est fermée. Mon ami, tout change dans le monde.

GNATON.

Mon cher Parmenon, je vais te tranquilliser pour six mois entiers, t'empêcher de courir à droite, à gauche, de veiller jusqu'au jour : dis-moi, ne fais-je pas ton bonheur?

PARMENON.

A moi? Ah!

GNATON.

Voilà comme je traite mes amis.

PARMENO.

Laudo.

GNATO.

Detineo te: fortasse tu profectus aliò fueras?

PARMENO.

Nusquàm.

GNATO.

Tùm tu igitur paululùm da mihi operæ, fac ut admittar
Ad illam.

PARMENO.

Age modò, nunc tibi patent fores hæ, quia istam ducis.

GNATO.

Num quem evocari hinc vis foràs?

PARMENO.

Sine biduum hoc prætereat:
Qui mihi nunc uno digitulo fores aperis fortunatus,
Næ tu istas, faxo, calcibus sæpè insultabis frustrà.

GNATO.

Etiam nunc hìc stas, Parmeno? Eho, numnam hìc relictus custos,
Ne quis fortè internuntius clàm à milite ad istam cursitet?

PARMENON.

C'est bien fait.

GNATON.

Je t'arrête. Tu voulois peut-être aller ailleurs?

PARMENON.

Point du tout.

GNATON.

Cela étant, rends-moi un petit service, introduis-moi chez Thaïs.

PARMENON.

Entrez-y, la porte vous est ouverte, puisque vous menez cette esclave.

GNATON.

Ne voudrois-tu point qu'on t'envoyât quelqu'un de chez elle?

PARMENON, *à part, pendant que Gnaton va chez Thaïs.*

Laisse passer ces deux jours-ci. Toi qui as le bonheur aujourd'hui d'ouvrir cette porte du bout du doigt, je te promets que tu y frapperas bien des fois à coups de pied inutilement.

GNATON, *qui sort de chez Thaïs.*

Encore ici sur tes jambes, Parmenon? Dis-moi, t'auroit-on mis en sentinelle à cette porte pour empêcher que Thaïs ne reçoive quelque message secret de la part du capitaine?

PARMENO.

Facetè dictum! mira verò, militi quæ placeant.
Sed video herilem filium minorem hùc advenire.
Miror quìd ex Piræo abierit; nam ibi custos publicè est nunc.
Non temerè est: et properans venit: nescio quid circumspectat.

## SCÊNA IV.

### CHEREA, PARMENO.

CHEREA.

Occidi!
Neque virgo est usquàm, neque ego, qui illam è conspectu amisi meo.
Ubi quæram? Ubi investigem? Quem percouter? Quam insistam viam?
Incertus sum: una hæc spes est; ubi ubi est, diu celari non potest.
O faciem pulchram! deleo omnes dehinc ex animo mulieres:
Tædet quotidianarum harum formarum.

PARMENO.

Ecce autem alterum.
Nescio quid de amore loquitur. O infortunatum senem!
Hic verò est, qui si occeperit, ludum jocumque dices

PARMENON.

Bonne plaisanterie! mot admirable et digne de plaire au capitaine. Mais je vois arriver ici le second fils de mon maître. Je suis bien étonné qu'il ait quitté le Pirée, car il y est présentement de garde Ce n'est pas sans sujet qu'il accourt. Je ne sais pourquoi il regarde de tous côtés

# SCÈNE IV.

## CHÉRÉE, PARMENON.

CHERÉE, *sans apercevoir Parmenon.*

Je suis mort! la fille est perdue, et moi aussi, qui ne l'ai pas suivie des yeux. Où la chercher? Par où suivre ses pas? A qui m'informer? Quel chemin prendre? Je n'en sais rien. Je n'ai qu'une espérance: en quelque endroit qu'elle soit, elle ne peut rester long-temps cachée. Qu'elle est belle! D'aujourd'hui j'oublie toutes les autres femmes. Mes yeux sont dégoûtés de ces beautés qu'on voit par-tout.

PARMENON, *à part.*

Voici l'autre qui parle aussi d'amour, je crois. O malheureux vieillard! Si celui-ci débute une fois, toutes les folies de son frère ne seront qu'un badi-

Fuisse illum alterum, præut hujus rabies quæ dabit.

CHEREA.

Ut illum di deæque senium perdant, qui me hodiè remoratus est,

Meque adeò, qui restiterim : tùm autem qui illum flocci-fecerim.

Sed eccum Parmenonem : salve.

PARMENO.

Quid tu es tristis? Quidve es alacris?

Unde is?

CHEREA.

Egone? Nescio herclè, neque unde eam, neque quorsùm eam,

Ita prorsus oblitus sum mei.

PARMENO.

Quì, quæso?

CHEREA.

Amo.

PARMENO.

Hem!

CHEREA.

Nunc, Parmeno, te ostendes, qui vir sies.

Scis te mihi sæpè pollicitum esse : Cherea, aliquid inveni

Modò, quod ames : in eâ re utilitatem ego faciam ut cognoscas meam ;

nage, un jeu, en comparaison des scènes que sa fureur nous donnera.

CHÉRÉE, *sans apercevoir Parmenon.*

Que tous les dieux et les déesses confondent ce maudit vieillard qui m'a arrêté, et moi aussi qui me suis amusé à l'écouter, et qui ne l'ai pas envoyé paître. Mais voilà Parmenon. Bonjour.

PARMENON, *à Cherée.*

D'où vient cette tristesse? cet air agité? D'où venez-vous?

CHÉRÉE.

Moi? Je ne sais, ma foi, ni d'où je viens, ni où je vais, tant je suis hors de moi.

PARMENON.

Qu'avez-vous donc?

CHÉRÉE.

J'aime.

PARMENON.

Ah, ah!

CHÉRÉE

C'est aujourd'hui, Parmenon, qu'il faut me faire voir quel homme tu es. Tu me l'as promis cent fois, tu le sais. « Chérée, trouvez seulement un « objet qui vous plaise, et je vous montrerai mon « savoir-faire. » Voilà ce que tu me disois, lorsque

Cùm in cellulam ad te patris penum omnem congerebam clanculùm.

PARMENO.

Age, inepte.

CHEREA.

Hoc herclè factum est. Fac sis nunc promissa appareant,
Sive adeò digna res est, ubi tu nervos intendas tuos.
Haud similis virgo est virginum nostrarum, quas matres student
Demissis humeris esse, vincto pectore, ut gracilæ sient.
Si qua est habitior paulò, pugilem esse aïunt: deducunt cibum.
Tametsi bona est naturâ, reddunt curaturâ junceas.
Itaque ergo amantur...

PARMENO.

Quid tua istæc?

CHEREA.

Nova figura oris.

PARMENO.

Papæ!

CHEREA.

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

PARMENO.

Anni?

je te portois furtivement toutes les provisions de mon père dans ta loge.

PARMENON.

Allons, vous badinez.

CHÉRÉE.

Je l'ai, ma foi, trouvé cet objet; tiens-moi parole. Il mérite bien que tu dresses toutes tes batteries. Ce n'est pas une fille comme les nôtres à qui les mères abaissent les épaules, serrent la poitrine pour leur faire une taille élégante. Quelqu'une a-t-elle un peu d'embonpoint, la mère dit qu'elle ressemble à un athlète, lui retranche la nourriture. Malgré la bonté de son tempérament, à force de régime, on en fait un fuseau. Aussi on les aime...

PARMENON.

Et la vôtre?

CHÉRÉE.

C'est une beauté toute différente.

PARMENON.

Ah, ah!

CHÉRÉE.

Un teint naturel, une chair ferme, l'embonpoint de la santé.

PARMENON.

L'âge?

CHEREA.

Anni? Sedecim.

PARMENO.

Flos ipse.

CHEREA.

Hanc tu mihi, vel vi, vel clàm, vel precario,
Fac tradas: mea nil refert, dum potiar modò.

PARMENO.

Quid, virgo cuja est?

CHEREA.

Nescio herclè.

PARMENO.

Unde est?

CHEREA.

Tantumdèm.

PARMENO.

Ubi habitat?

CHEREA.

Ne id quidem.

PARMENO.

Ubi vidisti?

CHEREA.

In viâ.

PARMENO.

Quâ ratione amisisti?

CHÉRÉE.

L'âge? Seize ans.

PARMENON.

C'est la fleur de la jeunesse.

CHÉRÉE.

Tâche de me la faire avoir, ou de gré, ou de force, ou par adresse, n'importe comment, pourvu que je la possède.

PARMENON.

Et à qui est-elle cette fille?

CHÉRÉE.

Je n'en sais, ma foi, rien.

PARMENON.

D'où est-elle?

CHÉRÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Où demeure-t-elle?

CHÉRÉE.

Pas davantage.

PARMENON.

Où l'avez-vous vue?

CHÉRÉE.

Dans la rue

PARMENON.

Pourquoi ne l'avez-vous pas suivie?

CHEREA.

Id equidem adveniens mecum stomachabar modò:
Neque quemquam hominem esse ego arbitror, cui magìs bonæ
Felicitates omnes adversæ sient.

PARMENO.

Quid hoc est sceleris?

CHEREA.

Perii!

PARMENO.

Quid factum est?

CHEREA.

Rogas?
Patris cognatum, atque æqualem, Archidemidem
Nostin'?

PARMENO.

Quidni?

CHEREA.

Is, dum hanc sequor, fit mihi obviàm.

PARMENO.

Incommodè herclè.

CHEREA.

Imò enimverò infeliciter:
Nam incommoda alia sunt dicenda, Parmeno.
Illum liquet mihi dejerare, his mensibus
Sex, septem prorsùm non vidisse proximis,

CHÉRÉE.

C'est de quoi j'enrageois en arrivant ici. Je ne crois pas qu'il y ait un homme à qui les bonnes fortunes tournent plus mal qu'à moi.

PARMENON.

Quel est donc votre malheur?

CHÉRÉE.

Je suis perdu!

PARMENON.

Que vous est-il arrivé?

CHÉRÉE.

Ce qui m'est arrivé? Connois-tu le cousin de mon père, son vieux camarade Archidémide?

PARMENON.

Assurément.

CHÉRÉE.

Pendant que je suivois cette fille, je l'ai rencontré.

PARMENON.

Rencontre fâcheuse.

CHÉRÉE.

Dis désastreuse plutôt; fâcheuse est tout autre chose, Parmenon. Je puis bien jurer que je ne l'avois pas vu depuis six ou sept mois jusqu'à ce moment où sa rencontre m'étoit très désagréable et

Nisi nunc, cùm minimè vellem, minimèque opus fuit.
Eho, nonne hoc monstri simile est? Quid ais?

PARMENO.

Maximè.

CHEREA.

Continuò accurrit ad me, quàm longè quidem,
Incurvus, tremulus, labiis demissis, gemens:
Heus, heus, tibi dico, Cherea, inquit. Restiti.
Scin' quid ego te volebam? Dic. Cras est mihi
Judicium. Quid tum? Ut diligenter nunties
Patri, advocatus manè mihi esse ut meminerit.
Dum hæc dicit, abiit hora. Rogo numquid velit;
Rectè, inquit. Abeo. Cùm hùc respicio ad virginem,
Illa sese intereà commodùm hùc adverterat
In nostram hanc plateam.

PARMENO.

Mirum, ni hanc dicit, modò
Huic quæ data est dono.

CHEREA.

Hùc cum advenio, nulla erat.

PARMENO.

Comites secuti scilicet sunt virginem?

CHEREA.

Verum, parasitus cum ancillà.

très inutile. N'y a-t-il pas là quelque chose qui tient du prodige? Qu'en dis-tu?

PARMENON.

Certainement.

CHÉRÉE.

Du plus loin qu'il me voit, il court à moi tout courbé, tremblant, les lèvres pendantes, essoufflé. Écoutez, écoutez; c'est vous, Cherée, que j'appelle. Je m'arréte. Savez-vous ce que je vous veux? Dites-le-moi. Demain on juge mon procès. Hé bien, votre procès? Dites, je vous prie, à votre père, n'y manquez pas, qu'il songe à venir de bonne heure pour m'aider à soutenir ma cause. Pour me dire cela il me tient une heure. Je lui demande s'il n'a plus rien à m'ordonner; il me dit que non. Je le quitte. Je me retourne du côté de cette jeune fille; justement elle venoit de prendre par ici, dans le lieu où nous sommes.

PARMENON, *à part.*

Je serois bien étonné si ce n'étoit pas celle qu'on a donnée à Thaïs.

CHÉRÉE *poursuivant.*

J'y arrive Plus de fille.

PARMENON, *à Chérée.*

Quelqu'un la suivoit sans doute?

CHÉRÉE.

Oui, un parasite avec une servante.

PARMENO.

Ipsa est, ilicet.

Desine, jam conclamatum est.

CHEREA.

Alias res agis.

PARMENO.

Istuc ago equidem.

CHEREA.

Nostin' quæ sit? Dic mihi; aut

Vidistin'?

PARMENO.

Vidi, novi; scio quò abducta sit.

CHEREA.

Eho, Parmeno mi, nostin'?

PARMENO.

Novi.

CHEREA.

Et scis ubi siet?

PARMENO.

Hùc deducta est ad meretricem Thaïdem: ei dono data est.

CHEREA.

Quis is est tam potens cum tanto munere hoc?

PARMENO.

Miles Thraso,

Phedriæ rivalis.

PARMENON, *à part.*

C'est elle-même. (*à Chérée*) Allons, ne vous inquiétez plus, c'est une affaire faite.

CHÉRÉE.

Tu t'occupes d'autre chose.

PARMENON.

Non, je réponds à ce que vous me dites.

CHÉRÉE.

Saurois-tu qui elle est, dis-moi; l'aurois-tu vue?

PARMENON.

Je l'ai vue, je sais qui elle est, et où elle a été menée.

CHÉRÉE.

Quoi, mon cher Parmenon, tu sais qui elle est?

PARMENON.

Oui.

CHÉRÉE.

Et tu sais où elle est?

PARMENON.

On l'a conduite ici chez Thaïs; on lui en a fait présent.

CHÉRÉE.

Quel est l'homme assez riche pour faire un si grand présent?

PARMENON.

Le capitaine Thrason, le rival de votre frère.

CHEREA.

Duras fratris partes prædicas.

PARMENO.

Imò enim, si scias quod donum huic dono contrà comparet,
Tum magìs id dicas.

CHEREA.

Quodnam, quæso herclè?

PARMENO.

Eunuchum.

CHEREA.

Illumne, obsecro,
Inhonestum hominem, quem mercatus est herì? Senem,
mulierem?

PARMENO.

Istunc ipsum.

CHEREA.

Homo quatietur certè cum dono foras.
Sed istam Thaïdem non scivi nobis vicinam.

PARMENO.

Haud diu est.

CHEREA.

Perii! Numquamne etiam me illam vidisse? Ehodum, dic
mihi,
Estne, ut fertur, formâ..?

PARMENO.

Sanè.

CHÉRÉE.

A ce compte mon frère n'a pas beau jeu.

PARMENON.

Ah, si vous saviez avec quel présent il prétend balancer celui-là, vous diriez bien autre chose.

CHÉRÉE.

Quel est-il, je te prie?

PARMENON.

Un eunuque.

CHÉRÉE.

Seroit-ce, dis-moi, ce vilain homme qu'il acheta hier? Ce vieil efféminé?

PARMENON.

Lui-même.

CHÉRÉE.

Sûrement mon homme sera jeté dehors avec son présent. Mais je ne savois pas que Thaïs fût notre voisine.

PARMENON.

Il n'y a pas long-temps.

CHÉRÉE.

Que je suis malheureux! Ne l'avoir jamais vue? Dis-moi, est-elle, comme on dit, d'une beauté...

PARMENON.

Oui.

CHEREA.

At nihil ad nostram hanc?

PARMENO.

Alia res est.

CHEREA.

Obsecro herclè, Parmeno, fac ut potiar.

PARMENO.

Faciam sedulò, ac
Dabo operam, adjuvabo. Numquid me aliud?..

CHEREA.

Quò nunc is?

PARMENO.

Domum,
Ut mancipia hæc, ita ut jussit frater, deducam ad Thaïdem.

CHEREA.

O fortunatum istum eunuchum, qui quidem in hanc detur domum!

PARMENO.

Quid ita?

CHEREA.

Rogitas? Summâ formâ semper conservam domi
Videbit: conloquetur: aderit unà in unis ædibus:
Cibum nonnumquam capiet cum eâ: interdum propter dormiet.

CHÉRÉE.

Mais elle n'approche pas de la nôtre?

PARMENON.

C'est autre chose.

CHÉRÉE.

Je t'en conjure, Parmenon, fais en sorte que je l'aie.

PARMENON.

J'y ferai mon possible, j'y donnerai mes soins, je vous aiderai. Ne desirez-vous plus rien de moi?

CHÉRÉE.

Où vas-tu présentement?

PARMENON.

Au logis, pour exécuter les ordres de votre frère, et mener ces esclaves à Thaïs.

CHÉRÉE.

Ah! qu'il est heureux, ce vilain eunuque, d'être conduit dans cette maison?

PARMENON.

Heureux? En quoi?

CHÉRÉE.

Peux-tu faire cette question? Une aussi belle esclave sera sa compagne, il la verra à tout instant, lui parlera, sera dans le même appartement qu'elle, mangera quelquefois avec elle, couchera quelquefois dans sa chambre

PARMENO.

Quid, si nunc tute fortunatus fias?

CHEREA.

Quâ re, Parmeno?

Responde.

PARMENO.

Capias tu illius vestem.

CHEREA.

Vestem? Quid tum posteà?

PARMENO.

Pro illo te deducam.

CHEREA.

Audio.

PARMENO.

Te illum esse dicam.

CHEREA.

Intelligo.

PARMENO.

Tu illis fruare commodis, quibus tu illum dicebas modò:
Cibum unà capias, adsis, tangas, ludas, propter dormias:
Quandoquidem illarum neque quisquam te novit, neque scit qui sies.
Præterea forma, et ætas ipsa est, facilè ut pro eunucho probes.

CHEREA.

Dixisti pulchrè: nunquam vidi melius consilium dari.

PARMENON.

Et si vous deveniez cet heureux mortel?

CHÉRÉE.

Comment cela, Parmenon, dis-moi.

PARMENON.

Si vous preniez ses habits?

CHÉRÉE.

Ses habits? Et après?

PARMENON.

Si je vous menois à sa place?

CHÉRÉE.

J'entends.

PARMENON.

Si je disois que vous étes l'eunuque?

CHÉRÉE.

Je comprends.

PARMENON.

Vous jouiriez de tous les plaisirs dont vous disiez à l'instant qu'il jouiroit; vous seriez avec elle à manger, à jouer, à rire; vous coucheriez dans son appartement, puisqu'aucune de ces femmes ne vous connoît ni ne sait qui vous étes. D'ailleurs vous étes d'une figure et d'un âge à passer aisément pour eunuque.

CHÉRÉE.

C'est bien dit. On n'a jamais donné un meilleur

Age, eamus intrò: nunc jam orna me, abduc, duc, quantùm potes.

PARMENO.

Quid agis? Jocabar equidem.

CHEREA.

Garris.

PARMENO.

Perii! quid ego egi miser!
Quò trudis? Perculeris jam tu me. Tibi equidem dico, mane.

CHEREA.

Eamus.

PARMENO.

Pergin'?

CHEREA.

Certum est.

PARMENO.

Vide ne nimium calidum hoc sit modò.

CHEREA.

Non est profectò: sine.

PARMENO.

At enim istæc in me cudetur faba: ah!
Flagitium facimus.

CHEREA.

An id flagitium est, si in domum meretriciam
Deducar, et illis crucibus, quæ nos, nostramque adolescentiam

conseil. Allons, entrons. Ajuste-moi tout-à-l'heure, emmène-moi, conduis-moi le plus tôt que tu pourras.

PARMENON.

Que voulez-vous faire? Je plaisantois.

CHÉRÉE, *entraînant Parmenon.*

Tu te moques.

PARMENON.

Je suis perdu! Qu'ai-je fait, malheureux! Où m'entraînez-vous? Vous allez me perdre. Mais c'est à vous que je parle; laissez-moi.

CHÉRÉE.

Allons.

PARMENON.

Encore?

CHÉRÉE.

J'y suis résolu.

PARMENON.

Prenez garde qu'il ne vous en cuise.

CHÉRÉE.

Il n'y a rien à craindre, laisse-moi faire.

PARMENON.

Ce sera donc moi qui en paierai les pots cassés. Ah! nous allons commettre un crime.

CHÉRÉE.

Est-ce un crime de m'introduire dans la maison d'une Thaïs, et de donner le change à des co-

Habent despicatam, et quæ nos semper omnibus cruciant modis,
Nunc referam gratiam; atque eas itidem fallam, ut ab illis fallimur?
An potiùs hæc pati? Æquum est fieri, ut à me ludatur dolis?
Quod qui rescierint, culpent: illud meritò factum omnes putent.

PARMENO.

Quid istuc? Si certum est facere, facias; verùm ne pòst conferas
Culpam in me.

CHEREA.

Non faciam.

PARMENO.

Jubesne?

CHEREA.

Jubeo, cogo, atque impero.

PARMENO.

Nunquàm defugiam auctoritatem: sequere. Dî vertant benè.

quines qui se jouent de notre âge, qui nous font essuyer toutes sortes d'indignités? Est-ce un crime de les tromper, comme elles nous trompent? N'en est-ce pas un plutôt de souffrir leurs traitements? N'en serois-je pas blâmé de tous ceux qui le sauroient? Et n'est-ce pas justice de me moquer d'elle? Tout le monde trouvera que j'ai bien fait.

PARMENON.

Pourquoi tant de discours? Si vous y êtes résolu, faites; mais ensuite n'allez pas jeter la faute sur moi.

CHÉRÉE.

Non.

PARMENON.

Vous me l'ordonnez?

CHÉRÉE.

Je te l'ordonne, je fais plus, je t'y force, je t'y contrains.

PARMENON.

Je ne vous désobéirai jamais. Suivez-moi. Fassent les dieux que ceci nous tourne à bien!

# ACTUS TERTIUS.

## SCENA I.

THRASO, GNATO, PARMENO.

THRASO.

Magnas verò agere gratias Thaïs mihi!

GNATO.

Ingentes.

THRASO.

Ain' tu, læta est?

GNATO.

Non tam ipso quidem
Dono quàm abs te datum esse: id verò seriò
Triumphat.

PARMENO.

Hùc proviso, ut, ubi tempus siet,
Deducam. Sed eccum militem.

THRASO.

Est istuc datum
Profectò mihi, ut sint grata quæ facio omnia.

GNATO.

Adverti herclè animum.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

THRASON, GNATON, PARMENON.

THRASON.

Thaïs me rend donc de grandes actions de graces?

GNATON.

Très grandes.

THRASON.

Ne dis-tu pas qu'elle est enchantée?

GNATON.

Moins du présent que de la main qui le fait. C'est pour elle un vrai triomphe.

PARMENON, *sortant de chez son maître.*

Je viens voir quand il sera temps de les conduire. (*apercevant Thrason*) Mais voilà le capitaine.

THRASON, *à Gnaton, sans apercevoir Parmenon.*

Il est vrai que j'ai le don de rendre agréable tout ce que je fais.

GNATON.

Je m'en suis, par ma foi, bien aperçu.

THRASO.

Vel rex semper maximas
Mihi agebat, quidquid feceram: aliis non item.

GNATO.

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis sæpè in se transmovet, qui habet salem,
Qui in te est.

THRASO.

Habes.

GNATO.

Rex te ergò in oculis...

THRASO.

Scilicet.

GNATO.

Gestare.

THRASO.

Verò. Credere omnem exercitum,
Consilia.

GNATO.

Mirum!

THRASO.

Tùm, sicubi eum satietas
Hominum, aut negotî si quandò odium ceperat,
Requiescere ubi volebat, quasi... nostin'?

GNATO.

Scio.
Quasi ubi illam exspueret miseriam ex animo.

THRASON.

Le roi lui-même me remercioit on ne peut pas plus de tout ce que je faisois. Avec les autres il en usoit bien différemment.

GNATON.

La gloire que les autres ont acquise avec bien de la peine, on se l'approprie par ses discours, quand on a de l'esprit.

THRASON.

C'est cela.

GNATON.

Aussi ce roi...

THRASON.

Eh bien?

GNATON *continuant.*

Vous couvroit de ses yeux.

THRASON.

Assurément. Il me confioit son armée, ses desseins.

GNATON.

Quoi d'étonnant?

THRASON.

Et puis, quand il étoit ennuyé de ses courtisans, fatigué des affaires, et qu'il vouloit se reposer, comme... Tu m'entends?

GNATON.

Très bien. Comme pour éloigner de soi tous ces dégoûts?

THRASO.

Tenes.

Tum me convivam solum abducebat sibi.

GNATO.

Hui!

Regem elegantem narras.

THRASO.

Imò sic homo

Est perpaucorum hominum.

GNATO.

Imò nullorum arbitror,

Si tecum vivit.

THRASO.

Invidere omnes mihi:

Mordere clanculùm: ego non flocci pendere:

Illi invidere miserè. Verùm unus tamen

Impensè, elephantis quem indicis præfecerat.

Is ubi molestus magis est, quæso, inquam, Strato,

Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?

GNATO.

Pulchrè meherclè dictum, et sapienter. Papæ!

Jugulàras hominem. Quid ille?

THRASO.

Mutus illicò.

THRASON.

Justement. Alors il m'emmenoit manger avec lui tête à tête.

GNATON.

Oh! ho! vous me parlez là d'un roi qui sait choisir son monde.

THRASON.

C'est un homme à qui peu de gens ont le talent de plaire.

GNATON.

Mais personne ne doit lui plaire, s'il vous a pour société.

THRASON.

Les courtisans me portoient tous envie, me déchiroient en secret; je m'en moquois. Ils crevoient de jalousie; mais sur-tout un d'eux qui gouvernoit les éléphants des Indes. Un jour qu'il m'importunoit plus qu'à l'ordinaire: Quoi, Straton, lui dis-je! est-ce parceque vous commandez à des bètes que vous êtes si fier?

GNATON.

Voilà, par ma foi, ce qui s'appelle un bon mot, un mot plein d'esprit. Grands dieux! c'étoit lui couper la gorge. Et que répondit-il?

THRASON.

Il demeura muet.

GNATO.

Quidni esset?

PARMENO.

Dî vestram fidem! Hominem perditum,
Miserumque, et illum sacrilegum!

THRASO.

Quid illud, Gnato,
Quo pacto Rhodium tetigerim in convivio,
Nunquàm tibi dixi?

GNATO.

Nunquàm, sed narra, obsecro.
Plùs millies jam audivi.

THRASO.

Unà in convivio
Erat hic, quem dico, Rhodius adolescentulus.
Fortè habui scortum: cœpit ad id alludere,
Et me irridere. Quid agis, inquam, homo impudens?
Lepus tute es, et pulpamentum quæris?

GNATO.

Ha, ha, hæ!

THRASO.

Quid est?

GNATO.

Facetè, lepidè, lautè: nihil suprà.
Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat? Vetus credidi.

GNATON.

Comment ne le seroit-il pas devenu?

PARMENON, *à part, regardant Thrason.*

Oh! grands dieux! Quel pauvre imbécile! (*vers Gnaton*) et quel scélérat!

THRASON.

Et la manière dont je raillai un Rhodien à table, te l'ai-je contée, Gnaton?

GNATON.

Jamais, contez-moi cela. (*à part*) Il me l'a dit plus de mille fois.

THRASON.

Avec moi dans un festin étoit ce jeune Rhodien dont je parle. J'avois par hasard une fille. Il se mit à badiner avec elle, en se moquant de moi: Que fais-tu, lui dis-je, impudent? Quoi, mignon, il te faut une mignonne?

GNATON

Ha! ha! ha! ha!

THRASON.

Qu'en dis-tu?

GNATON.

Je dis que c'est un mot charmant! que d'esprit! de finesse! il n'y a rien à mettre au-dessus. Mais, je vous prie, est-il de vous ce bon mot? Je l'ai cru d'un ancien.

THRASO.

Audieras?

GNATO.

Sæpè, et fertur in primis.

THRASO.

Meum est.

GNATO.

Dolet dictum imprudenti adolescenti, et libero.

PARMENO.

At te dî perdant!

GNATO.

Quid ille, quæso?

THRASO.

Perditus.

Risu omnes qui aderant emoriri. Deniquè
Metuebant omnes jam me.

GNATO.

Non injuriâ.

THRASO.

Sed heus tu, purgon' ego me de istâc Thaïdi,
Quòd eam me amare suspicata est?

GNATO.

Nihil minùs;

Imò magis auge suspicionem.

THRASON.

Tu l'avois entendu?

GNATON.

Souvent, et on le met au nombre des meilleurs.

THRASON.

Il est de moi.

GNATON.

Je suis fâché que cette raillerie soit tombée sur un jeune homme sans expérience et de bonne famille.

PARMENON, *à part.*

Que les dieux te confondent!

GNATON.

Et que répondit-il, je vous prie?

THRASON.

Il fut confondu. Tous les convives étouffoient de rire. Enfin, depuis ce moment, tout le monde me redoutoit.

GNATON.

Ce n'étoit pas sans motif.

THRASON.

Mais, écoute, me justifierai-je auprès de Thaïs, qui me soupçonne d'aimer cette esclave?

GNATON.

Gardez-vous-en bien. Au contraire, augmentez ses soupçons.

THRASO.

Cur?

GNATO.

Rogas?
Sciu'? Si quandò illa mentionem Phedriæ
Facit, aut si laudat, te ut malè urat.

THRASO.

Sentio.

GNATO.

Id ut ne fiat, hæc res sola est remedio.
Ubi nominabit Phedriam, tu Pamphilam
Continuò. Si quandò illa dicet : Phedriam
Intromittamus commissatum; tu : Pamphilam
Cantatum provocemus. Si laudabit hæc
Illius formam; tu hujus contrà. Deniquè
Par pro pari referto, quod eam mordeat.

THRASO.

Si quidem me amaret, tùm istuc prōdesset, Gnato.

GNATO.

Quandò illud quod tu das expectat, atque amat,
Jamdudùm amat te : jamdudùm illi facilè fit
Quod doleat. Metuet semper, quem ipsa nunc capit
Fructum, ne quandò iratus tu aliò conferas.

THRASO.

Benè dixti. At mihi istuc non in mentem venerat.

THRASON.

Pourquoi?

GNATON.

Vous me le demandez? Savez-vous une chose? Quand elle parle de Phédria, quand elle fait son éloge, c'est pour vous piquer de jalousie.

THRASON.

Je le sens bien.

GNATON.

Pour l'en empêcher vous n'avez qu'un moyen. Lorsqu'elle prononcera le nom de Phédria, aussitôt parlez de Pamphila. Lorsqu'elle dira: *Invitons Phédria à manger*, dites: *Engageons Pamphila à chanter*. Quand elle vantera la bonne mine de Phédria, de votre côté vantez la beauté de Pamphila. Enfin rendez-lui le change, pour la piquer à son tour.

THRASON.

Cela seroit bon si elle m'aimoit.

GNATON.

Puisqu'elle attend vos présents, puisqu'elle soupire après, il y a long-temps qu'elle vous aime: il y a long-temps que vous avez de quoi la chagriner. Elle craindra toujours que vous ne portiez ailleurs vos largesses, si elle venoit à vous fâcher.

THRASON.

C'est bien dit. Cela ne m'étoit pas venu dans l'esprit.

GNATO.

Ridiculum; non enim cogitâras: cæterùm,
Idem hoc tute meliùs quantò invenisses, Thraso!

# SCENA II.

THAIS, THRASO, PARMENO, GNATO, PYTHIAS, *serva æthiops*, CHEREA, *Thaïdis ancillæ*.

THAÏS.

Audire vocem visa sum modò militis.
Atque eccum. Salve, mi Thraso.

THRASO.

O Thaïs mea,
Meum suavium, quid agitur? Ecquid nos amas
De fidicinâ istâc?

PARMENO.

Quàm venustè! Quod dedit
Principium adveniens!

THAÏS.

Plurimùm merito tuo.

GNATO.

Eamus ergò ad cœnam: quid stas?

GNATON.

Vous plaisantez, c'est que vous n'y aviez pas songé; car de vous-même, Thrason, vous auriez trouvé beaucoup mieux.

## SCÈNE II.

THAIS, THRASON, PARMENON, GNATON, PYTHIAS, *une esclave éthiopienne*, CHÉRÉE, *les suivantes de Thaïs.*

THAÏS, *sortant de sa maison.*

Il m'a semblé entendre la voix du capitaine. (*apercevant Thrason*) Mais le voilà. Bonjour, mon cher Thrason.

THRASON.

Ma Thaïs, mon petit cœur, de quoi s'agit-il? M'aime-t-on un peu, pour cette chanteuse...

PARMENON, *à part, ironiquement.*

Qu'il est galant! Le beau début!

THAÏS.

Je vous aime beaucoup pour vous-même.

GNATON.

Cela étant, allons souper. Que faites-vous ici?

PARMENO.

Hem alterum!

Ex homine hunc natum dicas.

THAÏS.

Ubi vis, non moror.

PARMENO.

Adibo, atque adsimulabo quasi nunc exeam.
Ituran', Thaïs, quopiam es?

THAÏS.

Ehem! Parmeno,

Benè pol fecisti; hodiè itura...

PARMENO.

Quò?

THAÏS.

Quid, hunc non vides?

PARMENO.

Video, et me tædet. Ubi vis, dona adsunt tibi
A Phedriâ.

THRASO.

Quid stamus? Cur non imus hinc?

PARMENO.

Quæso herclè ut liceat, pace quod fiat tuâ,
Dare huic quæ volumus, convenire et conloqui.

THRASO.

Perpulchra credo dona, haud nostris similia.

PARMENON, *à part.*

En voici bien d'une autre! Ne diroit-on pas qu'ils ont été modelés l'un sur l'autre?

THAÏS.

Quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

PARMENON, *à part.*

Je vais l'aborder, et feindre que je ne fais que de sortir. (*à Thaïs*) Thaïs, allez-vous quelque part?

THAÏS.

Ha! Parmenon, tu as bien fait de venir. Aujourd'hui je vais...

PARMENON.

Où?

THAÏS, *bas à Parmenon.*

Est-ce que tu ne vois pas cet homme?

PARMENON, *à Thaïs.*

Oui, je le vois, et j'en enrage. Dès qu'il vous plaira de recevoir les présents de Phédria, ils sont tout prêts.

THRASON.

Pourquoi rester ici? Que ne partons-nous?

PARMENON, *à Thrason.*

Permettez, s'il vous plaît; trouvez bon que je remette à madame les présents que j'ai à lui faire, que je l'aborde, que je lui parle.

THRASON, *avec ironie.*

Ils seront beaux sans doute ses présents, et ne ressembleront guère aux nôtres.

PARMENO.

Res indicabit. Heus! jubete istos foràs
Exire, quos jussi, ociùs. Procede tu hùc.
Ex Æthiopiâ est usquè hæc.

THRASO.

Hìc sunt tres minæ.

GNATO.

Vix.

PARMENO.

Ubi tu es, Dore? Accede hùc: hem eunuchum tibi,
Quàm liberali facie, quàm ætate integrâ!

THAÏS.

Ita me dî ament, honestus est.

PARMENO.

Quid tu ais, Gnato?
Numquid habes quod contemnas? Quid tu autem, Thraso?
Tacent: satìs laudant. Fac periculum in litteris,
Fac in palæstrâ, in musicis: quæ liberum
Scire æquum est adolescentem, solertem dabo.

THRASO.

Ego illum eunuchum, si opus siet, vel sobrius.

PARMENO.

Atque hæc qui misit, non sibi soli postulat

PARMENON, *à Thrason.*

Vous en jugerez. (*vers la maison*) Holà! faites venir ces esclaves que j'ai dit. Hâtez-vous. (*à l'Éthiopienne*) Avance, toi. Elle est du fond de l'Éthiopie, celle-ci.

THRASON.

Cela peut valoir trois mines.

GNATON.

Au plus.

PARMENON, *à Chérée, déguisé en eunuque.*

Où es-tu, Dorus? Approche. Madame, voilà votre eunuque. Qu'il a bonne mine! Quelle fleur de jeunesse!

THAÏS.

Oui, en vérité, il est fort bien.

PARMENON, *à Gnaton.*

Qu'en dites-vous, Gnaton? Y trouvez-vous quelque chose à blâmer? (*à Thrason*) Et vous, Thrason? Ils se taisent. C'est un assez bel éloge. Interrogez-le sur les belles-lettres, essayez-le sur la gymnastique, sur la musique; je vous le garantis instruit de tout ce que doit savoir un jeune homme bien né.

THRASON.

Même à jeun, je croirois, au besoin, qu'un pareil eunuque...

PARMENON, *à Thaïs.*

Et celui qui vous fait ce présent n'exige pas que

Te vivere, et suâ causâ excludi cæteros;
Neque pugnas narrat, neque cicatrices suas
Ostentat, neque tibi obstat, quod quidam facit.
Verùm, ubi molestum non erit, ubi tu voles,
Ubi tempus tibi erit, sat habet, si tùm recipitur.

THRASO.

Apparet servum hunc esse domini pauperis
Miserique.

GNATO.

Nam herclè nemo posset, sat scio,
Qui haberet quì pararet alium, hunc perpeti.

PARMENO.

Tace tu, quem ego esse infra infimos omnes puto
Homines. Nam qui huic animum assentari induxeris,
È flammâ petere te cibum posse arbitror.

THRASO.

Jamne imus?

THAÏS.

Hos priùs introducam, et, quæ volo,
Simul imperabo. Posteà continuò exeo.

THRASO.

Ego hinc abeo: tu istam opperire.

PARMENO.

Haud convenit
Unà cum amicâ ire imperatorem in viâ.

vous viviez pour lui seul, que pour lui vous chassiez tous les autres. Il ne vous raconte point ses combats, ne montre point avec ostentation ses cicatrices, ne vous géne point, comme font certaines gens; mais lorsqu'il ne vous incommodera pas, lorsque vous le voudrez, lorsque vous en aurez le temps, il sera content si vous le recevez.

THRASON.

Il paroît que ce valet appartient à un maître pauvre et misérable.

GNATON.

En effet, un homme ne pourroit sûrement supporter celui-là, s'il avoit de quoi en acheter un autre.

PARMENON.

Tais-toi, le plus vil des misérables. Puisque tu peux te résoudre à flatter un tel homme, je te crois capable de manger la viande des bûchers.

THRASON, *à Thaïs.*

Partons-nous?

THAÏS.

Je vais d'abord conduire ces esclaves chez moi, et y donner mes ordres. Je reviens à l'instant.

THRASON, *à Gnaton.*

Je m'en vais; toi, attends Thaïs.

PARMENON, *à Thrason, avec ironie.*

Il ne convient pas qu'un général se montre dans la rue avec son amie.

THRASO.

Quid tibi ego multa dicam? Domini similis es.

GNATO.

Ha, ha, hæ!

THRASO.

Quid rides?

GNATO.

Istuc quod dixti modò:
Et illud de Rhodio dictum in mentem venit.
Sed Thaïs exit.

THRASO.

Abi, præcurre, ut sint domi
Parata.

GNATO.

Fiat.

THAÏS.

Diligenter, Pythias,
Fac cures, si Chremes hùc fortè advenerit,
Ut ores, primùm ut maneat: si id non commodum est,
Ut redeat: si id non poterit, ad me adducito.

PYTHIAS.

Ità faciam.

THAÏS.

Quid? quid aliud volui dicere?
Ehem, curate istam diligenter virginem.
Domi adsitis, facite.

THRASON, *à Parmenon.*

Que veux-tu que je te dise de plus? Tu ressembles à ton maître.

GNATON.

Ha! ha! ha!

THRASON.

De quoi ris-tu?

GNATON.

De ce que vous venez de dire, et puis je me rappelle votre bon mot à ce Rhodien. Mais Thaïs revient.

THRASON.

Va vite, cours devant. Que tout soit prêt à la maison.

GNATON.

Soit.

THAÏS, *à Pythias.*

Exécute ponctuellement ce que je t'ai ordonné, Pythias. Si par hasard Chrémès vient ici, tu le prieras de m'attendre. Si cela le gêne, dis-lui de revenir; s'il ne le peut pas, amène-le-moi.

PYTHIAS.

Je n'y manquerai pas.

THAÏS, *rêvant.*

Mais, que voulais-je te dire encore? M'y voilà. Ayez bien soin de cette fille, et ne quittez pas la maison. Allez.

THRASO.

Eamus.

THAÏS.

Vos me sequimini.

## SCENA III.

### CHREMES.

Profectò, quantò magìs magìsque cogito,
Nimirùm dabit hæc Thaïs mihi magnum malum;
Ità me video ab eâ astutè labefactarier.
Jam tùm, cùm primùm jussit me ad se accersier;
( Roget quis, quid tibi cum illâ? ne nôram quidem; )
Ubi veni, causam, ut ibi manerem, repperit.
Ait rem divinam fecisse, et rem seriam
Velle agere mecum. Jam tùm erat suspicio,
Dolo malo hæc fieri omnia; ipsa accumbere
Mecum, mihi sese dare, sermonem quærere.
Ubi friget, hùc evasit: quàm pridem pater
Mihi et mater mortui essent. Dico, jam diu.
Rus Sunii ecquod habeam, et quàm longè à mari.
Credo ei placere hoc, sperat se à me avellere.

THRASON.

Allons.

THAÏS, *à d'autres esclaves.*

Vous autres, suivez-moi.

## SCÈNE III.

### CHRÉMÈS.

En vérité, plus j'y songe, plus je crois que cette Thaïs me jouera quelque mauvais tour. Je vois qu'elle emploie toutes ses ruses pour me faire donner dans un piège. Dès la première fois qu'elle me fit prier de passer chez elle (quelle affaire y aviez-vous? me dira quelqu'un; je ne la connoissois pas seulement), lorsque j'y fus arrivé, elle chercha des prétextes pour me retenir. Elle avoit fait un sacrifice, disoit-elle, elle vouloit me parler d'affaires sérieuses. Je soupçonnois déja que tout cela se faisoit à mauvaise intention. Elle se met à table à côté de moi, ne s'occupe que de moi, cherche à lier la conversation. Quand elle la voit languir, elle en vient à me demander combien il y a que mon père et ma mère sont morts. Long-temps, lui dis-je. Si j'ai une maison de campagne à Sunium, et à quelle distance de la mer. Je crois alors que la maison est de

Postremò, ecqua indè parva periisset soror.
Ecquis cum eâ unà, quid habuisset, cùm periit;
Ecquis eam posset noscere. Hæc cur quæritet?
Nisi si illa fortè, quæ olim periit parvula
Soror, hanc se intendit esse, ut est audacia.
Verùm ea, si vivit, annos nata est sedecim,
Non major. Thaïs, quàm ego sum, majuscula est
Misit porrò orare ut venirem. Seriò
Aut dicat quod vult, aut molesta ne siet:
Non herclè veniam tertiò. Heus, heus.

## SCENA IV.

### PYTHIAS, CHREMES

PYTHIAS.

Hìc quis est?

CHREMES.

Ego sum Chremes.

PYTHIAS.

O capitulum lepidissimum!

CHREMES.

Dico ego mihi insidias fieri?

son goût, et qu'elle se flatte de me l'escroquer. Enfin elle veut savoir si je n'y ai pas perdu une petite sœur; avec qui elle étoit, quels habits elle avoit quand elle fut enlevée, et si quelqu'un pourroit la reconnoître. Pourquoi toutes ces questions? Prétendroit-elle par hasard être cette sœur qui fut prise toute petite? Elle est assez effrontée pour cela. Mais si elle vit encore ma sœur, elle a seize ans, pas davantage, et Thaïs est un peu plus âgée que moi. Elle m'a encore envoyé chercher. Qu'elle me dise enfin une bonne fois ce qu'elle me veut, et qu'elle ne m'importune plus; car je jure que je ne reviendrai pas une troisième fois. (*Il frappe à la porte de Thaïs*) Holà, holà!

## SCÈNE IV.

### PYTHIAS, CHRÉMÈS

PYTHIAS.

Qui est là?

CHRÉMÈS.

Chrémès.

PYTHIAS.

O le plus aimable des hommes!

CHRÉMÈS.

N'ai-je pas bien dit qu'on me tend des pièges?

PYTHIAS.

Thaïs maximo
Te orabat opere ut cràs redires.

CHREMES.

Rus eo.

PYTHIAS.

Fac, amabo.

CHREMES.

Non possum, inquam.

PYTHIAS.

At apud nos hìc mane,
Dùm redeat ipsa.

CHREMES.

Nihil minùs.

PYTHIAS.

Cur, mi Chremes?

CHREMES.

Malam in rem abis hinc.

PYTHIAS.

Si istuc ità certum est tibi,
Amabo, ut illùc transeas, ubi illa est.

CHREMES.

Eo.

PYTHIAS.

Abi, Dorias, citò hunc deduce ad militem.

PYTHIAS.

Thaïs vous prie très instamment de revenir demain.

CHRÉMÈS.

Je pars pour la campagne.

PYTHIAS.

Faites-lui ce plaisir, je vous prie.

CHRÉMÈS.

Je ne puis, te dis-je.

PYTHIAS.

Attendez donc chez nous qu'elle revienne

CHRÉMÈS.

Encore moins.

PYTHIAS.

Pourquoi, mon cher Chrémès?

CHRÉMÈS.

Va-t'en au diable.

PYTHIAS.

Puisque vous êtes dans cette résolution, faites-moi le plaisir de passer où elle est.

CHRÉMÈS.

Allons.

PYTHIAS, *à une autre esclave.*

Va vite, Dorias, conduis monsieur chez le capitaine.

# SCENA V.

## ANTIPHO.

Herì aliquot adolescentuli coiimus in Piræo,
In hunc diem ut de symbolis essemus. Cheream ei rei
Præfecimus: dati annuli: locus, tempus constitutum est.
Præteriit tempus: quo in loco dictum est, parati nihil est.
Homo ipse nusquàm est: neque scio quid dicam, aut quid conjectem.
Nunc mihi hoc negotî cæteri dedêre, ut illum quæram:
Idque adeò visam si domi est. Quisnam hinc à Thaïde exit?
Is est, an non est? ipsus est. Quid hoc hominis! Qui est hic ornatus?
Quid illud mali est? Nequeo satis mirari, neque conjicere.
Nisi quidquid est, procùl hinc libet priùs, quid sit, sciscitari.

# SCÈNE V.

## ANTIPHON.

Hier, étant avec plusieurs jeunes gens au port de Pirée, nous fîmes la partie de dîner ensemble aujourd'hui à frais communs. Nous chargeâmes Chérée d'ordonner le repas. On lui donne des gages, on convient de l'heure et du lieu. L'heure est passée : dans l'endroit convenu, rien de prêt. Notre homme ne se trouve point. Je ne sais qu'en dire et qu'en penser. Maintenant les autres convives m'ayant chargé de le trouver, je viens voir s'il est chez lui. Mais qui sort de chez Thaïs? Est-ce lui, ou non? C'est lui-même. Quelle figure! quel équipage! Quel malheur lui est arrivé? ceci m'inquiète, et je n'y puis rien deviner. Tenons-nous à l'écart, et tâchons de découvrir ce que ce peut être, avant de l'aborder.

# SCENA VI.

## CHEREA, ANTIPHO.

CHEREA.

Num quis hìc est? Nemo est. Num quis hinc me sequitur? Nemo homo est.
Jamne erumpere hoc licet mihi gaudium? Pro Jupiter!
Nunc est profectò tempus, cùm perpeti me possum interfici,
Ne hoc gaudium contaminet vita ægritudine aliquâ.
Sed neminemne curiosum intervenire nunc mihi,
Qui me sequatur quoquò eam? Rogitando obtundat, enecet?
Quid gestiam, aut quid lætus sim? quò pergam, undè emergam, ubi siem
Vestitum hunc nactus, quid mihi quæram, sanus sim, anne insaniam?

ANTIPHO.

Adibo, atque ab eo gratiam hanc, quam video velle, inibo.
Cherea, quid est quòd sic gestis? Quid sibi hic vestitus quærit?
Quid est quòd lætus sis? Quid tibi vis? Satisne sanus? Quid me
Aspectas? Quid taces?

# SCÈNE VI.

CHÉRÉE, *en habit d'eunuque, sortant de chez Thaïs;* et ANTIPHON, *qui se tient à l'écart.*

CHÉRÉE.

N'y a-t-il personne ici? Non. Personne de chez Thaïs ne me suit-il? Personne. Je puis donc présentement laisser éclater ma joie. O grand Jupiter! je puis maintenant consentir à quitter la vie. Je crains qu'une plus longue existence n'empoisonne de quelque chagrin mon bonheur présent. Mais ne rencontrerai-je aucun homme curieux qui me suive par-tout? qui m'étourdisse, m'assomme de questions? qui me demande pourquoi je suis si transporté, si joyeux? où je vais, d'où je viens, où j'ai pris cet [habillement], quel est mon dessein, si je suis dans mon bon sens, ou si j'ai perdu l'esprit?

ANTIPHON, *à part.*

Je vais l'aborder et lui faire le plaisir qu'il paroît desirer. (*haut*) Chérée, pourquoi ces transports? Que veut dire cet habillement? D'où vous vient cette joie? Quel est votre dessein? Êtes-vous en votre bon sens? Pourquoi me regarder sans répondre?

CHEREA.

O festus dies hominis! amice,

Salve: nemo est omnium, quem ego magìs nunc cuperem quàm te.

ANTIPHO.

Narra istuc, quæso, quid siet.

CHEREA.

Imò ego te obsecro herclè, ut audias.

Nostin' hanc quam amat frater?

ANTIPHO.

Novi. Nempè opinor Thaïdem.

CHEREA.

Istam ipsam.

ANTIPHO.

Sic commemineram.

CHEREA.

Quædam hodiè est ei dono data

Virgo. Quid ego ejus tibi nunc faciem prædicem, aut laudem, Antipho?

Cùm me ipsum noris, quàm elegans formarum spectator siem,

In hac commotus sum.

ANTIPHO.

Ain' tu?

CHEREA.

Primam dices, scio, si videris

Quid multa verba? Amare cœpi. Fortè fortunà domi

CHÉRÉE.

O l'heureux jour! Mon ami, je vous salue; vous êtes l'homme du monde que je desirois le plus rencontrer en ce moment.

ANTIPHON.

Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous avez.

CHÉRÉE.

C'est moi qui vous conjure de m'écouter. Connoissez-vous cette femme que mon frère aime?

ANTIPHON.

Oui; je pense que c'est Thaïs.

CHÉRÉE

Elle-même.

ANTIPHON.

Je m'en souvenois.

CHÉRÉE.

Aujourd'hui on lui a fait présent d'une jeune fille. Pourquoi vous ferois-je l'éloge de sa figure? Vous savez que je suis connoisseur en beautés. Elle m'a frappé.

ANTIPHON.

Vraiment?

CHÉRÉE.

Si vous la voyiez, vous la trouveriez incomparable. Enfin j'en suis devenu amoureux. Par hasard,

Quidam erat eunuchus, quem mercatus fuerat frater Thaïdi;
Neque is deductus etiam tum ad eam. Summonuit me Parmeno
Ibi servus, quod ego arripui.

ANTIPHO.

Quid id est?

CHEREA.

Tace sis, citiùs audies :
Ut vestem cum illo mutem, et pro illo jubeam me illùc deducier.

ANTIPHO.

Pro eunuchon'?

CHEREA.

Sic est.

ANTIPHO.

Quid tandem ex eâ re ut caperes commodi?

CHEREA.

Rogas? Viderem, audirem, essem unà quâcum cupiebam, Antipho.
Num parva causa, aut parva ratio est? Traditus sum mulieri.
Illa illicò ubi me accepit, læta verò ad se abducit domum,
Commendat virginem.

ANTIPHO.

Cui? Tibine?

il y avoit chez nous un eunuque, que mon frère avoit acheté pour Thaïs. On ne l'avoit pas encore conduit chez elle. Parmenon, notre valet, m'a donné un conseil que j'ai saisi.

ANTIPHON.

Quel conseil?

CHÉRÉE.

Ne m'interrompez pas, vous serez instruit plus vite. C'est de changer d'habit avec cet eunuque, et de me faire introduire à sa place.

ANTIPHON.

A la place de l'eunuque?

CHÉRÉE.

Oui.

ANTIPHON.

Et quel avantage enfin tirer de ce changement?

CHÉRÉE.

Belle demande! De voir, d'entendre, et d'être avec celle que je desirois, mon ami. Est-ce là un foible motif, une mauvaise raison? On me présente à Thaïs, qui, en me recevant, me conduit toute joyeuse dans sa maison, et recommande la jeune fille.

ANTIPHON.

A qui? A toi?

CHEREA.

Mihi.

ANTIPHO.

Satis tutò tamen.

CHEREA.

Edicit ne vir quisquam ad eam adeat: et mihi, ne abscedam, imperat:

In interiore parte ut maneam solus cum solâ: annuo,

Terram intuens modestè.

ANTIPHO.

Miser!

CHEREA.

Ego, inquit, ad cœnam hinc eo:

Abducit secum ancillas: paucæ, quæ circum illam essent, manent,

Novitiæ puellæ. Continuò hæc adornant, ut lavet:

Adhortor properent: dùm apparatur, virgo in conclavi sedet,

Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc Jovem

Quo pacto Danaæ misisse aiunt quondam in gremium imbrem aureum.

Egomet quoque id spectare cœpi: et quia consimilem luserat

Jam olim ille ludum, impendiò magis animus gaudebat mihi,

CHÉRÉE.

A moi.

ANTIPHON.

Voilà une fille bien en sûreté.

CHÉRÉE.

Thaïs me défend de laisser entrer aucun homme auprès d'elle, m'ordonne de ne la pas quitter, et de demeurer seul avec elle dans l'appartement le plus reculé. Les yeux modestement baissés, je lui fais signe de la tête que j'obéirai.

ANTIPHON.

Le pauvre malheureux!

CHÉRÉE.

Je vais souper en ville, me dit-elle. Elle emmène ses suivantes. Il en reste quelques unes pour servir cette belle. C'étoient autant de novices. D'abord elles la déshabillent pour la mettre au bain. Je les exhorte à se hâter. Pendant les préparatifs, la jeune fille étoit assise dans une petite chambre, et regardoit un tableau, où l'on voyoit représentée cette pluie d'or que Jupiter, dit-on, fit tomber dans le sein de Danaé. Je me suis mis aussi à regarder ce tableau; et parceque Jupiter s'étoit autrefois déguisé ainsi que moi, j'étois charmé qu'un dieu se fût métamorphosé en homme et fût descendu furtivement par les gouttières, pour tromper une femme. Et quel dieu encore! celui qui du bruit de son

Deum sese in hominem convertisse, atque in alienas tegulas
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem deum? qui templa cœli summa sonitu concutit.
Ego homuncio hoc non facerem? Ego illud verò ità faciam ac lubens.
Dum hæc mecum reputo, accersitur lavatum intereà virgo:
It, lavit, redit. Deindè eam in lectum illæ collocant.
Sto expectans, si quid mihi imperent. Venit una: Heus tu, inquit, Dore,
Cape hoc flabellum, ventulum huic sic facito, dum lavamus:
Ubi nos laverimus, si voles, lavato. Accipio tristis.

ANTIPHO.

Tùm equidem istuc os tuum impudens videre nimiùm vellem,
Qui esset status, flabellum tenere te asinum tantum.

CHEREA.

Vix elocuta est hoc, foràs simul omnes proruunt se.
Abeunt lavatum: perstrepunt, ità ut fit, domini ubi absunt.
Intereà somnus virginem opprimit: ego limis specto
Sic per flabellum clanculum: simul alia circumspecto,
Satin' explorata sint. Video esse: pessulum ostio obdo.

tonnerre ébranle l'immensité des cieux. Et moi, misérable mortel, je ne suivrois pas son exemple? Je le suivrai, et sans remords. Pendant que je fais ces réflexions, on appelle la jeune fille pour prendre le bain. Elle y va, se baigne et revient; ensuite on la met au lit. Je me tiens debout, j'attends qu'on me donne quelques ordres. Une des filles vient à moi: Écoute, Dorus, me dit-elle; prends cet éventail, agite-le de cette manière, pour rafraîchir cette jeune personne, tandis que nous nous baignerons; lorsque nous aurons pris le bain, tu le prendras si tu veux. Je reçois l'éventail d'un air triste.

ANTIPHON.

Je voudrois, ma foi, pour beaucoup, avoir vu ta mine impudente et ta contenance. Un grand âne comme toi tenir un éventail!

CHÉRÉE.

A peine m'avoit-elle donné cette commission, qu'elles sortent toutes ensemble. Elles vont se baigner, elles font grand bruit, comme c'est l'ordinaire des valets lorsque les maîtres sont absents. Ensuite le sommeil gagne ma jeune fille; et moi, du coin de l'œil, je regarde comme cela au travers de l'éventail, j'examine autour de moi; lorsque je vois qu'il n'y a rien à craindre, je pousse le verrou.

ANTIPHO.

Quid tùm?

CHEREA.

Quid! Quid tùm? fatue?

ANTIPHO.

Fateor.

CHEREA.

An ego occasionem
Mihi ostentatam tantam, tam brevem, tam optatam, tam insperatam,
Amitterem? Tùm pol ego is essem verè, qui simulabar.

ANTIPHO.

Sanè, herclè, ut dicis. Sed interim de symbolis quid actum est?

CHEREA.

Paratum est.

ANTIPHO.

Frugi es. Ubi? Domin'?

CHEREA.

Imò, apud libertum Discum.

ANTIPHO.

Perlongè est.

CHEREA.

Sed tantò ociùs properemus.

ANTIPHO.

Muta vestem.

ANTIPHON.

Ensuite?

CHÉRÉE.

Comment, ensuite? Que tu es sot!

ANTIPHON.

Je l'avoue.

CHÉRÉE.

Une occasion si peu durable, si desirée, aussi inattendue, se seroit présentée, et je l'aurois perdue? Il auroit fallu être celui dont je jouois le personnage.

ANTIPHON.

C'est, ma foi, bien dit. Mais cependant notre dîner, où en est-il?

CHÉRÉE.

Il est prêt.

ANTIPHON.

Tu es un galant homme. Où? Chez toi?

CHÉRÉE.

Non. Chez l'affranchi Discus.

ANTIPHON.

Il y a loin.

CHÉRÉE.

Raison de plus pour aller vite.

ANTIPHON.

Change d'habit.

CHEREA.

Ubi mutem? Perii: nam domo exulo nunc. Metuo fratrem
Ne intùs sit: porrò autem, pater ne rure redierit jam.

ANTIPHO.

Eamus ad me: ibi proximum est ubi mutes.

CHEREA.

Rectè dicis.
Eamus: et de istác simul, quo pacto porrò possim
Potiri, consilium volo capere unà tecum.

ANTIPHO.

Fiat.

CHÉRÉE.

Où en changer? Je suis fort embarrassé. Je n'ose pas rentrer au logis : je crains que mon frère n'y soit; je crains encore que mon père ne soit revenu de la campagne.

ANTIPHON.

Passons chez moi; c'est l'endroit le plus près où tu puisses quitter cet accoutrement

CHÉRÉE.

C'est bien dit. Allons. Je veux aussi délibérer avec toi sur les moyens d'avoir cette fille.

ANTIPHON.

Soit.

# ACTUS QUARTUS.

## SCENA I.

DORIAS.

Ità me dî ament, quantùm ego illum vidi, nonnihil timeo
Misera, ne quam ille hodiè insanus turbam faciat, aut vim Thaïdi.
Nam postquàm iste advenit Chremes adolescens, frater virginis,
Militem rogat, ut illum admitti jubeat. Ille continuò irasci :
Neque negare audere. Thaïs porrò instare, ut hominem invitet.
Id faciebat retinendi illius causâ : quia illa, quæ cupiebat
De sorore ejus indicare, ad eam rem tempus non erat.
Invitat tristis. Mansit. Ibi illa cum illo sermonem occipit.
Miles verò sibi putare adductum antè oculos æmulum :
Voluit facere contrà huic ægrè : Heus, heus, inquit, puer, Pamphilam
Arcesse, ut delectet hìc nos. Illa exclamat, minimè gentium;
Tun' in convivium illam ? Miles tendere : indè ad jurgium.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

DORIAS, *qui revient de chez Thrason.*

En vérité, sur ce que j'ai pu voir, je crains bien que ce brutal ne fasse aujourd'hui quelque tapage, et n'insulte ma maîtresse. Lorsque Chrémès, le frère de cette fille, est arrivé, Thaïs a prié le capitaine de le faire entrer. Aussitôt il s'est mis en colère; il n'a cependant pas osé la refuser. Thaïs ensuite l'a pressé d'engager ce jeune homme à dîner, par l'unique motif de le retenir, car ce n'étoit pas là le moment de lui dire ce qu'elle avoit à lui révéler au sujet de sa sœur. Thrason l'invite de mauvaise grace. Chrémès reste. Ma maîtresse lie conversation avec lui; et le capitaine, de s'imaginer qu'on lui met un rival sous les yeux. Afin de chagriner Thaïs à son tour : Holà, holà, dit-il à un de ses gens, va chercher Pamphila, qu'elle nous amuse. Thaïs s'écrie : Il n'en sera rien. Elle dans un festin?.. Le capitaine s'obstine; de là une alterca-

Intereà aurum sibi clàm mulier demit, dat mihi ut auferam.
Hoc est signi, ubi primùm poterit, sese illinc subducet, scio.

## SCENA II.

### PHEDRIA.

Dum rus eo, cœpi egomet mecum inter vias,
(Ità ut fit, ubi quid in animo est molestiæ)
Aliam rem ex alià cogitare, et ea omnia in
Pejorem partem. Quid opus est verbis? Dum hæc puto,
Præterii imprudens villam. Longè jam abieram,
Cùm sensi. Redeo rursùm, malè verò me habens.
Ubi ad ipsum veni diverticulum, constiti:
Occepi mecum cogitare: hem! biduum hìc
Manendum est soli sine illâ? Quid tum posteà?
Nihil est. Quid? nihil? Si non tangendi copia est,
Eho ne videndi quidem erit? Si illud non licet,
Saltem hoc licebit: certè extrema linea
Amare, haud nihil est. Villam prætereo sciens.
Sed quid hoc, quòd timida subitò egreditur Pythias?

tion. Pendant la querelle, ma maîtresse ôte ses bijoux, et me les donne à rapporter. C'est signe qu'elle s'esquivera le plus tôt qu'elle pourra; j'en suis sûre.

## SCÈNE II.

### PHÉDRIA.

En allant à la campagne, mille pensées, sur la route, m'ont passé par la tête (ce qui est assez ordinaire quand on a du chagrin), et toutes je les ai tournées du plus mauvais côté. Pour tout dire, j'étois si préoccupé de mes réflexions, que j'ai passé notre maison des champs, sans m'en apercevoir. J'en étois déja bien loin, lorsque j'ai vu mon erreur. Je reviens sur mes pas, tout contrarié. Lorsque j'arrive au petit chemin qui y conduit, je m'arrête. Je me dis à moi-même: Quoi donc, il faudra demeurer ici deux jours seul, sans elle? Eh bien, après? ce n'est rien que deux jours. Comment, rien? S'il m'est défendu de l'approcher, me sera-t-il interdit de la voir? Si l'un ne m'est pas permis, au moins l'autre le sera. En amour, le plus petit plaisir a son prix. Je laisse derrière moi notre campagne, et, cette fois, ce n'est pas par distraction. Mais qu'est-ce? Pourquoi Pythias sort-elle si brusquement, et toute tremblante?

# SCENA III.

## PYTHIAS, PHEDRIA, DORIAS

PYTHIAS.

Ubi illum ego scelerosum, misera, atque impium inveniam? Aut ubi quæram?
Hoccine tam audax facinus facere esse ausum!

PHEDRIA.

Perii. Hoc quid sit vereor.

PYTHIAS.

Quin insuper etiam scelus, postquàm ludificatus est virginem,
Vestem omnem miseræ discidit, eam ipsam capillo conscidit.

PHEDRIA.

Hem!

PYTHIAS.

Qui nunc si detur mihi,
Ut ego unguibus facilè illi in oculos involem venefico!

PHEDRIA.

Profectò nescio quid, absente nobis, turbatum est domi.
Adibo. Quid istuc? Quid festinas? Aut quem quæris, Pythias?

# SCÈNE III.

## PYTHIAS, PHÉDRIA, DORIAS.

PYTHIAS, *sans apercevoir Phédria.*

Malheureuse! Où le trouver le coquin, le scélérat? Où le chercher? Avoir osé commettre un crime aussi hardi!

PHÉDRIA, *à part.*

Hélas! je crains bien ce que ce peut être.

PYTHIAS.

Il ne s'est pas contenté, le brutal, d'outrager cette fille, il lui a déchiré ses habits, il lui a arraché les cheveux.

PHÉDRIA, *avec étonnement.*

Ah!

PYTHIAS.

Si je le rencontrois, comme je lui crèverois les yeux à ce sorcier!

PHÉDRIA.

Sans doute il est arrivé quelque désordre dans cette maison pendant mon absence. Je veux lui parler. Qu'as-tu, Pythias? Où vas-tu si vite? Qui cherches-tu?

PYTHIAS.

Hem, Phedria, egon' quem quæram? Abi hinc quò dignus es cum donis tuis
Tam lepidis.

PHEDRIA.

Quid istuc est rei?

PYTHIAS.

Rogas me? Eunuchum quem dedisti nobis, quas turbas dedit!
Virginem, quam heræ dono dederat miles, vitiavit.

PHEDRIA.

Quid ais?

PYTHIAS.

Perii.

PHEDRIA.

Temulenta es.

PYTHIAS.

Utinam sic sient, mihi qui malè volunt:

DORIAS.

Au obsecro, mea Pythias, quid istucnam monstri fuit?

PHEDRIA.

Insanis: qui istuc facere eunuchus potuit?

PYTHIAS.

Ego illum nescio

PYTHIAS.

Comment, Phédria, qui je cherche? Allez au diable avec vos beaux présents.

PHÉDRIA.

Que veux-tu dire?

PYTHIAS.

Ce que je veux dire? L'eunuque que vous nous avez donné, quel vacarme n'a-t-il pas fait? La jeune fille dont le capitaine a fait présent à ma maîtresse, il l'a déshonorée.

PHÉDRIA.

Que dis-tu?

PYTHIAS.

Que tout est perdu.

PHÉDRIA.

Tu es ivre.

PYTHIAS.

Puissent-ils être ivres comme je le suis, ceux qui me veulent du mal!

DORIAS, *à Pythias.*

O ma chère Pythias, je te prie, quelle espèce de monstre étoit-ce donc?

PHÉDRIA.

Tu es folle : comment un eunuque auroit-il pu..?

PYTHIAS.

Je ne sais ce qu'il est, mais ce qu'il a fait n'est

Qui fuerit: hoc, quod fecit, res ipsa indicat.
Virgo ipsa lacrumat, neque, cùm rogites quid sit, audet dicere.
Ille autem bonus vir nusquam apparet. Etiam hoc misera suspicor,
Aliquid domo abeuntem abstulisse.

PHEDRIA.

Nequeo mirari satìs,
Quò abire ignavus ille possit longiùs, nisi si domum
Fortè ad nos rediit.

PYTHIAS.

Vise, amabo, num sit.

PHEDRIA.

Jam faxo scies.

DORIAS.

Perii! obsecro tam infandum facinus, mea tu, ne audivi quidem.

PYTHIAS.

At pol ego amatores mulierum esse audieram eos maximos,
Sed nihil potesse: verùm miseræ non in mentem venerat:
Nam illum aliquò conclusissem, neque illi commisissem virginem.

que trop évident. La jeune fille est toute en larmes; et lorsqu'on lui demande ce qu'elle a, elle n'ose le dire. Et cet homme de bien ne paroît plus. Je soupçonne même qu'en s'en allant il nous a volé quelque chose.

PHÉDRIA.

Je serois bien étonné que ce lâche eût pu aller loin, il sera peut-être retourné chez nous.

PYTHIAS.

Voyez, je vous prie, s'il y est.

PHÉDRIA.

Tout-à-l'heure je vous le fais savoir. (*Il sort.*)

DORIAS.

Quel malheur! mais, ma chère, je n'avois jamais rien ouï d'aussi horrible.

PYTHIAS.

Pour moi, j'avois bien entendu dire que ces sortes de gens aimoient beaucoup les femmes, mais qu'ils étoient incapables d'une pareille violence. Si cela m'étoit venu en pensée, je l'aurois enfermé quelque part, et ne lui aurois pas confié cette jeune personne.

# SCENA IV.

## PHEDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

PHEDRIA.

Exi foràs, sceleste; at etiam restitas,
Fugitive? Prodi, malè conciliate.

DORUS.

Obsecro.

PHEDRIA.

Oh!
Illud vide, os ut sibi distorsit carnifex.
Quid hùc reditio est? Quid vestis mutatio est?
Quid narras? Paulùm si cessassem, Pythias,
Domi non offendissem; ità jam adornabat fugam.

PYTHIAS.

Habesne hominem, amabo?

PHEDRIA.

Quidnì habeam?

PYTHIAS.

O factum benè!

DORIAS.

Istuc pol verò benè.

PYTHIAS.

Ubi est?

# SCÈNE IV.

## PHÉDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

PHÉDRIA, *à Dorus.*

Sors, coquin : tu t'amuses encore, fugitif? Avance, eunuque de malheur.

DORUS.

Je vous prie.

PHÉDRIA.

Oh! voyez donc comme le pendard tord la bouche. Pourquoi revenir ici? Pourquoi changer d'habit? Qu'as-tu à répondre? Si j'avois tardé un instant, Pythias, je ne l'aurois pas trouvé à la maison. Il s'équipoit déja pour s'enfuir.

PYTHIAS.

Le tenez-vous, je vous prie?

PHÉDRIA.

Assurément.

PYTHIAS.

Tant mieux.

DORIAS.

Oui vraiment, tant mieux.

PYTHIAS.

Où est-il?

PHEDRIA.

Rogitas? Non vides?

PYTHIAS.

Videam? Obsecro, quem?

PHEDRIA.

Hunc scilicet.

PYTHIAS.

Quis hic est homo?

PHEDRIA.

Qui ad vos deductus hodiè est.

PYTHIAS.

Hunc oculis suis
Nostrarum nunquàm quisquam vidit, Phedria.

PHEDRIA.

Non vidit?

PYTHIAS.

An tu hunc credidisti esse, obsecro,
Ad nos deductum?

PHEDRIA.

Nam quem? Alium habui neminem.

PYTHIAS.

Au!
Ne comparandus hic quidem ad illum est: ille erat
Honestâ facie et liberali.

PHEDRIA.

Ità visus est
Dudùm, quia variâ veste exornatus fuit;
Nunc tibi videtur fœdus, qui illam non habet.

PHÉDRIA.

Tu me le demandes? Ne le vois-tu pas?

PYTHIAS.

Le voir? Qui donc, je vous prie?

PHÉDRIA.

Cet homme-là apparemment.

PYTHIAS.

Quel est-il, cet homme-là?

PHÉDRIA.

Celui qu'on a mené tantôt chez vous.

PYTHIAS.

Celui-là? aucune de nous ne l'a aperçu, Phédria.

PHÉDRIA.

Aucune de vous ne l'a aperçu?

PYTHIAS.

Mais vous, de bonne foi, croyez-vous que c'est celui-là qu'on a conduit chez nous?

PHÉDRIA.

Qui donc? je n'en ai jamais eu d'autre.

PYTHIAS.

Ha! il n'y a point de comparaison. L'autre avoit bonne mine et l'air d'un garçon bien né.

PHÉDRIA.

C'est ainsi qu'il vous a paru tantôt, parcequ'il avoit son habit chamarré. Tu le trouves hideux présentement qu'il en a changé.

PYTHIAS.

Tace, obsecro; quasi verò paulùm intersiet.
Ad nos deductus hodiè est adolescentulus,
Quem tu videre verò velles, Phedria.
Hic est vetus, vietus, veternosus, senex,
Colore mustelino.

PHEDRIA.

Hem, quæ hæc est fabula?
Eò redigis me, ut, quid egerim, egomet nesciam.
Eho tu, emin' ego te?

DORUS.

Emisti.

PYTHIAS.

Jube, mihi denuò
Respondeat.

PHEDRIA.

Roga.

PYTHIAS.

Venistin' hodiè ad nos? Negat.
At ille alter venit, annos natus sedecim,
Quem secum adduxit Parmeno...

PHEDRIA.

Agedum, hoc mihi expedi
Primùm; istam, quam habes, unde habes vestem? Taces?
Monstrum hominis, non dicturus?

DORUS.

Venit Cherea...

PYTHIAS.

Taisez-vous donc, je vous prie. Comme s'il n'y avoit qu'une petite différence. On nous a amené un beau jeune homme qui vous auroit fait plaisir à voir, Phédria. Celui-ci est vieux, caduc, décrépit, avec son teint jaunâtre.

PHÉDRIA.

Mais quel conte! Tu me réduis à ne savoir moi-même ce que j'ai fait. (*à Dorus*) Parle, toi; t'ai-je acheté?

DORUS.

Oui.

PYTHIAS, *à Phédria.*

Ordonnez-lui de me répondre à mon tour

PHÉDRIA.

Interroge-le.

PYTHIAS.

Es-tu venu aujourd'hui chez nous? Il dit que non. Mais cet autre âgé de seize ans, que Parmenon a amené avec lui...

PHÉDRIA, *interrompant Pythias. A Dorus.*

Oh çà, explique-moi ceci d'abord. Cet habit que tu as, où l'as-tu pris? Tu ne réponds pas? Monstre, parleras-tu?

DORUS.

Chérée est venu...

PHEDRIA.

Fraterne?

DORUS.

Ità.

PHEDRIA.

Quando?

DORUS.

Hodiè.

PHEDRIA.

Quàm dudùm?

DORUS.

Modò.

PHEDRIA.

Quìcum?

DORUS.

Cum Parmenone.

PHEDRIA.

Norasne eum priùs?

DORUS.

Non. Nec, quis esset, unquàm audieram dicier.

PHEDRIA.

Undè igitur meum fratrem esse sciebas?

DORUS.

Parmeno

Dicebat eum esse: is dedit mihi hanc vestem.

PHEDRIA.

Occidi.

PHÉDRIA.

Mon frère?

DORUS.

Oui.

PHÉDRIA.

Quand?

DORUS.

Aujourd'hui.

PHÉDRIA.

Y a-t-il long-temps?

DORUS.

Non.

PHÉDRIA.

Avec qui?

DORUS.

Avec Parmenon.

PHÉDRIA.

Le connoissois-tu déja?

DORUS.

Non. Je n'en avois même pas entendu parler.

PHÉDRIA.

Comment donc savois-tu que c'étoit mon frère?

DORUS.

Parmenon le disoit; c'est lui qui m'a donné cet habit.

PHÉDRIA, *à part.*

Je suis perdu!

DORUS.

Meam ipse induit : post unà ambo abierunt foràs.

PYTHIAS.

Jam satìs credis sobriam esse me, et nil mentitam tibi?
Jam satìs certum est virginem vitiatam esse?

PHEDRIA.

Age nunc, bellua,
Credis huic quod dicat?

PYTHIAS.

Quid isti credam? Res ipsa indicat.

PHEDRIA.

Concede istuc paululùm. Audin'? Etiam nunc paululùm.
Sat est.
Dic dùm hoc rursùm, Cherean' tuam vestem detraxit tibi?

DORUS.

Factum.

PHEDRIA.

Et eâ est indutus?

DORUS.

Factum.

PHEDRIA.

Et pro te huc deductus est?

DORUS.

Ità

DORUS.

Il a pris le mien, ensuite ils sont sortis ensemble.

PYTHIAS, *à Phédria.*

Êtes-vous maintenant assez persuadé que je ne suis pas ivre, et que je ne vous ai rien dit de faux? Est-il assez prouvé que la jeune fille a été insultée?

PHÉDRIA, *à Pythias.*

Courage, grosse bête. Est-ce que tu crois ce qu'il dit?

PYTHIAS.

Qu'ai-je besoin de le croire? La chose parle d'elle-même.

PHÉDRIA, *bas à Dorus.*

Recule un peu de ce côté. Entends-tu? Encore un peu. Assez. Dis-moi encore une fois, Chérée t'a-t-il pris ton habit?

DORUS.

Oui.

PHÉDRIA.

Et s'en est revêtu?

DORUS

Oui.

PHÉDRIA.

Et il a été conduit à ta place?

DORUS.

Oui

PHEDRIA.

Jupiter magne! ô scelestum atque audacem hominem!

PYTHIAS.

Væ mihi!

Etiam nunc non credis indignis nos esse irrisas modis?

PHEDRIA.

Mirum ni credas quod iste dicat. Quid agam nescio.

Heus, tu negato rursùm. Possumne ego hodiè ex te exsculpere

Verum? Vidistin' fratrem Cheream?

DORUS.

Non.

PHEDRIA.

Non potest sine

Malo fateri, video. Sequere me hàc. Modò ait, modò negat.

Ora me.

DORUS.

Obsecro te verò, Phedria.

PHEDRIA.

I intrò nunc jam.

DORUS.

Hoi, hei.

PHÉDRIA, *haut.*

Grands dieux, quel scélérat! quel effronté!

PYTHIAS.

Que je suis malheureuse! Quoi, vous doutez encore que nous ayons été outragées d'une manière indigne?

PHÉDRIA, *à Pythias.*

Belle merveille que tu croies ce qu'il dit! (*à part*) Je ne sais ce que je dois faire. (*bas à Dorus*) Écoute, dis à présent tout le contraire. (*haut*) Pourrai-je aujourd'hui t'arracher la vérité? As-tu vu mon frère Chérée?

DORUS.

Non.

PHÉDRIA.

Il ne peut pas dire la vérité à moins qu'on ne l'assomme: je le vois bien. Suis-moi. Tantôt il dit oui, tantôt il dit non. (*bas à Dorus*) Demande-moi grace.

DORUS.

Je vous demande grace, et c'est bien sérieusement, Phédria.

PHÉDRIA.

Entre maintenant. (*Il frappe Dorus.*)

DORUS.

Ahi! ahi!

PHEDRIA.

Alio pacto honestè quo modo hinc abeam nescio:
Actum est siquidem. Tu me hìc etiam, nebulo, ludificabere?

## SCENA V.

### PYTHIAS, DORIAS.

PYTHIAS.

Parmenonis tam scio esse hanc technam, quàm me vivere.

DORIAS.

Sic est.

PYTHIAS.

Inveniam pol hodiè parem ubi referam gratiam.
Sed nunc quid faciendum censes, Dorias?

DORIAS.

De istac rogas
Virgine?

PYTHIAS.

Ità. Utrum taceamne, an prædicem.

DORIAS.

Tu pol, si sapis,
Quod scis, nescis, neque de eunucho, neque de vitio virginis:

PHÉDRIA, *à part.*

Je ne savois point d'autre moyen de m'en tirer honnêtement. Tout est perdu si... (*haut*) Tu me joueras donc ainsi, coquin.

## SCÈNE V.

### PYTHIAS, DORIAS.

PYTHIAS.

Je suis aussi sûre que ceci est une fourberie de Parmenon, que je suis sûre d'être vivante.

DORIAS.

C'est la vérité.

PYTHIAS.

Je trouverai, sur ma foi, le moyen de lui rendre la pareille avant que la journée soit passée. Mais que me conseilles-tu de faire présentement?

DORIAS.

Au sujet de cette fille, n'est-ce pas?

PYTHIAS.

Oui. Parlerai-je, ou garderai-je le secret?

DORIAS.

En vérité, si tu es sage, tout ce que tu sais, tu dois avoir l'air de l'ignorer. Pas un mot de l'eunuque, ni de ses outrages : par ce moyen plus d'em-

Hac re, et te omni turbâ evolves, et illi gratum feceris.
Id modò dic abîsse Dorum.

PYTHIAS.

Ita faciam.

DORIAS.

Sed videon' Chremem?
Thaïs jam aderit.

PYTHIAS.

Quid ita?

DORIAS.

Quia, cum indè abeo, jam tum inceperat
Turba inter eos.

PYTHIAS.

Tu aufer aurum hoc, ego scibo ex hoc quid siet.

## SCENA VI.

### CHREMES, PYTHIAS.

CHREMES.

At at, data herclè verba mihi sunt: vicit vinum quod bibi.
At, dum accubabam, quàm videbar mihi esse pulchrè sobrius!
Postquàm surrexi, neque pes, neque mens satis suum officium facit.

barras pour toi, et tu feras plaisir à Thaïs. Dis seulement que Dorus est parti.

PYTHIAS.

C'est ce que je ferai.

DORIAS.

Mais ne vois-je pas Chrémès? Thaïs ne tardera pas.

PYTHIAS.

Pourquoi cela?

DORIAS.

Parcequ'ils commençoient à se quereller lorsque je suis sortie de chez le capitaine.

PYTHIAS.

Emporte ces bijoux. Je saurai de Chrémès ce qui en est.

## SCÈNE VI.

### CHRÉMÈS, PYTHIAS.

CHRÉMÈS.

Eh! mais, mais, je suis pris. Le vin que j'ai bu m'a dompté. Pendant que j'étois à table je me croyois de la plus belle sobriété. Depuis que je me suis levé, la tête et les pieds font mal leur office.

PYTHIAS.

Chreme?

CHREMES.

Quis est? Ehem, Pythias. Vah, quantò nunc formosior
Vidêre, quàm dudum!

PYTHIAS.

Certè quidem tu pol multò alacrior.

CHREMES.

Verbum herclè hoc verum est: sinè Cerere et Libero friget Venus.
Sed Thaïs multò antè venit?

PYTHIAS.

An abiit jam à milite?

CHREMES.

Jamdudùm: ætatem. Lites factæ sunt inter eos maxumæ.

PYTHIAS.

Nil dixit tum, ut sequerere sese?

CHREMES.

Nihil, nisi abiens mihi innuit

PYTHIAS.

Eho, nonne id sat erat?

CHREMES.

At nesciebam id dicere illam, nisi quia

PYTHIAS.

Chrémès.

CHRÉMÈS.

Qui est-ce? Ah! ha! c'est Pythias. Oh! que tu me parois bien plus jolie que tantôt!

PYTHIAS.

Et vous, de bien meilleure humeur.

CHRÉMÈS.

On dit, par ma foi, bien vrai : sans le vin et la bonne chère, l'amour est transi. Mais Thaïs est-elle arrivée beaucoup avant moi?

PYTHIAS

Est-elle déja partie de chez le capitaine?

CHRÉMÈS.

Il y a long-temps : il y a un siècle. Il s'est élevé entre eux une querelle très vive.

PYTHIAS.

Ne vous a-t-elle rien dit en partant? Ne vous a-t-elle pas prié de la suivre?

CHRÉMÈS.

Point du tout. Quand elle est sortie, elle m'a pourtant fait signe.

PYTHIAS.

Et n'étoit-ce pas assez?

CHRÉMÈS.

Je ne savois pas que c'étoit cela qu'elle vouloit

Correxit miles, quod intellexi minùs : nam me extrusit foràs.

Sed eccam ipsam video : miror ubi huic ego anteverterim.

## SCENA VII.

### THAIS, CHREMES, PYTHIAS.

THAÏS.

Credo equidem illum jam adfuturum esse, ut illam à me eripiat. Sine veniat.

Atqui si illam digito attigerit uno, oculi illicò effodientur.

Usque adeò ego illius ferre possum ineptias et magnifica verba,

Verba dum sint. Verùm enim, si ad rem conferentur, vapulabit.

CHREMES.

Thaïs, ego jamdudùm hìc adsum.

THAÏS.

O mi Chreme, te ipsum expectabam :

Scin' tu turbam hanc propter te esse factam? Et adeò ad te attinere hanc

Omnem rem?

CHREMES.

Ad me? Qui? Quasi istuc...

THAÏS.

Quia, dum tibi sororem studeo

dire: mais le capitaine a réparé mon défaut d'intelligence, car il m'a mis à la porte. La voilà, je la vois; je suis bien étonné de l'avoir devancée.

# SCÈNE VII.

## THAIS, CHRÉMÈS, PYTHIAS.

THAÏS, *sans apercevoir Chrémès et Pythias.*

Je crois qu'il arrivera dans l'instant pour me l'enlever. Qu'il y vienne. S'il la touche du bout du doigt, je lui arrache les deux yeux. Je puis souffrir ses impertinences et ses fanfaronnades; mais qu'il s'en tienne aux paroles; s'il en vient aux voies de fait, je le ferai rouer de coups.

CHRÉMÈS, *à Thaïs.*

Thais, il y a déja long-temps que je suis ici.

THAÏS.

Ah! mon cher Chrémès, je vous attendois. Savez-vous que vous êtes la cause de ce trouble, et que toute cette affaire vous regarde?

CHRÉMÈS.

Moi? En quoi? Comme si...

THAÏS

En ce que la querelle dont vous avez été témoin,

Reddere, ac restituere, hæc atque hujusmodi sum multa passa.

CHREMES.

Ubi ea est?

THAÏS.

Domi apud me.

CHREMES.

Ehem!

THAÏS.

Quid est?

Educta ita, utì teque, illàque dignum est.

CHREMES.

Quid ais?

THAÏS.

Id quod res est.

Hanc tibi dono do, neque repeto pro illà abs te quidquam pretii.

CHREMES.

Et habetur, et referetur, Thaïs, à me, ita utì merita es,

Gratia.

THAÏS.

At enim cave, ne priùs quàm hanc à me accipias, amittas, Chreme.

Nam hæc ea est, quam miles à me vi nunc ereptum venit.

Abi tu, cistellam, Pythias, domo effer cum monumentis.

et bien d'autres de la même espèce, je les ai essuyées par le desir que j'ai de vous rendre, de vous remettre votre sœur.

CHRÉMÈS.

Où est-elle?

THAÏS.

Au logis, chez moi.

CHRÉMÈS, *avec étonnement.*

Comment, chez vous?

THAÏS.

Qu'avez-vous? On l'a élevée d'une manière digne d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Que me dites-vous?

THAÏS.

L'exacte vérité. Je vous en fais présent, et ne vous en demande aucune récompense.

CHRÉMÈS.

Je vous en suis obligé, Thaïs, et j'en ai toute la reconnoissance que vous méritez.

THAÏS.

Mais prenez garde, Chrémès, de la perdre avant que je l'aie remise entre vos mains; car c'est elle que le capitaine va venir enlever de force. (*à Pythias*) Va-t'en au logis, Pythias, apporte-nous la cassette avec les preuves.

CHREMES.

Viden' tu illum, Thaïs?..

PYTHIAS.

Ubi sita est?

THAÏS.

In risco. Odiosa, cessas?

CHREMES.

Militem secum ad te quantas copias adducere?
At at.

THAÏS.

Num formidolosus, obsecro, es, mi homo?

CHREMES.

Apage sis,
Egon' formidolosus? Nemo est hominum, qui vivat, minùs.

THAÏS.

Atque ita opus est.

CHREMES.

Ah! metuo, qualem tu me esse hominem existimes.

THAÏS.

Imò hoc cogitato: quicum res tibi est, peregrinus est,
Minùs potens quàm tu, minùs notus, minùs amicorum hic habens.

CHREMES.

Scio istuc: sed tu quod cavere possis, stultum admittere est.

CHRÉMÈS, *avec effroi.*

Voyez-vous, Thaïs...

PYTHIAS, *à Thaïs.*

Où est-elle?

THAÏS.

Dans le coffre. Tu m'impatientes. Tu n'iras pas plus vite?

CHRÉMÈS, *continuant.*

Quelle armée nombreuse le capitaine amène contre vous! Ah ciel!

THAÏS.

Seriez-vous poltron, je vous prie, mon cher?

CHRÉMÈS.

Fi donc! Moi, poltron? Il n'y a pas d'homme au monde qui le soit moins.

THAÏS.

Voilà comme il faut être.

CHRÉMÈS.

Ah! je crains que vous ne me preniez pour un homme qui...

THAÏS.

Bien loin d'avoir peur, songez que celui à qui vous avez affaire est un étranger, moins puissant que vous, moins connu, qui a ici moins d'amis.

CHRÉMÈS.

Je sais cela. Mais quand on peut éloigner le danger, c'est folie de le laisser approcher. Il vaut

Malo ego nos prospicere, quàm hunc ulcisci, acceptâ injuriâ.

Tu abi, atque obsera ostium intùs, ego dùm hinc transcurro ad forum.

Volo ego adesse hìc advocatos nobis in turbâ hac.

THAÏS.

Mane.

CHREMES.

Meliùs est...

THAÏS.

Mane.

CHREMES.

Omitte, jam adero.

THAÏS.

Nil opus est istis, Chreme :

Hoc dic modò, sororem illam tuam esse, et te parvam virginem

Amisisse : nunc cognosse : signa ostende.

PYTHIAS.

Adsunt.

THAÏS.

Cape.

Si vim faciet, in jus ducito hominem; intellextin'?

CHREMES.

Probè.

mieux nous mettre en sûreté, que de nous venger de ce capitaine après qu'il nous aura fait insulte. Entrez chez vous, et fermez bien votre porte en dedans, tandis que je vais courir à la place. Je veux qu'il y ait ici des gens prêts à nous secourir dans ce tumulte.

THAÏS.

Demeurez.

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux...

THAÏS, *l'arrêtant.*

Demeurez, vous dis-je.

CHRÉMÈS.

Laissez-moi aller. Dans un instant je serai de retour.

THAÏS.

Il n'est besoin de personne, Chrémès. Dites seulement que cette fille est votre sœur, que vous l'avez perdue toute petite, que vous venez de la reconnoître; montrez-lui en les preuves.

PYTHIAS, *avec la cassette.*

Les voilà.

THAÏS, *à Chrémès.*

Prenez-les. S'il fait quelque violence, menez-le devant les juges; entendez-vous?

CHRÉMÈS.

Fort bien

THAÏS.

Fac animo hæc præsenti dicas.

CHREMES.

Faciam.

THAÏS.

Attolle pallium.

Perii : huic ipsi opus patrono est, quem defensorem paro.

## SCENA VIII.

THRASO, GNATO, CHREMES, THAIS, PYTHIAS, SANGA, *et alii servi, personæ mutæ.*

THRASO.

Hanccine ego ut contumeliam tam insignem in me accipiam, Gnato?

Mori me satiùs est. Simalio, Donax, Syrisce, sequimini.

Primùm ædes expugnabo.

GNATO.

Rectè.

THRASO.

Virginem eripiam.

GNATO.

Probè.

THAÏS.

En lui disant tout cela, tâchez de vous posséder.

CHRÉMÈS.

Oui.

THAÏS.

Relevez votre manteau. (*à part*) Je suis perdue: celui que je charge de ma défense a besoin d'un défenseur.

## SCÈNE VIII.

THRASON, GNATON, CHRÉMÈS, THAIS, PYTHIAS, SANGA, *et d'autres esclaves, qui ne parlent point.*

THRASON.

Moi, Gnaton, moi souffrir un affront aussi sanglant? J'aimerois mieux mourir. Simalion, Donax, Syriscus, suivez-moi. D'abord j'emporte la maison d'assaut.

GNATON.

Fort bien.

THRASON.

J'enlève la fille.

GNATON.

A merveille.

THRASO.

Malè mulctabo ipsam.

GNATO.

Pulchrè.

THRASO.

In medium huc agmen cum vecti, Donax: Tu, Simalio, in sinistrum cornu; tu Syrisce, in dexterum: Cedo alios: ubi centurio est Sanga, et manipulus furum?

SANGA.

Eccum adest.

THRASO.

Quid ignave? Peniculon' pugnare, qui istum huc portes, cogitas?

SANGA.

Egone? Imperatoris virtutem noveram, et vim militum: Sinè sanguine hoc fieri non posse: quì abstergerem vulnera.

THRASO.

Ubi alii?

SANGA.

Quì, malum, alii? Solus Sannio servat domi

THRASO.

Tu hosce instrue. Hic ego ero post principia, indè omnibus signum dabo

THRASON.

J'assomme Thaïs.

GNATON.

Rien de plus glorieux.

THRASON.

Avance au centre avec ton levier, Donax. Toi, Simalion, à l'aile gauche; toi, Syriscus, à la droite. A moi les autres. Où sont le centurion Sanga et sa troupe légère?

SANGA.

Le voilà.

THRASON.

Comment, lâche! Est-ce avec ce torchon que tu prétends combattre?

SANGA.

Moi? Je connois la valeur du général et l'ardeur des soldats: j'ai jugé qu'il y auroit ici du sang répandu. C'est pour essuyer les blessures.

THRASON.

Où sont les autres?

SANGA.

Que diable voulez-vous dire avec vos autres? Sannion seul monte la garde à la maison.

THRASON, *à Gnaton.*

Toi, mets l'armée en bataille. Et moi je me tiendrai aux seconds rangs, et de là je donnerai le signal aux bataillons.

GNATO.

Illud est sapere! Ut hosce instruxit, ipsus sibi cavit loco

THRASO.

Idem hocce Pyrrhus factitavit.

CHREMES.

Viden' tu, Thaïs, quam hic rem agit?
Nimirùm consilium illud rectum est de occludendis ædibus

THAÏS.

Sanè, quòd tibi nunc vir videatur esse, hic nebulo magnus est:
Ne metuas.

THRASO.

Quid videtur?

GNATO.

Fundam tibi nunc nimis vellem dari,
Ut tu illos procul hinc ex occulto cæderes; facerent fugam.

THRASO.

Sed eccam Thaïdem ipsam video.

GNATO.

Quàm mox irruimus?

THRASO.

Mane
Omnia priùs experiri verbis, quàm armis, sapientem decet

GNATON.

Voilà ce qui s'appelle être prudent! (*à part*) Après avoir rangé son monde, il se met en lieu de sûreté.

THRASON.

C'est ainsi que Pyrrhus en usoit toujours.

CHRÉMÈS, *à Thaïs.*

Voyez-vous, Thaïs, les préparatifs du capitaine? Il est bon le conseil que je vous ai donné de fermer votre porte.

THAÏS, *à Chrémès.*

Oui, parceque vous le croyez un homme de cœur; mais c'est le plus grand poltron. N'ayez pas peur.

THRASON, *à Gnaton.*

Quel est ton avis, Gnaton?

GNATON.

Mon avis seroit qu'on vous armât présentement d'une fronde, afin que vous pussiez les charger de loin sans quitter votre poste couvert. Ils prendroient la fuite.

THRASON.

Mais voilà Thaïs que j'aperçois

GNATON.

Fondrons-nous sur elle?

THRASON.

Attends. Un sage capitaine doit tenter toutes les voies de pacification avant de courir aux armes

Qui scis an, quæ jubeam, sinè vi faciat?

GNATO.

Di vestram fidem,

Quanti est sapere! Nunquàm accedo ad te, quin abs te abeam doctior.

THRASO.

Thaïs, primùm hoc mihi responde: cùm tibi do istam virginem,

Dixtin' hos mihi dies soli dare te?

THAÏS.

Quid tum posteà?

THRASO.

Rogitas?

Quæ mihi antè oculos coràm amatorem adduxti tuum?

THAÏS.

Quid cum illo ut agas?

THRASO.

Et cum eo clam te subduxti mihi?

THAÏS.

Libuit.

THRASO.

Pamphilam ergo huc redde, nisi vi mavis eripi

CHREMES.

Tibi illam reddat? aut tu eam tangas? omnium...

Que sais-tu si elle ne fera pas de bonne grace ce que je lui vais ordonner?

GNATON.

Grands dieux, que la sagesse est une belle chose! Je n'approche jamais de vous que je ne m'en retourne plus instruit.

THRASON, *à Thaïs.*

Thaïs, répondez-moi d'abord à ceci. Lorsque je vous ai fait présent de cette fille, ne m'avez-vous pas promis d'être à moi seul ces jours-ci?

THAÏS.

Eh bien, après?

THRASON.

Comment après? N'avez-vous pas amené chez moi, sous mes yeux, votre galant?

THAÏS, *à part.*

Comment raisonner avec un tel fou?

THRASON, *continuant.*

Ne vous êtes-vous pas dérobée de chez moi avec lui?

THAÏS.

J'ai fait ce qu'il me convenoit de faire.

THRASON.

Rendez-moi donc Pamphila tout-à-l'heure, si vous n'aimez mieux que je vous l'enlève de force.

CHRÉMÈS.

Qu'elle te la rende? ou que tu la prennes? Le plus...

GNATO.

Ah! quid ais? Tace.

THRASO.

Quid tu tibi vis? Ego non tangam meam?

CHREMES.

Tuam autem, furcifer?

GNATO.

Cave sis: nescis cui maledicas nunc viro.

CHREMES.

Non tu hinc abis?

Scin' tu, ut tibi res se habeat? Si quidquam hodiè hic turbæ cœperis,

Faciam ut hujus loci, dieique, meique semper memineris.

GNATO.

Miseret tui me, qui hunc tantum hominem facias inimicum tibi.

CHREMES.

Diminuam ego caput tuum hodiè, nisi abis.

GNATO.

Ain' verò, canis?

Siccine agis?

THRASO.

Quis tu homo es? Quid tibi vis? Quid cum illâ rei tibi est?

GNATON, *à Chrémès.*

Ah! qu'allez-vous dire? Taisez-vous.

THRASON.

Que prétendez-vous? Je ne reprendrois pas mon esclave?

CHRÉMÈS.

Ton esclave, maraud?

GNATON, *à Chrémès.*

Prenez garde. Vous ne savez pas quel homme vous insultez.

CHRÉMÈS, *à Gnaton.*

T'en iras-tu d'ici? (*à Thrason*) Et toi, sais-tu le jeu que tu joues? S'il t'arrive aujourd'hui de faire ici le moindre bruit, je te ferai souvenir toute ta vie de ce lieu, de ce jour, et de moi.

GNATON, *à Chrémès.*

Je vous plains, si vous attirez sur vous l'inimitié d'un si grand personnage.

CHRÉMÈS.

Je te casse la tête, si tu ne t'en vas.

GNATON, *à Chrémès.*

Que dites-vous, effronté? Est-ce ainsi que vous agissez?

THRASON.

Qui êtes-vous? Quel est votre dessein? Quel intérêt prenez-vous à cette fille?

CHREMES.

Scibis. Principiò eam esse dico liberam.

THRASO.

Hem!

CHREMES.

Civem Atticam.

THRASO.

Hui!

CHREMES.

Meam sororem.

THRASO.

Os durum!

CHREMES.

Miles, nunc adeò edico tibi,
Ne vim facias ullam in illam. Thaïs, ego ad Sophronam eo
Nutricem, ut eam adducam, et signa ostendam hæc.

THRASO.

Tun' me prohibeas
Meam ne tangam?

CHREMES.

Prohibeo, inquam.

GNATO.

Audin' tu? Hic furti se alligat.
Satin' hoc tibi est?

CHRÉMÈS.

Je te le ferai savoir. D'abord je te déclare qu'elle est libre.

THRASON.

Comment?

CHRÉMÈS.

Citoyenne d'Athènes.

GNATON.

Ah!

CHRÉMÈS.

Et ma sœur.

THRASON.

L'impudent!

CHRÉMÈS.

Cela étant, capitaine, je te défends de lui faire aucune violence. (*à Thaïs*) Thaïs, je m'en vais chercher Sophrone sa nourrice, l'amener ici, et lui montrer les preuves.

THRASON, *à Chrémès.*

Quoi! vous m'empêcherez de reprendre une fille qui m'appartient?

CHRÉMÈS.

Oui, te dis-je.

GNATON, *à Thrason.*

L'entendez-vous? Il se rend complice du larcin. Cela ne vous suffit-il pas?

THRASO.

Hoc idem tu ais, Thaïs?

THAÏS.

Quære qui respondeat

THRASO.

Quid nunc agimus?

GNATO.

Quin redeamus: jam hæc tibi aderit supplicans
Ultrò.

THRASO.

Credin'?

GNATO.

Imò certè. Novi ingenium mulierum;
Nolunt, ubi velis; ubi nolis, cupiunt ultrò.

THRASO.

Benè putas.

GNATO.

Jam dimitto exercitum?

THRASO.

Ubi vis.

GNATO.

Sanga, ita uti fortes decet
Milites, domi focique fac vicissim ut memineris.

SANGA.

Jamdudùm animus est in patinis.

THRASON.

Dites-vous la même chose aussi, Thaïs?

THAÏS.

Cherchez qui vous réponde.

THRASON, *à Gnaton.*

Quel parti prendre?

GNATON.

De nous en retourner. Comptez qu'elle viendra bientôt d'elle-même vous demander grace.

THRASON.

Le crois-tu?

GNATON.

J'en suis sûr. Je connois le caractère des femmes. Voulez-vous une chose, elles ne la veulent pas; ne vous en souciez-vous plus, elles la desirent.

THRASON.

C'est bien pensé.

GNATON.

Congédierai-je l'armée?

THRASON.

Dès que tu voudras.

GNATON, *à Sanga.*

Sanga, fais en brave soldat. A présent que la guerre est finie, songe à la maison, à la cuisine.

SANGA.

Il y a long-temps que je m'occupe de la marmite.

GNATO.

Frugi es.

THRASO.

Vos me hàc sequimini.

GNATON.

Tu es un honnête garçon.

THRASON.

Suivez-moi par ici, vous autres.

# ACTUS QUINTUS.

## SCENA I.

THAIS, PYTHIAS.

THAIS.

Pergin', scelesta, mecum perplexè loqui?
Scio, nescio, abiit, audivi, ego non adfui.
Non tu istuc mihi dictura apertè es, quidquid est?
Virgo, conscissâ veste, lacrimans obticet;
Eunuchus abiit. Quamobrem? Quid factum est? Taces?

PYTHIAS.

Quid tibi ego dicam, misera? Illum eunuchum negant
Fuisse.

THAIS.

Quis fuit igitur?

PYTHIAS.

Iste Cherea.

THAIS.

Qui Cherea.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

THAIS, PYTHIAS.

THAÏS.

Me continueras-tu, coquine, tes discours ambigus? *Je le sais, je n'en sais rien, il est parti, on me l'a dit, je n'y étois pas.* Ne me diras-tu pas clairement ce qui s'est passé? Cette jeune fille a ses habits déchirés; elle pleure, et n'en dit point la cause. L'eunuque s'en est allé. Pourquoi cela? Qu'est-il arrivé? Parleras-tu?

PYTHIAS.

Que vous dirai-je, hélas! On assure que ce n'étoit pas un eunuque.

THAÏS.

Qu'étoit-il donc?

PYTHIAS.

C'étoit Chérée.

THAÏS.

Quel est-il ce Chérée.

PYTHIAS.

Iste ephebus frater Phedriæ.

THAÏS.

Quid ais, venefica?

PYTHIAS.

Atqui certò comperi.

THAÏS.

Quid is, obsecro, ad nos? Quamobrem adductus est?

PYTHIAS.

Nescio.

Nisi amasse credo Pamphilam.

THAÏS.

Hem! misera, occidi!

Infelix, si quidem tu istæc vera prædicas.

Num id lacrimat virgo?

PYTHIAS.

Id opinor.

THAÏS.

Quid ais, sacrilega?

Istuccine interminata sum hinc abiens tibi?

PYTHIAS.

Quid facerem? Ita ut tu justi, soli credita est

THAÏS.

Scelesta, ovem lupo commisisti. Dispudet

PYTHIAS.

Le jeune frère de Phédria.

THAÏS.

Que me dis-tu, sorcière?

PYTHIAS.

Ce que je sais de science certaine.

THAÏS.

Et qu'avoit-il affaire chez nous? Pourquoi l'y a-t-on amené?

PYTHIAS.

Je n'en sais rien. Mais je crois qu'il étoit amoureux de Pamphila.

THAÏS.

Ah! malheureuse! Hélas! je suis perdue, si ce que tu me dis est vrai. Est-ce là ce qui fait pleurer cette fille?

PYTHIAS.

Je le crois.

THAÏS.

Que me dis-tu, scélérate? Est-ce là ce que je t'avois ordonné en partant?

PYTHIAS.

Que devois-je faire? J'ai suivi vos ordres, je ne l'ai confiée qu'à lui seul.

THAÏS.

Coquine, tu as donné la brebis à garder au loup. Je meurs de honte qu'on m'ait ainsi trompée. (*aper-*

Sic mihi data esse verba. Quid illuc hominis est?

PYTHIAS.

Hera mea, tace, obsecro, salvæ sumus: hominem
Habemus ipsum.

THAÏS.

Ubi is est?

PYTHIAS.

Hem, ad sinistram, non vides?
En.

THAÏS.

Video.

PYTHIAS.

Comprehendi jube, quantùm potest.

THAÏS.

Quid illo facias, stulta?

PYTHIAS.

Quid faciam, rogas?
Vide, amabo, si non, cùm aspicias, os impudens
Videtur? Non est? Tum, quæ ejus confidentia est?

*cevant Chérée qu'elle ne reconnoît pas encore*) Quelle espèce d'homme est-ce là?

PYTHIAS.

Ma chère maîtresse, soyez tranquille, je vous prie; tout va bien, nous tenons notre homme.

THAÏS.

Où est-il?

PYTHIAS.

Là, à gauche. Est-ce que vous ne le voyez pas? Le voilà.

THAÏS.

Je le vois.

PYTHIAS.

Faites-le arrêter au plus vîte.

THAÏS.

Et qu'en feras-tu, sotte que tu es?

PYTHIAS.

Ce que j'en ferai, dites-vous? Voyez, je vous prie, s'il n'a pas toute la mine d'un effronté! Non, dites-vous? Avec quelle impudence il vient ici?

# SCENA II.

## CHEREA, THAIS, PYTHIAS.

CHEREA.

Apud Antiphonem uterque, mater et pater,
Quasi deditâ operâ, domi erant, ut nullo modo
Introire possem, quin viderent me. Interim
Dum ante ostium sto, notus mihi quidam obviam
Venit. Ubi vidi, ego me in pedes, quantùm queo,
In angiportum quoddam desertum; inde item
In aliud, inde in aliud: ita miserrimus
Fui fugitando, ne quis me cognosceret.
Sed estne hæc Thaïs, quam video? Ipsa est. Hæreo.
Quid faciam? Quid mea autem? Quid faciet mihi?

THAÏS.

Adeamus. Bone vir, Dore, salve; dic mihi,
Aufugistin'?

CHEREA.

Hera, factum.

THAÏS.

Satin' id tibi placet?

CHEREA.

Non

## SCÈNE II.

### CHÉRÉE, THAIS, PYTHIAS.

CHÉRÉE, *sans apercevoir Thaïs et Pythias.*

Le père et la mère d'Antiphon étoient chez eux comme tout exprès, de sorte que je n'y pouvois pas entrer sans qu'ils me vissent. Tandis que je reste devant leur porte, arrive un homme de ma connoissance. Dès que je l'aperçois, je me sauve au plus vite dans une ruelle qui n'est pas fréquentée, de celle-là dans une autre, puis encore dans une autre; j'ai couru comme un malheureux, pour n'être pas reconnu. (*apercevant Thaïs*) Mais ne vois-je pas Thaïs? C'est elle-même. Je suis pris. A quoi me déterminer? Mais que m'importe? Que me fera-t-elle?

THAÏS, *à Pythias.*

Abordons-le. (*à Chérée*) Bonjour, Dorus, l'homme de bien. Dites-moi, vous êtes-vous enfui?

CHÉRÉE.

Oui, ma maîtresse.

THAÏS.

Vous applaudissez-vous de cette fuite?

CHÉRÉE.

Non.

THAÏS.

Credin' te impunè abiturum?

CHEREA.

Unam hanc noxiam
Omitte; si aliam unquàm admisero ullam, occidito.

THAÏS.

Num meam sævitiam veritus es?

CHEREA.

Non.

THAÏS.

Quid igitur?

CHEREA.

Hanc metui, ne me criminaretur tibi.

THAÏS.

Quid feceras?

CHEREA.

Paululùm quiddam.

THAÏS.

Eho! paululùm, impudens?
An paulum hoc esse tibi videtur, virginem
Vitiare civem?

CHEREA.

Conservam esse credidi.

PYTHIAS.

Conservam! Vix me contineo, quin involem in

THAÏS.

Avez-vous cru vous échapper impunément?

CHÉRÉE.

Pardonnez-moi cette première faute: si jamais j'en commets une seconde, tuez-moi

THAÏS.

Appréhendiez-vous que je fusse une maîtresse cruelle?

CHÉRÉE.

Non.

THAÏS.

Que craigniez-vous donc?

CHÉRÉE, *en montrant Pythias.*

Que cette fille ne m'accusât auprès de vous.

THAÏS.

Qu'aviez-vous fait?

CHÉRÉE.

Peu de chose.

THAÏS.

Comment peu de chose, effronté? Croyez-vous que ce soit peu de chose d'insulter une citoyenne?

CHÉRÉE.

Je la croyois esclave comme moi.

PYTHIAS.

Esclave comme toi? Je ne sais qui m'empêche de

Capillum. Monstrum! Etiam ultrò derisum advenit.

THAÏS.

Abin' hinc, insana.

PYTHIAS.

Quid ità verò? Debeam,
Credo, isti quidquam furcifero, si id fecerim:
Præsertim cùm se servum fateatur tuum.

THAÏS.

Missa hæc faciamus. Non te dignum, Cherea,
Fecisti. Nam, si ego digna hac contumeliâ
Sum maximè, at tu indignus qui faceres tamen.
Neque edepol, quid nunc consilii capiam, scio,
De virgine istac; ità conturbâsti mihi
Rationes omnes, ut eam non possim suis,
Ità ut æquum fuerat, atque ut studui, tradere, ut
Solidum parerem hoc mihi beneficium, Cherea.

CHEREA.

At nunc dehinc spero æternam inter nos gratiam
Fore, Thaïs. Sæpe ex hujusmodi re quapiam, et
Malo ex principio, magna familiaritas
Conflata est. Quid, si hoc quispiam voluit deus?

THAÏS.

Equidem pol in eam partem accipioque et volo.

lui sauter aux cheveux. Le monstre vient encore nous railler.

THAÏS, *à Pythias.*

Va-t'en, folle que tu es.

PYTHIAS.

Pourquoi donc? J'en devrois sans doute de reste à ce pendard, si je faisois ce que je dis; sur-tout lorsqu'il s'avoue votre esclave.

THAÏS.

Terminons cette querelle. Votre action, Chérée, n'est pas digne de vous. Quand j'aurois mérité cent fois cette insulte, il ne vous convenoit pas de me la faire. Je ne sais plus en vérité quel parti prendre au sujet de cette fille. Vous avez dérangé tous mes projets. Je ne puis plus la rendre à ses parents, comme je le devois, et comme je le desirois. Je ne puis plus me les attacher par un bienfait essentiel.

CHÉRÉE.

A commencer d'aujourd'hui, Thaïs, j'espère que nous serons éternellement amis. Une pareille aventure, aussi mal entamée, a souvent été l'origine d'une grande intimité. Qui sait si quelque dieu n'a pas voulu que la chose fût ainsi?

THAÏS.

En vérité, c'est ainsi que je l'interprète, et que je le souhaite.

CHEREA.

Imò ità quæso. Unum hoc scito, contumeliæ
Non me fecisse causá, sed amoris.

THAÏS.

Scio.
Et pol propptereà magis nunc ignosco tibi.
Non adeò inhumano ingenio sum, Cherea,
Neque tam imperita, ut, quid amor valeat, nesciam.

CHEREA.

Te quoque jam, Thaïs, ità me di benè ament, amo.

PYTHIAS.

Tum pol ab istoc tibi, hera, cavendum intelligo.

CHEREA.

Non ausim...

PYTHIAS.

Nihil tibi quidquam credo.

THAÏS.

Desinas.

CHEREA.

Nunc ego te in hac re mihi oro ut adjutrix sies:
Ego me tuæ commendo et committo fidei.
Te mihi patronam cupio, Thaïs: te obsecro:
Emoriar, si non hanc uxorem duxero.

CHÉRÉE.

Je vous en conjure aussi. Soyez bien persuadée que je n'ai rien fait à dessein de vous insulter, mais par amour.

THAÏS.

Je le sais. Et j'en suis d'autant plus disposée à vous pardonner. Je n'ai pas le cœur assez inhumain, Chérée, je n'ai pas assez peu d'expérience, pour ignorer le pouvoir de l'amour

CHÉRÉE.

En vérité, Thaïs, je vous aime aussi déja de tout mon cœur.

PYTHIAS.

En ce cas, madame, je vois qu'il faut vous défier de lui.

CHÉRÉE, *à Pythias.*

Je n'oserois pas...

PYTHIAS.

Je ne me fie point du tout à vous.

THAÏS, *à Pythias.*

Tais-toi.

CHÉRÉE.

Je vous supplie, Thaïs, de m'aider en cette occasion. Je me livre, je me remets entre vos mains. Soyez ma protectrice, je vous en conjure. Je mourrai si je ne l'épouse pas.

THAÏS.

Tamen, si pater...

CHEREA.

Quid? Ah! volet, certò scio,
Civis modò hæc sit.

THAÏS.

Paululùm opperirier
Si vis, jam frater ipse hìc aderit virginis.
Nutricem accersitum iit, quæ illam aluit parvulam:
In cognoscendo tute ipse hìc aderis, Cherea.

CHEREA.

Ego verò maneo.

THAÏS.

Visne intereà, dum is venit,
Domi opperiamur, potiùs quàm hìc ante ostium?

CHEREA.

Imò percupio.

PYTHIAS.

Quam tu rem actura, obsecro, es?

THAÏS.

Nam quid ità?

PYTHIAS.

Rogitas? Hunc tu in ædes cogitas
Recipere posthac?

THAÏS.

Cur non?

THAÏS.

Si cependant votre père...

CHÉRÉE.

Mon père? Ah! il y consentira, j'en suis sûr, pourvu qu'elle soit citoyenne.

THAÏS.

Si vous voulez attendre un moment, le frère de cette fille sera bientôt ici. Il est allé chercher la nourrice qui l'a élevée toute petite. Vous serez présent, Chérée, à la reconnoissance.

CHÉRÉE.

Je reste volontiers.

THAÏS.

Voulez-vous que nous l'attendions chez moi, plutôt que devant la porte?

CHÉRÉE.

Avec plaisir, chez vous.

PYTHIAS.

Qu'allez-vous faire, je vous prie?

THAÏS.

Que veux-tu dire?

PYTHIAS.

Pouvez-vous me le demander? Vous songez à le recevoir chez vous après ce qui s'est passé?

THAÏS.

Pourquoi non?

PYTHIAS.

Crede hoc meæ fidei,
Dabit hic aliquam pugnam denuò.

THAÏS.

Au, tace, obsecro.

PYTHIAS.

Parùm perspexisse ejus videre audaciam.

CHEREA.

Non faciam, Pythias.

PYTHIAS.

Non pol credo, Cherea,
Nisi si commissum non erit.

CHEREA.

Quin, Pythias,
Tu me servato.

PYTHIAS.

Neque pol servandum tibi
Quidquam dare ausim, neque te servare. Apage te.

THAÏS.

Optimè adest ipse frater.

CHEREA.

Perii herclè. Obsecro,
Abeamus intrò, Thaïs: nolo me in via
Cum hac veste videat.

THAÏS.

Quamobrem tandem? An quia pudet?

PYTHIAS.

Croyez, sur ma parole, qu'il nous fera encore quelque équipée.

THAÏS.

Ah! tais-toi, je t'en prie.

PYTHIAS.

Il semble que vous ne connoissiez pas encore bien son audace.

CHÉRÉE.

Je ne ferai rien, Pythias.

PYTHIAS.

Je ne vous crois pas, Chérée, à moins qu'on ne vous la refuse.

CHÉRÉE.

Hé bien, Pythias, charge-toi de me garder.

PYTHIAS.

En vérité, je n'oserois ni vous donner rien en garde, ni vous garder. Allez vous promener.

THAÏS.

Fort à propos voici le frère.

CHÉRÉE.

Je suis désespéré. Entrons, je vous prie, Thaïs. Je ne veux pas qu'il me voie dans la rue avec cet habit.

THAÏS.

Mais pourquoi donc? Est-ce que vous êtes honteux?

CHEREA.

Id ipsum.

PYTHIAS.

Id ipsum? Virgo verò...

THAÏS.

I præ, sequor.

Tu istic mane, ut Chremem introducas, Pythias.

## SCENA III.

PYTHIAS, CHREMES, SOPHRONA.

PYTHIAS.

Quid? quid venire in mentem nunc possit mihi?
Quidnam? Quì referam sacrilego illi gratiam,
Qui hunc supposuit nobis?

CHREMES.

Move verò ociùs

Te, nutrix.

SOPHRONA.

Moveo.

CHREMES.

Video, sed nil promoves.

PYTHIAS.

Jamne ostendisti signa nutrici?

CHÉRÉE.

Justement.

PYTHIAS, *avec ironie.*

Justement? Et cette jeune fille...

THAÏS.

Allez devant, je vous suis. Toi, Pythias, reste ici pour faire entrer Chrémès.

## SCÈNE III.

### PYTHIAS, CHRÉMÈS, SOPHRONE.

PYTHIAS.

Mais quoi? que pourrois-je bien imaginer présentement? Comment m'y prendre pour me venger du scélérat qui nous a amené son eunuque supposé?

CHRÉMÈS, *à Sophrone.*

Allons, marchez donc plus vite, nourrice.

SOPHRONE.

Je marche.

CHRÉMÈS.

Je le vois, mais vous n'avancez pas.

PYTHIAS.

Avez-vous déja mis les preuves sous les yeux de la nourrice?

CHREMES.

Omnia.

PYTHIAS.

Amabo, quid ait? Cognoscitne?

CHREMES.

Ac memoriter.

PYTHIAS.

Bene, edepol, narras: nam illi faveo virgini.
Ite intrò: jamdudum hera vos expectat domi.
Virum bonum eccum Parmenonem incedere
Video. Viden' ut otiosus it? Si dîs placet,
Spero me habere, quî hunc meo excruciem modo.
Ibo intrò, de cognitione ut certum sciam.
Post exibo, atque hunc perterrebo sacrilegum.

## SCENA IV.

PARMENO, PYTHIAS.

PARMENO.

Reviso, quidnam Cherea hìc rerum gerat.
Quòd si astu rem tractavit, dî vestram fidem.

CHRÉMÈS.

Toutes.

PYTHIAS.

Qu'en dit-elle, je vous prie? Les reconnoît-elle?

CHRÉMÈS.

Elle les sait par cœur.

PYTHIAS.

Ce que vous me dites me fait, en vérité, grand plaisir, par l'intérêt que je prends à cette jeune fille. Entrez; il y a long-temps que ma maîtresse vous attend au logis. (*ils entrent. Pythias seule, voyant arriver Parmenon.*) Voilà l'honnête homme de Parmenon qui arrive. Voyez quelle tranquillité dans sa démarche! Est-il possible! Je me flatte d'avoir trouvé un moyen de le tourmenter à mon aise. Entrons, pour nous assurer de la reconnoissance, et revenons ensuite donner l'épouvante à ce coquin.

## SCÈNE IV.

PARMENON, PYTHIAS, *qui arrive pendant le monologue de Parmenon.*

PARMENON, *seul.*

Sachons ce que fait ici Chérée. S'il a conduit sa barque avec adresse, grands dieux, quelles justes

Quantam et quàm veram laudem capiet Parmeno!
Nam ut mittam, quòd ei amorem difficillimum, et
Carissimum ab meretrice avarâ, virginem
Quam amabat, eam confeci sine molestiâ,
Sine sumptu, sine dispendio: tum hoc alterum,
Id verò est, quod ego mihi puto palmarium,
Me reperisse, quo modo adolescentulus
Meretricum ingenia et mores posset noscere;
Maturè ut cùm cognôrit, perpetuò oderit.
Quæ dum foris sunt, nihil videtur mundius,
Nec magis compositum quidquam, nec magis elegans:
Quæ, cum amatore suo cùm cœnant, liguriunt.
Harum videre ingluviem, sordes, inopiam,
Quàm inhonestæ solæ sint domi, atque avidæ cibi,
Quo pacto ex jure hesterno panem atrum vorent;
Nosse omnia hæc, salus est adolescentulis.

PYTHIAS.

Ego pol te pro istis dictis et factis, scelus,
Ulciscar; ut ne impunè in nos illuseris.
Proh deûm fidem, facinus fœdum! O infelicem adolescentulum!

louanges en recevra Parmenon! Car sans parler de ce que je lui ai procuré une satisfaction bien difficile, et qui devoit coûter très cher chez une femme aussi avare que Thaïs; de ce que je lui ai fait avoir sans embarras, sans argent, sans dépense, une fille qu'il aimoit; le plus beau côté de mon triomphe, c'est d'avoir trouvé le moyen de faire connoître à ce jeune homme le caractère et les mœurs des courtisanes, afin que, les connoissant de bonne heure, il les déteste toute sa vie. Quand elles sont hors de chez elles, rien de plus propre en apparence, rien de mieux arrangé, rien de plus élégant: lorsqu'elles soupent avec leurs galants, elles mangent avec délicatesse; mais il faut voir la gloutonnerie, la saleté, la misère de ces créatures, lorsqu'elles sont seules chez elles, combien elles sont malpropres, combien elles sont gourmandes, comment elles dévorent du pain noir dans du bouillon réchauffé! Un jeune homme qui connoît tout cela, est un jeune homme sauvé.

PYTHIAS, *qui a entendu une partie du discours de Parmenon, dit à part:*

Par ma foi, je me vengerai, scélérat, de tes beaux dits et faits. Tu ne nous auras pas jouées impunément. (*haut, feignant de sortir de chez Thaïs, et de ne point voir Parmenon*) Ah! grands dieux! quelle

O scelestum Parmenonem, qui istum huc adduxit!

PARMENO.

Quid est?

PYTHIAS.

Miseret me. Itaque, ut ne viderem, misera huc effugi foras.
Quæ futura exempla dicunt in eum indigna!

PARMENO.

O Jupiter!
Quæ illæc turba est? Numnam ego perii? Adibo. Quid istuc, Pythias!
Quid ais? In quem exempla fient?

PYTHIAS.

Rogitas, audacissime?
Perdidisti istum, quem adduxti pro eunucho, adolescentulum,
Dum studes dare verba nobis.

PARMENO.

Quid ità? Aut quid factum est? Cedo.

PYTHIAS.

Dicam. Virginem istam, Thaïdi hodie quæ dono data est,
Scin' eam hinc civem esse? Et ejus fratrem adprimè nobilem?

PARMENO.

Nescio.

action abominable! Infortuné jeune homme! Scélérat Parmenon qui l'a conduit chez nous!

PARMENON, *à part.*

Qu'y a-t-il?

PYTHIAS, *continuant.*

Il me fait pitié. Aussi je suis sortie pour n'en être pas témoin. Quel exemple horrible on va, dit-on, faire de lui!

PARMENON, *à part.*

O dieux! quelle nouvelle crise! Serois-je perdu? Il faut l'aborder. (*à Pythias*) Qu'y a-t-il donc, Pythias? Que dis-tu? Sur qui doit-on faire un exemple?

PYTHIAS.

Tu me le demandes, impudent? C'est toi qui as perdu ce jeune homme que tu nous as donné pour un eunuque, dans le dessein de nous tromper.

PARMENON.

Pourquoi cela? Qu'est-il arrivé? Dis-moi.

PYTHIAS.

Je vais te le dire. Cette jeune fille qu'on a donnée aujourd'hui à Thaïs, sais-tu qu'elle est citoyenne d'Athènes? Sais-tu que son frère est un des premiers de la ville?

PARMENON.

Non, je n'en sais rien.

PYTHIAS.

Atqui sic inventa est. Eam iste vitiavit miser.
Ille ubi id rescivit factum, frater violentissimus...

PARMENO.

Quidnam fecit?

PYTHIAS.

Colligavit primùm eum miseris modis.

PARMENO.

Colligavit? Hem!

PYTHIAS.

Atque equidem orante, ut ne id faceret, Thaïde.

PARMENO.

Quid ais?

PYTHIAS.

Nunc minatur porrò sese id, quod mœchis solet.
Quod ego nunquàm vidi fieri, neque velim.

PARMENO.

Quâ audaciâ
Tantum facinus audet?

PYTHIAS.

Quid ità tantum?

PARMENO.

An non tibi hoc maximum est?

PYTHIAS.

C'est pourtant une chose reconnue. Il l'a déshonorée, le malheureux! Dès que cette action est venue à la connoissance de son frère, homme très violent...

PARMENON.

Qu'a-t-il fait?

PYTHIAS.

Il a commencé par le lier d'une manière à faire compassion.

PARMENON.

Il l'a lié? Ah!

PYTHIAS.

Quoique Thaïs le priât de n'en rien faire.

PARMENON.

Que dis-tu?

PYTHIAS.

A présent il menace de le punir comme un adultère, supplice que je n'ai jamais vu et que je ne veux pas voir.

PARMENON.

Seroit-il assez osé pour commettre une action si horrible?

PYTHIAS.

En quoi donc si horrible?

PARMENON.

A ton avis, en est-il une plus horrible? Qui ja-

Quis homo pro mœcho unquàm vidit in domo meretricia
Prehendi quemquam?

PYTHIAS.

Nescio.

PARMENO.

At, ne hoc nesciatis, Pythias:
Dico, edico vobis, nostrum esse illum herilem filium.

PYTHIAS.

Hem,
Obsecro, an is est?

PARMENO.

Ne quam in illum Thaïs vim fieri sinat.
Atque adeò autem cur non egomet intrò eo?

PYTHIAS.

Vide, Parmeno,
Quid agas, ne neque illi prosis, et tu pereas; nam hoc putant,
Quidquid factum est, ex te esse ortum.

PARMENO.

Quid igitur faciam miser?
Quidve incipiam? Ecce autem video rure redeuntem senem.
Dicam huic, an non? Dicam herclè, etsi mihi magnum malum
Scio paratum. Sed necesse est, huic ut subveniat.

mais a vu arrêter quelqu'un, pour crime d'adultère, dans la maison d'une courtisane?

PYTHIAS.

Je l'ignore.

PARMENON.

Mais, afin que vous ne l'ignoriez pas, Pythias, je vous dis et vous déclare que ce jeune homme est le fils de mon maître.

PYTHIAS.

Comment, je te prie, le fils de ton maître?

PARMENON.

Que Thaïs se garde bien de souffrir qu'on lui fasse aucune violence. Mais pourquoi ne pas entrer moi-même?

PYTHIAS.

Songe bien, Parmenon, à ce que tu veux faire. Prends garde de ne lui être d'aucun secours et de te perdre avec lui; car ils sont persuadés que tu es l'auteur de tout.

PARMENON.

Que faire donc, malheureux? Quel parti prendre? Mais voilà notre vieillard qui revient des champs. Dois-je lui dire ou lui cacher ce qui se passe? Ma foi, je le dirai. Je sais pourtant bien qu'il m'en arrivera malheur. Mais il est nécessaire qu'il aille au secours de son fils.

PYTHIAS.

Sapis.

Ego abeo intrò. Tu isti narra omnem rem ordine, ut factum siet.

## SCENA V.

### LACHES, PARMENO.

LACHES.

Ex meo propinquo rure hoc capio commodi,
Neque agri, neque urbis odium me unquàm percipit.
Ubi satias cœpit fieri, commuto locum.
Sed estne ille noster Parmeno? Et certè ipsus est.
Quem præstolare, Parmeno, hìc ante ostium?

PARMENO.

Quis homo est? Hem! salvum te advenire, here, gaudeo.

LACHES.

Quem præstolare?

PARMENO.

Perii! Lingua hæret metu.

LACHES.

Hem!

Quid est? Quid trepidas? Satin' salvæ? Dic mihi.

PYTHIAS.

C'est prendre un parti sage. Je rentre au logis. Raconte-lui par ordre la chose comme elle s'est passée.

## SCÈNE V.

### LACHÈS, PARMENON.

LACHÈS, *sans voir Parmenon.*

La proximité de ma campagne me procure un agrément, c'est que je ne m'ennuie jamais, ni à la ville, ni aux champs. Lorsque le dégoût me prend d'un côté, je change d'habitation. Mais n'est-ce pas là notre Parmenon? Oui vraiment, c'est lui-même Qui attends-tu, Parmenon, devant cette porte?

PARMENON, *d'un air étonné.*

Qui est-ce? Ah, mon maître! je suis ravi de vous voir de retour en bonne santé.

LACHÈS.

Qui attends-tu?

PARMENON.

Je suis perdu! la frayeur me glace la langue.

LACHÈS.

Mais qu'as-tu? D'où te vient cette frayeur? Quel malheur?.. Parle.

PARMENO.

Here, primùm te arbitrari id, quod res est, velim:
Quidquid hujus factum est, culpâ non factum est meâ.

LACHES.

Quid?

PARMENO.

Rectè sanè interrogâsti: oportuit
Rem prænarrasse me. Emit quemdam Phædria
Eunuchum, quem dono huic daret.

LACHES.

Cui?

PARMENO.

Thaïdi.

LACHES.

Emit! Perii herclè. Quanti?

PARMENO.

Viginti minis.

LACHES.

Actum est.

PARMENO.

Tum quamdam fidicinam amat hìc Cherea.

LACHES.

Hem! quid? amat? An scit jam ille quid meretrix siet?
An in astu venit? Aliud ex alio malum.

PARMENON.

Mon cher maître, je vous prie d'abord d'être bien persuadé d'une chose qui est vraie, c'est que tout ce qui est arrivé n'est point arrivé par ma faute.

LACHÈS.

Qu'est-il arrivé?

PARMENON.

Vous faites bien de me le demander : j'aurois dû commencer par vous le dire. Votre fils a fait l'achat d'un eunuque, pour le donner à cette femme.

LACHÈS.

A quelle femme?

PARMENON.

A Thaïs.

LACHÈS.

Il a acheté un eunuque? Je suis mort! Quel prix?

PARMENON.

Vingt mines.

LACHÈS.

Tout est perdu!

PARMENON.

Et d'ailleurs Chérée aime une joueuse d'instruments.

LACHÈS.

Comment! il est amoureux? Est-ce qu'il sait déja ce que c'est que les filles? Est-il revenu à la ville? Autre malheur.

PARMENO.

Here, ne me spectes; me impulsore hæc non facit.

LACHES.

Omitte de te dicere: ego te, furcifer,
Si vivo... Sed istuc, quidquid est, primùm expedi.

PARMENO.

Is pro illo eunucho ad Thaïdem deductus est.

LACHES.

Pro eunuchon'?

PARMENO.

Sic est. Hunc pro mœcho postea
Comprehendêre intus, et constrinxêre.

LACHES.

Occidi.

PARMENO.

Audaciam meretricum specta.

LACHES.

Numquid est
Aliud mali damnive, quod non dixeris,
Reliquum?

PARMENO.

Tantùm est.

LACHES.

Cesson' huc introrumpere?

PARMENON, *à Lachès qui le fixe.*

Mon cher maître, il est inutile que vous me regardiez; ce n'est pas moi qui l'ai poussé à ce qu'il a fait.

LACHÈS.

Ne parle point de toi. Coquin, si je vis, je te... Mais dis-moi ce qu'il y a.

PARMENON.

Il a été conduit chez Thaïs, au lieu de l'eunuque.

LACHÈS.

De l'eunuque?

PARMENON.

Oui. Ensuite ils l'ont arrêté dans la maison comme un adultère, et l'ont garrotté.

LACHÈS.

Je suis mort!

PARMENON.

Voyez l'audace de ces coquines.

LACHÈS.

As-tu encore quelque autre malheur à m'apprendre?

PARMENON.

Voilà tout

LACHÈS.

Que n'entré-je promptement chez elle?

PARMENO.

Non dubium est, quin mihi magnum ex hac re sit malum;
Nisi, quia necesse fuit hoc facere. Id gaudeo,
Propter me hisce aliquid esse eventurum mali:
Nam jamdiu aliquam causam quærebat senex,
Quamobrem insigne aliquid faceret iis; nunc reperit.

## SCENA VI.

### PYTHIAS, PARMENO.

PYTHIAS.

Nunquàm edepol quidquam jamdiu, quod magis vellem evenire,
Mihi evenit, quàm quòd modò senex intrò ad nos venit errans.
Mihi solæ ridiculo fuit, quæ, quid timeret, scibam.

PARMENO.

Quid hoc autem est?

PYTHIAS.

Nunc id prodeo, ut conveniam Parmenonem.
Sed ubi, obsecro, est?

PARMENO.

Me quærit hæc.

PYTHIAS.

Atque eccum video, adibo.

PARMENON, *seul.*

Nul doute que ceci n'ait les suites les plus fâcheuses pour moi; mais il falloit faire ce que j'ai fait. Ce qui me réjouit, c'est d'être cause qu'il arrive quelque mal à ces coquines. Notre bon homme cherchoit l'occasion de leur jouer une pièce sanglante. La voilà trouvée.

## SCÈNE VI.

### PYTHIAS, PARMENON.

PYTHIAS, *sans apercevoir Parmenon.*

Par ma foi, il ne m'est jamais rien arrivé de plus agréable que de voir à l'instant entrer chez nous le bon homme Lachès avec sa frayeur imaginaire. Le plaisir a été pour moi seule qui savois ce qu'il craignoit.

PARMENON, *à part.*

Qu'est-ce encore que ceci?

PYTHIAS.

Je cherche Parmenon. Mais où est-il donc?

PARMENON.

Elle me cherche.

PYTHIAS.

Ha! le voilà. Je vais lui parler.

PARMENO.

Quid est, inepta? Quid tibi vis? Quid rides? Pergin'?

PYTHIAS.

Perii.

Defessa jam sum, misera, te ridendo.

PARMENO.

Quid ità?

PYTHIAS.

Rogitas?

Nunquàm, pol, hominem stultiorem vidi, nec videbo. Ah!
Non potest satis narrari quos ludos præbueris intus.
At etiam primò callidum et disertum credidi hominem.

PARMENO.

Quid?

PYTHIAS.

Illicòne credere ea, quæ dixi, oportuit te?
An pœnitebat flagitii, te auctore quod fecisset
Adolescens, ni miserum insuper etiam patri indicares?
Nam quid illi credis animi tum fuisse, ubi vestem vidit
Illam esse eum indutum pater? Quid? Jam scis te periisse?

PARMENO.

Hem! quid dixti, pessima? An mentita es? etiam rides?
Itàn' lepidum tibi visum est, scelus, nos irridere?

PARMENON, *à Pythias qui rit de toute sa force.*

Qu'as-tu, folle? Que veux-tu? Pourquoi rire? Encore?

PYTHIAS *riant.*

J'en mourrai, je n'en puis plus, à force de rire à tes dépens.

PARMENON.

Pourquoi cela?

PYTHIAS *riant.*

Belle question! Non, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais un homme plus sot que toi. Ha! il est impossible de dire l'amusement que tu nous a donné là-dedans. Mais je t'avois cru un garçon fin et rusé.

PARMENON.

Qu'y a-t-il?

PYTHIAS *riant toujours.*

Devois-tu croire si vite ce que je t'ai dit? N'étoit-ce pas assez du crime que tu avois fait commettre à ce jeune homme, sans aller encore dénoncer le malheureux à son père? Penses-tu qu'il ait été bien content de paroître aux yeux du bon homme en habit d'eunuque? Eh bien, conçois-tu présentement que tu es perdu?

PARMENON.

Comment, coquine, que me dis-tu? Est-ce que tu m'avois trompé? Tu ris encore? Il t'a donc paru bien plaisant de me jouer?

PYTHIAS.

Nimiùm.

PARMENO.

Siquidem istuc impunè habueris.

PYTHIAS.

Verum?

PARMENO.

Reddam herclè.

PYTHIAS.

Credo.

Sed in diem istuc, Parmeno, est fortasse, quod minitare.
Tu jam pendebis, qui stultum adolescentulum nobilitas
Flagitiis, et eumdem indicas. Uterque in te exempla edent.

PARMENO.

Nullus sum.

PYTHIAS.

Hic pro illo munere tibi honos est habitus. Abeo.

PARMENO.

Egomet meo indicio, miser, quasi sorex, hodie perii.

PYTHIAS.

Très plaisant.

PARMENON.

Oui, pourvu que je ne m'en venge pas.

PYTHIAS, *avec ironie.*

Vraiment?

PARMENON.

Je te le rendrai, j'en jure.

PYTHIAS.

Je le crois. Mais, mon cher Parmenon, tu peux garder tes menaces pour un autre temps. Aujourd'hui ton supplice est tout prêt. Tu rends un jeune étourdi célèbre par des crimes, et puis tu le décèles. Le père et le fils feront de toi un bel exemple.

PARMENON.

Je suis perdu.

PYTHIAS.

Te voilà récompensé du présent que tu nous as fait. Adieu. (*Elle part.*)

PARMENON, *seul.*

Malheureux! j'ai fait comme la souris, je me suis trahi moi-même.

## SCENA VII.

GNATO, THRASO, PARMENO.

GNATO.

Quid nunc? Quâ spe, aut quo consilio huc imus? Quid inceptas, Thraso?

THRASO.

Egone? Ut Thaïdi me dedam, et faciam quod jubeat.

GNATO.

Quid est?

THRASO.

Quî minùs huic, quàm Hercules servivit Omphalæ?

GNATO.

Exemplum placet.

Utinam tibi commitigari videam sandalio caput!
Sed fores crepuêre ab ea.

THRASO.

Perii! quid hoc autem est mali?

Hunc ego nunquàm videram etiam. Quidnam properans hinc prosilit?

# SCÈNE VII.

## GNATON, THRASON, PARMENON.

GNATON.

Que faire? Dans quelle espérance, à quel dessein venir ici? Quelle est votre intention, Thrason?

THRASON.

Quelle est mon intention? De me rendre à discrétion à Thaïs, et de faire tout ce qu'elle m'ordonnera.

GNATON.

Que dites-vous?

THRASON.

Hercule s'est bien soumis à Omphale; dois-je moins faire pour Thaïs?

GNATON.

L'exemple me plaît. Je voudrois bien aussi vous voir casser la tête à coups de pantoufles. Mais on ouvre la porte de Thaïs.

THRASON *apercevant Chérée.*

Hélas! quel nouvel accident? Je n'avois point encore vu celui-ci. Pourquoi sort-il si précipitamment?

# SCENA VIII.

## CHEREA, PARMENO, GNATO, THRASO.

CHEREA.

O populares! Ecquis me vivit hodie fortunatior?
Nemo herclè quisquam; nam in me planè dî potestatem suam
Omnem ostendêre, cui tam subitò tot congruerint commoda.

PARMENO.

Quid hic lætus est?

CHEREA.

O Parmeno mi, ô mearum voluptatum omnium
Inventor, inceptor, perfector, scin' me in quibus sim gaudiis?
Scis Pamphilam meam inventam civem?

PARMENO.

Audivi.

CHEREA.

Scis sponsam mihi?

PARMENO.

Bene, ità me dii ament, factum!

GNATO.

Audin' tu illum quid ait?

## SCÈNE VIII.

### CHÉRÉE, PARMENON, GNATON, THRASON.

CHÉRÉE.

O mes concitoyens! est-il au monde un homme plus fortuné que moi? Non, sans doute. Les dieux ont déployé toute leur puissance en ma faveur. En un instant ils me comblent de biens.

PARMENON, *à part.*

De quoi se réjouit-il si fort?

CHÉRÉE *apercevant Parmenon.*

O mon cher Parmenon! O toi qui as imaginé, entrepris, conduit à sa fin tout mon bonheur, sais-tu quelle est ma joie? Sais-tu que ma chère Pamphila est reconnue citoyenne?

PARMENON.

On me l'a dit.

CHÉRÉE.

Sais-tu qu'elle m'est promise?

PARMENON.

J'en suis, en vérité, bien aise.

GNATON, *à Thrason, tous deux à l'écart.*

Entendez-vous ce qu'il dit?

CHEREA.

Tum autem Phedriæ
Meo fratri, gaudeo amorem esse omnem in tranquillo: una est domus.
Thaïs patri se commendavit in clientelam et fidem:
Nobis dedit se.

PARMENO.

Fratris igitur Thaïs tota est?

CHEREA.

Scilicet.

PARMENO.

Jam hoc aliud est quòd gaudeamus; miles pellitur foras.

CHEREA.

Tum tu, frater, ubi ubi est, fac quamprimùm hæc audiat.

PARMENO.

Visam domum.

THRASO.

Numquid, Gnato, dubitas, quin ego nunc perpetuò perierim?

GNATO.

Sine dubio, opinor.

CHEREA.

Quid commemorem primùm, aut quem laudem maximè?
Illumne, qui mihi dedit consilium ut facerem; an me, qui ausus sim

CHÉRÉE, *à Parmenon.*

Quel bonheur aussi que mon frère soit tranquille dans ses amours! Nous ne faisons plus qu'une maison. Thaïs s'est mise entre les mains et sous la protection de mon père. Elle s'est donnée entièrement à nous.

PARMENON.

Elle est donc sans réserve à votre frère?

CHÉRÉE.

Assurément.

PARMENON.

Autre sujet de joie: le capitaine est chassé

CHÉRÉE.

Quelque part que soit mon frère, fais-lui savoir ces nouvelles au plus vite.

PARMENON.

Je vais voir au logis...

THRASON, *à Gnaton.*

Eh bien, Gnaton, doutes-tu que je ne sois perdu sans ressource?

GNATON.

Je n'en doute nullement.

CHÉRÉE.

Par où commencerai-je? à qui donnerai-je les plus grands éloges? Sera-ce à Parmenon, auteur du conseil? Sera-ce à moi qui ai osé le suivre? Remer-

Incipere? An fortunam collaudem, quæ gubernatrix fuit,
Quæ tot res, tantas, tam opportunè in unum conclusit diem? An
Mei patris festivitatem et facilitatem? O Jupiter,
Serva, obsecro, hæc nobis bona!

## SCENA IX.

### PHEDRIA, CHEREA, PARMENO, GNATO, THRASO.

PHEDRIA.

Dii vestram fidem! Incredibilia
Parmeno modò quæ narravit! Sed ubi est frater?

CHEREA.

Præsto adest.

PHEDRIA.

Gaudeo.

CHEREA.

Satis credo. Nihil est Thaïde hac, frater, tuâ
Dignius quod ametur; ità nostræ omni est fautrix familiæ.

PHEDRIA.

Hui, mihi
Illam laudas?

cierai-je la fortune qui a tout conduit, qui a réuni en un seul jour tant de circonstances importantes et favorables? Louerai-je principalement la complaisance et la facilité de mon père? Grand Jupiter, rendez ce bonheur durable!

## SCENE IX.

### PHÉDRIA, CHÉRÉE, PARMENON, GNATON, THRASON.

PHÉDRIA.

Grands dieux! Quels évènements incroyables Parmenon vient de me raconter! Mais où est mon frère?

CHÉRÉE.

Le voici.

PHÉDRIA.

Je suis charmé...

CHÉRÉE.

J'en suis bien persuadé. Personne, mon frère, personne n'est plus digne d'être aimé que votre Thaïs, après les faveurs dont elle comble toute notre famille.

PHÉDRIA.

Quoi, voulez-vous me faire son éloge?

THRASO.

Perii : quantò spei est minùs, tantò magis amo.
Obsecro, Gnato, in te spes est.

GNATO.

Quid vis faciam?

THRASO.

Perfice hoc
Precibus, pretio, ut hæream in aliquà parte tamen apud Thaïdem.

GNATO.

Difficile est.

THRASO.

Si quid collibuit, novi te. Hoc si effeceris,
Quodvis donum, præmium à me optato, id optatum feres.

GNATO.

Itane?

THRASO.

Sic erit.

GNATO.

Hoc si efficio, postulo ut tua mihi domus,
Te præsente, absente, pateat; invocato ut sit locus
Semper.

THRASO.

Do fidem ita futurum.

THRASON, *à Gnaton.*

Je suis perdu. Moins j'ai d'espérance, et plus je l'aime. Je te conjure, Gnaton, je n'espère qu'en toi.

GNATON.

Que voulez-vous que je fasse?

THRASON.

Obtiens à force de prières, d'argent, qu'au moins je reste dans un coin chez Thaïs.

GNATON.

La chose est difficile.

THRASON.

Quand tu as quelque chose à cœur, je te connois... Si tu en viens à bout, demande-moi tout ce que tu voudras pour récompense, je te l'accorderai.

GNATON.

Sûrement?

THRASON.

Sûrement.

GNATON.

Si j'obtiens ce que vous desirez, je demande que votre maison me soit toujours ouverte, que vous y soyez, que vous n'y soyez pas; que, sans être invité, mon couvert y soit mis en tout temps.

THRASON.

Je te donne ma parole que cela sera.

GNATO.

Accingar.

PHEDRIA.

Quem hìc ego audio?
O Thraso!

THRASO.

Salvete.

PHEDRIA.

Tu fortassè, quæ facta hìc sient,
Nescis?

THRASO.

Scio.

PHEDRIA.

Cur te ergo in his ego conspicor regionibus?

THRASO.

Vobis fretus.

PHEDRIA.

Scis quàm fretus? Miles, edico tibi,
Si in platea hac te offendero post unquàm quod dicas mihi,
Alium quærebam, iter hac habui : periisti.

GNATO.

Eia, haud sic decet.

PHEDRIA.

Dictum est.

GNATON, *haut.*

Je vais agir.

PHÉDRIA, *entendant parler.*

Qui entends-je ici? (*apercevant Gnaton et Thrason, avec colère*) Comment, Thrason!

THRASON.

Bonjour.

PHÉDRIA.

Vous ignorez peut-être ce qui vient de se passer ici?

THRASON.

Pardonnez-moi.

PHÉDRIA.

Pourquoi donc vous aperçois-je encore dans ce quartier?

THRASON.

Je compte sur vos bontés.

PHÉDRIA.

Savez-vous comment vous y devez compter? Capitaine, je vous déclare que si je vous trouve encore ici, vous aurez beau dire: *Je ne cherchois pas Thaïs, je passois par-là*, vous êtes un homme mort.

GNATON.

Ah! cela ne conviendroit pas.

PHÉDRIA.

C'est mon dernier mot

GNATO.

Non cognosco vestrum tam superbum.

PHEDRIA.

Sic erit.

GNATO.

Priùs audite paucis: quod cùm dixero, si placuerit,
Facitote.

PHEDRIA.

Audiamus.

GNATO.

Tu concede paulùm istuc, Thraso.
Principiò ego vos ambo credere hoc mihi vehementer velim,
Me, hujus quidquid faciam, id facere maximè causâ meâ.
Verùm idem si vobis prodest, vos non facere inscitia est.

PHEDRIA.

Quid id est?

GNATO.

Militem ego rivalem recipiendum censeo.

PHEDRIA.

Hem,
Recipiendum!

GNATO.

Cogita modò. Tu herclè cum illa, Phedria,
Et libenter vivis (etenim bene libenter victitas).

GNATON.

Je ne vous connois pas si méchant.

PHÉDRIA.

Je le ferai comme je le dis.

GNATON.

Avant tout, écoutez deux mots. Lorsque je vous aurai parlé, faites ce qu'il vous plaira.

PHÉDRIA.

Écoutons-le.

GNATON, *à Thrason.*

Éloignez-vous un peu, Thrason. (*à Phédria et Chérée*) Je vous prie d'abord très instamment d'être persuadés tous deux que, si je fais quelque chose pour ce capitaine, je travaille uniquement pour mes intérêts. Mais si vous y trouviez votre compte aussi, ce seroit une grande folie à vous de ne pas suivre le conseil que j'ai à vous donner.

PHÉDRIA.

Quel est-il ce conseil?

GNATON.

D'agréer le capitaine pour rival.

PHÉDRIA.

Comment pour rival!

GNATON.

Faites seulement une réflexion, Phédria. Vous aimez à faire grande chère avec Thaïs (car vous

Quod des paululùm est, et necesse est multùm accipere
Thaïdem,
Ut tuo amori suppeditare possit sine sumptu tuo; ad
Omnia hæc magis opportunus, nec magis ex usu tuo,
Nemo est. Principiò et habet quod det, et dat nemo largiùs:
Fatuus est, insulsus, tardus, stertit noctesque, et dies:
Neque tu istum metuas ne amet mulier: pellas facilè ubi
velis.

PHEDRIA.

Quid agimus?

GNATO.

Prætereà hoc etiam (quod ego vel primum puto),
Accipit homo nemo meliùs prorsus, neque prolixiùs.

PHEDRIA.

Mirum, ni illoc homine quoquo pacto opus est.

CHEREA.

Idem ego arbitror.

GNATO.

Rectè facitis. Unum etiam hoc vos oro, ut me in vestrum
gregem
Recipiatis. Satis diù hoc jam saxum volvo.

ne haïssez pas une bonne table). Vous avez peu de chose à donner, et Thaïs veut recevoir beaucoup. Il n'est personne qui vous convienne mieux et qui soit plus propre que Thrason à fournir aux dépenses de votre amour, sans que vous vous mettiez en frais. Premièrement il a beaucoup, et personne au monde n'est plus libéral. C'est un sot, une bête, un lourdaud qui dort nuit et jour; il n'y a pas à craindre qu'une femme se prenne de goût pour lui; et vous le chasserez facilement quand il vous plaira.

PHÉDRIA, *à Chérée.*

Que ferons-nous?

GNATON *continuant.*

Une autre chose encore, qui, selon moi, est la plus essentielle, c'est que personne ne donne mieux à manger que lui, ni avec plus d'abondance.

PHÉDRIA.

Je serois bien étonné si cet homme-là ne nous étoit nécessaire à tous égards.

CHÉRÉE.

Je pense comme vous.

GNATON.

Je vous suis bien obligé. J'ai encore une grace à vous demander, c'est de me recevoir dans votre société. Il y a assez long-temps que je roule cette pierre.

PHEDRIA.

Recipimus.

CHEREA.

Ac libenter.

GNATO.

At ego pro istoc, Phedria, et tu Cherea,
Hunc comedendum et deridendum vobis propino.

CHEREA.

Placet.

PHEDRIA.

Dignus est.

GNATO.

Thraso, ubi vis, accede.

THRASO.

Obsecro te, quid agimus?

GNATO.

Quid? Isti te ignorabant. Postquàm eis mores ostendi tuos,
Et collaudavi secundùm facta et virtutes tuas,
Impetravi.

THRASO.

Bene fecisti. Gratiam habeo maximam.
Nunquàm etiam fui usquàm, quin me omnes amarent plurimùm.

GNATO.

Dixin' ego vobis in hoc esse Atticam elegantiam?

PHÉDRIA.

Nous te recevons.

CHÉRÉE.

Et de bon cœur.

GNATON.

En reconnoissance, messieurs, je vous le livre pour le dévorer et le bafouer.

CHÉRÉE.

C'est bon.

PHÉDRIA.

Il le mérite bien.

GNATON, *à Thrason.*

Thrason, approchez quand il vous plaira.

THRASON.

Eh bien, je te prie, qu'avons-nous fait?

GNATON.

Ce que nous avons fait? Ces messieurs ne vous connoissoient pas; mais je leur ai peint vos mœurs, je vous ai loué selon vos actions et vos mérites, et j'ai tout obtenu.

THRASON.

Je t'en remercie, je te suis très obligé. Je n'ai jamais été nulle part que je ne me sois fait aimer de tout le monde à la folie.

GNATON, *à Phédria et Chérée.*

Ne vous ai-je pas bien dit qu'il a toute l'élégance attique?

PHEDRIA.

Nil prætermissum est. Ite hac. Vos valete, et plaudite.

FINIS EUNUCHI.

PHÉDRIA.

Tu n'as rien oublié. Allez-vous-en par-là. (*aux spectateurs*) Adieu, messieurs, applaudissez.

FIN DE L'EUNUQUE.

# NOTES
## SUR L'EUNUQUE.

### LE TITRE.

Le titre de cette comédie ne nous est pas parvenu en entier. Il n'y est point fait mention de la somme que Térence reçut pour cette pièce. Suétone nous apprend qu'elle se monta à huit mille pièces, c'est-à-dire deux cents écus, somme très considérable pour ce temps-là. Donat assure que *l'Eunuque* fut jouée deux fois dans un jour la seconde fois qu'on la donna, et qu'elle fut annoncée ainsi, *Terentii Eunuchus;* ce qui étoit une marque d'honneur. Lorsqu'un poëte étoit connu avantageusement, on le nommoit avant sa pièce, au lieu qu'on plaçoit le nom de la pièce avant celui de l'auteur, lorsqu'il n'avoit pas encore de célébrité. Donat, en faisant l'éloge de cette comédie, remarque qu'elle se soutient dans toutes ses parties; qu'il n'y paroît en aucun endroit que le poëte se soit endormi de fatigue, qu'il divertit par des plaisanteries, instruit par des exemples utiles, et reprend les vices plus vivement que dans toutes ses autres pièces.

### PROLOGUE.

(*Le Fantôme, et qui, dans une pièce appelée le Trésor*, p. 7, l. 12.) Madame Dacier veut que le *Fantôme* et le *Trésor* ne soient qu'une seule pièce appelée le *Fantôme*, et dont le

*Trésor* est un incident. Son sentiment n'est point conforme à celui des meilleurs interprètes. On ne l'a point suivi.

(*Il vint à bout d'obtenir qu'on en fît une répétition*, p. 9, l. 3.) Ce passage jette de la clarté sur celui du prologue de l'Andrienne, *spectandæ, an exigendæ sint priùs*. Il nous apprend un usage assez raisonnable des magistrats de Rome. Lorsqu'ils avoient examiné en particulier une pièce, qu'ils l'avoient achetée, ils en faisoient faire des répétitions dans leurs maisons. Ils y admettoient apparemment des gens de goût. Mais pourquoi y laisser entrer des poëtes rivaux ?

(*Intitulée Colax*, p. 9, l. 9.) *Colax* est un mot grec qui signifie flatteur.

(*Mais qu'il ait su que ces pièces eussent été déja traduites en latin, c'est ce qu'il nie fortement*, p. *id.*, l. 18.) Comment se peut-il qu'un poëte comique ne connût point les comédies de Plaute et de Nævius? Les livres étoient chers, et Térence étoit pauvre ; mais l'ami de Lélius et de Scipion pouvoit consulter leur bibliothèque.

(*S'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait souvent*, p. 11, l. 3.) On a mis *quelquefois* et *souvent*, pour faire sentir la différence qui est entre *faciunt* et son itératif *factitarunt*.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE I.

(*Que faire donc?* etc., p. 13, l. 1.) Il est facile de voir que Phédria continue l'entretien qu'il vient d'avoir avec Parmenon avant d'entrer sur la scène. Son discours n'est point suivi ; il l'interrompt par des réflexions. Chaque petite phrase indique les divers sentiments qui l'agitent.

(*Cela étant, Parmenon*, etc., p. 15, l. 5.) Muret et beau-

coup d'autres commentateurs, et madame Dacier elle-même, font dire ce vers : *Proin tu*, etc., à Parmenon. On a suivi Donat qui l'attribue à Phédria. Le sens en paroît plus naturel. Parmenon peut-il raisonnablement dire à Phédria : *Faites des réflexions sérieuses*, et ajouter tout de suite que *la prudence est inutile en amour?*

(*Moi, retourner chez une...., qui reçoit....*, etc., p. *id.*, l. 15.) Ce qu'il y a de sous-entendu ici, est facile à deviner. On auroit pu le suppléer, et traduire : *Moi, retourner chez une femme qui reçoit mon rival? qui me refuse sa porte*, *et n'a pas voulu me voir?* On a craint de rendre froidement un passage plein de chaleur. Madame Dacier prétend qu'*il n'y a personne qui n'eût été choqué*, si elle n'avoit pas tout expliqué en traduisant ainsi : *Moi, j'irois la voir? elle qui m'a préféré mon rival? qui m'a méprisé? qui ne voulut pas hier me recevoir?* Elle dit en même temps : *Le vers latin marque mieux que ma traduction la colère de Phédria*. Elle a raison.

(*Mais la voilà qui sort, celle qui nous ruine*, p. 17, l. 13.) Pour rendre *calamitas* dans toute sa force, on auroit dû traduire : *Mais la voilà, celle qui grèle nos moissons*, puisque *calamitas* signifie *grando calamos comminuens*. Mais le mot *intercipit* du vers suivant ne l'a pas permis. La grêle ravage, et n'intercepte pas.

## SCÈNE II.

(*Si je l'ai ordonné*, p. 21, l. 2.) Thaïs se garde bien de dire : *Si je vous ai refusé ma porte;* elle se sert du mot *feci*, qu'on a traduit par *si je l'ai ordonné*. Ce mot ne rappelle point à Phédria l'idée désagréable du refus. Parmenon s'aperçoit de la ruse, et appuie fortement sur cet outrage ; *exclusisti hunc foras*. Il y joint même l'ironie.

(*On peut taire ceci*, p. 23, l. 2.) Pour sentir la finesse de ce mot de Parmenon, il faut observer, comme on l'a déja fait dans l'Andrienne, que les femmes qui sortoient de leur pays étoient réputées de mauvaise vie. Lorsque Thaïs dit que sa mère quitta Samos pour aller demeurer à Rhodes, Parmenon, par sa réponse, fait entendre qu'il ne doute point qu'elle ne menât une vie déréglée.

(*Ma mère, sur ce rapport*, p. *id.*, l. 13.) Le latin de ce passage, *mater ubi accepit*, offre un double sens. On peut donner *parvulam* pour régime au verbe *accepit*. On peut lui donner aussi *id quod à mercatore dicebatur*. On a pris ce dernier parti, parceque le discours du marchand est ce qui détermine la mère de Thaïs à prendre plus de soin de sa petite esclave que des esclaves ordinaires.

(*Il succombe*, p. 31, l. 9.) Le mot *labascit* ne dit pas tout-à-fait *il succombe*, il signifie seulement *il chancelle*; mais ce que Phédria vient de dire, *quidvis possem perpeti*, marque une défaite totale. Et d'ailleurs Parmenon, après avoir dit *labascit*, ajoute: *victus uno verbo*. On a cru que *labascit*, rendu par *il chancelle*, deviendroit trop foible, comparé avec ce qui précède et ce qui suit. On trouvera *labascit*, Adelphes, acte II, scène II. On le traduira naturellement par *il chancelle, il est ébranlé*. Le sens l'exige alors.

(*Ou? Je n'écoute plus rien*, p. *id.*, l. 19.) Quelques interpretes ont pris *nihil moror*, que dit Phédria, pour un acquiescement de sa part à la proposition de Thaïs. Ils se sont trompés. Ils n'ont pas fait attention que Thaïs, dans sa réplique, dit : *sine te exorem*, preuve que la grace qu'elle demande ne lui a pas encore été accordée. Le *non fiet* de Thaïs répond à ce qu'avoit dit Phédria : *Verùm ne fiant isti viginti dies*, comme *sine te exorem* répond à *nihil moror*.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

(*Fais-les conduire*, p. 37, l. 1.) On auroit pu suppléer ce que Térence a sous-entendu, et traduire, comme madame Dacier : *Fais comme je t'ai ordonné ; que ces esclaves soient menés chez Thaïs.* Mais Parmenon, à qui cet ordre s'adresse, entend bien à demi-mot ; le spectateur aussi. On auroit rendu la phrase traînante, sans rien ajouter à la clarté.

## SCÈNE III.

(*Je ne puis être bouffon ni souffrir les mauvais traitements*, p. 45, l. 15.) Il paroît qu'on auroit rendu plus exactement le sens de *neque ridiculus esse, neque plagas pati possum*, si on avoit traduit, *je ne puis souffrir ni les railleries ni les coups.* On avoit, pour autoriser ce sens, la glose italienne qui interprète ainsi ce passage : *io non posso sopportare essere l'uccello e favola del popolo, cioè d'esser uccellato.* On n'a pas osé donner ce sens. Il auroit contredit la foule des commentateurs et des traducteurs. Le lecteur sera peut-être plus hardi.

(*Judis, dans les premiers siècles*, p. *id.*, l. 20.) Quoique Athènes soit le lieu de la scène, ce sont les mœurs romaines que Térence dépeint. Dans les siècles d'ignorance, le métier de parasite étoit facile à Rome. Il suffisoit d'être bouffon ou patient pour être admis aux tables. Ces qualités tombèrent ensuite dans le mépris. Dès le temps de Plaute, on n'en faisoit plus de

cas. Voici comment il fait parler un parasite, acte III, scene 1, des *Captifs* :

> Illicet parasiticæ arti maximam in malam crucem!
> Ita juventus jam ridiculos inopesque ab se segregat.
> Nihil morantur jam Laconas imi subselli viros,
> Plagipatidas, quibus sunt verba sine penu et pecuniâ.

« Au diable le métier de parasite! Nos jeunes gens rebutent « les pauvres bouffons. Ils ne font aucun cas de ces convives « du bas bout, que leur patience a fait surnommer Lacédémo- « niens; de ces souffre-douleurs qui n'ont que des paroles et « pas le sou. »

Si on veut voir plus en détail l'avilissement des parasites chez les Romains, qu'on lise la cinquième satire de Juvénal.

(*Encore ici sur tes jambes*, *Parmenon*, p. 53, l. 14.) Lorsque Gnaton a demandé à Parmenon comment il se porte, *quid agitur,* la réponse de Parmenon, *statur, sur ses jambes*, a dû piquer le parasite. Il y a quelque apparence qu'il veut le piquer à son tour, en lui répétant le mot *stas.* Voilà pourquoi on l'a traduit par *encore ici sur tes jambes!*

(*Il y est présentement de garde*, p. 55, l. 4.) Les jeunes Athéniens qu'on destinoit au service militaire s'enrôloient à dix-huit ans. On les employoit un an à garder la ville. La seconde année on leur confioit la garde des châteaux et des places de l'Attique et du port. Ainsi Chérée étoit âgé de dix neuf ans, puisqu'il étoit de garde au port. Cette remarque et ces paroles de Parmenon, *miror,* etc., paroissent inutiles à présent, mais elles deviendront importantes dans la suite. On prie le lecteur de ne les point oublier. On en fera l'application aux différents passages sur lesquels elles pourront jeter de la clarté.

# SCÈNE IV.

(*En quelque endroit qu'elle soit, elle ne peut rester long-temps cachée*, p. 55, l. 11.) Exagération de jeune homme qui croit que l'objet de sa passion est comme le soleil que son éclat découvre à tous les yeux.

(*Mes yeux sont dégoûtés de ces beautés qu'on voit par-tout*, p. *id.* l. 13.) Térence a dit : *Tædet quotidianarum harum formarum;* il emploie exprès ces trois désinences pour marquer le dégoût. C'est peut-être une puérilité que d'avoir voulu l'imiter ; 1° parcequ'il n'a pas été possible de l'imiter exactement, et de placer de suite trois mots qui fussent terminés par le même son ; 2° parceque la rime, qui était déplaisante aux oreilles romaines, est devenue pour les nôtres (sans qu'on sache trop pourquoi) agréable et flatteuse.

(*Si celui-ci débute une fois*, p. 16, l. *id.*) Après *occeperit*, l'édition de Venise et madame Dacier ajoutent *amare*. Il paroit que ce mot s'est glissé de quelque glose marginale dans le texte. On a suivi la leçon généralement reçue. Si on adoptoit celle de madame Dacier, on traduiroit : *Si celui-ci se met une fois l'amour en tête.*

(*Qui ne l'ai pas envoyé paitre*, p. 57, l. 5.) On a traduit ainsi pour tâcher de rendre les deux leçons, *qui illum non flocci penderim*, et *qui illum flocci penderim.* Soit qu'on admette la négation, soit qu'on la rejette, le sens sera à-peu-près le même. *Flocci pendere* signifie *estimer autant qu'un flocon de laine :* et *non flocci pendere*, *ne pas estimer autant qu'un flocon de laine.* La différence n'est pas grande entre l'un et l'autre. La traduction semble trancher cette petite difficulté.

(*Pour m'aider à soutenir ma cause*, p. 65, l. 10.) Faute d'avoir donné au mot *advocatus* sa véritable signification, quelques traducteurs ont rendu cette phrase, *advocatus mane mihi*

*esse ut meminerit*, par celle-ci, *qu'il vienne demain matin plaider ma cause.* Par *advocati* on doit entendre tous les amis qu'un plaideur appelle à son secours, et qui lui aident, de quelque manière que ce soit, à faire valoir ses droits. On en verra un exemple dans le *Phormion.*

(*Mais je ne savois pas que Thaïs fût notre voisine*, p. 69. l. 10.) Chérée ignoroit que Thaïs demeurât près de sa maison, parcequ'il étoit de garde au port. Par la même raison, il ne la connoissoit pas.

(*Que je suis malheureux! Ne l'avoir jamais vue!* p. *id.* l. 13.) Chérée, avec une exclamation qui exige qu'il éleve la voix, se plaint de n'avoir jamais vu Thaïs. Cette circonstance est très importante; sans elle l'intrigue de Chérée n'auroit pas lieu. Il falloit que le spectateur en fût instruit. Mais afin qu'il ne se doute pas que c'est pour lui que Chérée dit *ne l'avoir jamais vue*, Térence fait ajouter tout de suite: *est-elle, comme on dit, d'une beauté?* . . . Il y a là beaucoup d'art et de naturel.

(*Ce vilain eunuque*, p. 71, l. 10.) Térence a dit: *istum eunuchum;* on l'a traduit par *vilain eunuque*, parceque *iste* est ordinairement un terme de mépris.

(*Qui en paierai les pots cassés*, p. 75, l. 13.) Le latin dit, *Ce sera sur mon dos que les fèves seront battues.* C'est une métaphore proverbiale prise des gens de la campagne, qui battent leurs fèves avec des fléaux sur l'aire de la grange. On s'est servi d'un proverbe françois qui approche du latin. On auroit pu employer cet autre proverbe: *J'en porterai la folle enchère.* La traduction littérale n'auroit pas été supportable.

(*N'en est-ce pas un (crime) plutôt de souffrir leurs traitements?* p. 77, l. 3.) Eugraphius et madame Dacier ont lu: *An potius hæc patri æquum fieri, ut a me ludatur dolis?* que madame Dacier rend par *Est-il plus juste que je trompe mon père et que je le joue?* On ne voit pas trop à quel propos Chérée parleroit ici de son père, ni quelle comparaison il peut faire de

lui avec Thaïs. Voilà pourquoi on a rejeté la leçon *patri*. D'autres commentateurs ont lu : *An potiùs hæc pari æquum est;* c'est faire répéter à Chérée ce qu'il vient de dire dans le vers précédent. Ces raisons ont fait préférer la leçon la plus universellement adoptée. Elle donne un sens clair et naturel. Le lecteur s'aperçoit bien qu'on a rapproché *quod qui rescierint, culpent,* de *an potiùs hæc pati?* et qu'on a joint *meritò factum omnes putent* avec *æquum est fieri ut à me ludatur dolis?* Si on avoit voulu suivre la marche du latin, on auroit traduit *an potiùs* et tout ce qui suit, de cette manière : *N'est-ce pas un crime de souffrir leurs traitements? Et n'est-ce pas une justice de me moquer d'elle? Ceux qui sauroient le premier* (désigné par *quod*) *m'en blâmeroient. Je suis universellement approuvé du second* (marqué par *illud*).

(*Je ne vous désobéirai jamais*, p. *id.* l. 14.) Muret et plusieurs autres interprètes, et madame Dacier, font dire *nunquàm defugiam auctoritatem* par Chérée. Si on suivoit cette leçon, on traduiroit : *Jamais je ne nierai que je te l'ai ordonné*, qui serviroit de réponse à ce que dit Parmenon : *Verùm ne post conferes culpam in me.* Il est certain que *defugere auctoritatem* signifie quelquefois *désavouer une chose qu'on a ordonnée, et de l'événement de laquelle on s'est rendu garant.* Plaute l'emploie dans ce sens, acte I, scène I, du Pœnulus. Cette scène, que j'ai sous les yeux, me paroît si plaisante, que je ne puis résister à l'envie d'en traduire un échantillon.

AGORASTOCLES ET MILPHIO, servus.

AGORASTOCLES.

Sæpe ego res multas tibi mandavi, Milphio,
Dubias, egenas, inopiosas consilii,
Quas tu sapienter, doctè, et cordatè, et catè
Mihi reddidisti opiparas opera tua.

Quibus pro benefactis fateor deberi tibi
Et libertatem et multas grates gratias.

MILPHIO.

Scitum est, per tempus si obviam it, verbum vetus.
Nam tuæ blanditiæ mihi sunt, quod dici solet,
Gerræ germanæ, atque edepol liræ liræ.
Nunc mihi blandidicus es, herì in tergo meo
Trîs facilè corios contrivisti bubulos.

AGORASTOCLES.

At amans per amorem si quid feci, Milphio.
Ignoscere id te mihi æquum est.

MILPHIO.

Haud vidi magis.
Et ego nunc amore pereo. Sine te verberem
Item ut tu mihi fecisti, ob nullam noxiam :
Post id locorum tu mihi amanti ignoscito.

AGORASTOCLES.

Si tibi libido est aut voluptati, sino.
Suspende, vinci, verbera; auctor sum. Sino.

MILPHIO.

Si auctoritatem posteà defugeris,
Ubi dissolutus tu sies, ego pendeam.

AGORASTOCLES.

Egone istuc ausim facere, præsertim tibi?
Quin si feriri video te, extemplò dolet.....

MILPHIO.

Mihi quidem herclè.

AGORASTOCLES.

Imò mihi.

MILPHIO.

Istuc mavelim.

AGORASTOCLES.

Souvent, Milphion, je t'ai donné beaucoup de commissions hasardeuses, dénuées, dépourvues de raison. Par ta sagesse, ta

science, ton bon sens, ta finesse, tu les as exécutées à mon grand avantage. Pour ces bienfaits, j'avoue que je te dois et la liberté et les plus grandes actions de graces.

MILPHION.

C'est un bon mot (quand il se présente à propos) qu'un vieux proverbe : vos cajoleries sont pour moi ce qu'on appelle ordinairement des contes bleus et des turelures. Aujourd'hui vous me débitez de belles paroles; hier sur mon dos vous usâtes au moins trois courroies de bœuf.

AGORASTOCLES.

Mais j'aime : ce que l'amour m'a fait faire, Milphion, tu dois me le pardonner, cela est juste.

MILPHION.

Je n'ai rien vu de plus juste. Et moi aussi je meurs d'amour. Permettez que je vous fustige comme vous me fustigeâtes hier, à propos de rien, et puis vous me pardonnerez parceque j'aime.

AGORASTOCLES.

Si tu en as envie, si cela te plaît, j'y consens; tu n'as qu'à me suspendre, me lier, me fouetter, j'y consens.

MILPHION.

Si ensuite vous allez nier que vous l'avez ordonné; lorsque vous serez délié, je serai suspendu à mon tour.

AGORASTOCLES.

Moi, j'oserois faire cela, à toi sur-tout ? il y a plus : lorsque je vois qu'on te frappe, aussitôt la douleur se fait sentir...

MILPHION.

A moi, parbleu.

AGORASTOCLES.

Non, à moi.

MILPHION.

Je l'aimerois mieux.

Térence n'a pas cette gaieté; mais aussi il ne court pas après

les plaisanteries; elles naissent du sujet. Plaute met toujours des acteurs sur la scène. Térence fait disparoître les personnages, et montre les personnes. Après cette digression, revenons à notre sujet. Plaute a donc employé *auctoritatem defugere* dans le sens de Muret et des autres. Cicéron s'en est servi aussi dans la même acception. *Or. pro Syll. Itaque attende jam, Torquate, quàm ego non defugiam auctoritatem consulatùs mei.* « Faites « donc attention, Torquatus, que je suis si éloigné de désavouer « ce qui s'est fait pendant mon consulat, etc. »

Malgré ces autorités, on a suivi Donat, qui attribue *nunquam defugiam auctoritatem* à Parmenon, et qui l'explique ainsi : *Non recusabo facere, dum tu tamen auctor sis facti.* Le dialogue marche mieux, il est plus vif et plus naturel. Parmenon a dit : *Si vous y êtes résolu, faites : mais n'allez pas jeter la faute sur moi.* Cherée le rassure sur cette crainte, et lui dit qu'il ne le fera pas. Cette réponse renferme le *nunquàm defugiam auctoritatem*, qui deviendroit une redite dans la bouche de Chérée. Ensuite le valet ajoute : *Vous me l'ordonnez?* Le maître réplique : *Je te l'ordonne; je fais plus, je t'y force, je t'y contrains.* L'acquiescement de Parmenon, *nunquam defugiam*, vient tout naturellement.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

*C'est pour elle un vrai triomphe*, p. 79, l. 5.) On auroit pu rendre le latin, *id verò seriò triumphat*, par *c'est ce qui la met au comble de la joie.* On a conservé le mot *triomphe*, parceque c'est un flatteur qui parle, et un fanfaron a qui le discours s'adresse.

( *Qui habet salem, qui in te est*, p. 80, l. 4.) Madame Dacier a lu *salem quod*, au lieu de *salem qui ;* on a suivi le plus grand nombre des éditions. D'ailleurs, *sal* est plus ordinairement masculin que neutre. On le met au neutre quand il est du singulier, et qu'il n'est pas employé au figuré.

( *La gloire que les autres ont acquise avec bien de la peine*, etc., p. 81, l. 4.) Gnaton raille assez clairement le capitaine. Le sot prend la raillerie pour des louanges.

( *Et qu'il vouloit se reposer comme.... Tu m'entends?* p. *id.*, l. 15.) Ceci peint la sottise de Thrason. Il veut qu'un autre devine ce qu'il n'a pas l'esprit de dire. Cette remarque est de Donat : *Gratè* (dit-il), *expressit infantiam militis, qui ante vult intelligi quod sentit, quàm ipse dicat. Et propriè hoc morale est stolidi, sive ruditer loquentis.*

( *Vous me parlez là d'un roi qui sait choisir son monde*, p. 83, l. 3.) On a suivi Donat, qui explique *elegantem* par *qui eligere sciat.* Thrason justifie lui-même cette explication par sa réponse : *C'est un homme à qui peu de gens ont le talent de plaire.* C'est ainsi qu'on a cru devoir rendre *homo est perpaucorum hominum.* Horace a imité cette expression, sat. 9, l. 1. Il dit de Mécène qu'il est *paucorum hominum et mentis bene sanæ.* Gnaton continue, et dit : *Mais personne ne doit lui plaire, s'il vous goûte.* Cette réponse est encore équivoque. Quelques interprètes prétendent qu'elle est un *à parte.* Ils se trompent. Thrason est un sot, il n'y a pas de danger qu'il s'en offense. Il la prend au contraire pour un éloge. Donat laisse le choix. Voici ses termes : *Hoc aversus, ne miles audiat. Potest tamen et aliter intelligi, maxime cum milite.* On rapporte la remarque de Donat, pour le justifier du reproche que lui fait madame Dacier. *Donat*, dit-elle, *croit que Gnaton se détourne en disant ceci, pour n'être pas entendu du capitaine ; mais il se trompe.*

( *C'étoit lui couper la gorge. Et que répondit-il?* p. *id.* l. 17.) C'est le comble du ridicule de demander ce que répondit un

homme après qu'il eut la gorge coupée. Thrason ne laisse pas de répondre sérieusement à cette question.

(*Je suis fâché que cette raillerie soit tombée sur un jeune homme*, etc., p. 87, l. 4.) La pitié de Gnaton pour ce jeune Rhodien doit être une louange agréable à Thrason, parceque les sots aiment à passer pour méchants. *Scit enim homines stultos malos videri velle.* Donat. C'est dans la même intention de flatter le capitaine, que le parasite a dit: *Jugularas hominem.*

(*Mais écoute, me justifierai-je auprès de Thaïs, qui me soupçonne d'aimer cette esclave?* p. *id.*, l. 13.) Thaïs n'a point trompé Phédria lorsqu'elle lui a dit: *Sed quantùm suspicor, ad virginem animum adjecit.* Puisqu'elle a dit la vérité en ce point, il est vraisemblable qu'elle l'a dite dans tous les autres, et qu'elle préfère Phédria à Thrason. Térence prépare ainsi le spectateur à l'expulsion du capitaine. Ce que dira Thrason, *si quidem me amaret*, etc., tend au même but.

(*Savez-vous une chose? Quand elle parle de Phedria, quand elle fait son éloge, c'est pour vous piquer de jalousie*, p. 89, l. 2.) Madame Dacier a traduit ce passage par le futur, et a dit: *Savez-vous bien ce que vous devez faire? Quand elle vous parlera de Phédria, ou qu'elle s'avisera de le louer pour vous faire dépit.* Il paroît que madame Dacier s'est trompée. En traduisant tout simplement par le présent qui est dans le latin, le sens est clair, et cadre avec toute la suite, et avec le *sentio* de Thrason, et avec *par pro pari referto, quod eam remordeat*, que dit Gnaton quelques vers plus bas.

(*Cela seroit bon si elle m'aimoit*, p. *id.*, l. 14.) Ce que dit ici Thrason est de bon sens. Ce trait ne dénature point le caractère du fanfaron. Un sot peut avoir quelquefois une lueur de jugement. Gnaton va bientôt le ramener à la fatuité par la plus inconséquente de toutes les preuves. Une remarque plus importante sur ces mots de Thrason, c'est celle que fait judicieusement Donat. Térence prépare ainsi le spectateur au dénouement

Il ne sera point surpris de voir Thrason prendre son parti, lorsque Thaïs donnera la préférence à son rival. Il n'y a point à craindre de sa part aucun événement tragique.

## SCÈNE II.

( *Il m'a semblé entendre la voix du capitaine*, p. 91, l. 4. ) Lorsque Thaïs parle de Thrason, elle le nomme *miles*, qui, selon Donat, est un terme de mépris. *Est quædam actio, cujus nomen honestum, sicut orator, philosophus. Est quædam, cujus nomen offensum est, ut miles, lanarius.* Lorsque c'est à lui qu'elle parle, elle l'appelle par son nom, *Thraso*, ce qui étoit une politesse chez les anciens. En l'absence comme en la présence de Phédria, Thaïs lui donne les noms les plus tendres : ce qui prépare encore le dénouement.

( *Interrogez-le sur les belles-lettres, essayez-le sur la gymnastique, la musique*, p. 95, l. 13. ) Parmenon exécute ici ce que lui avoit ordonné Phédria : *Munus nostrum ornato verbis quòd poteris.*

Les anciens mettoient la musique au nombre des arts qu'il étoit honteux d'ignorer. Un homme qui ne savoit point la musique étoit regardé comme un homme sans éducation. On porta ce jugement sur Thémistocle, parcequ'il refusa de prendre la lyre dans un repas. Mais quel jugement porter sur la musique des anciens, de laquelle ils faisoient tant de cas, et dont ils racontent des effets si merveilleux? L'avoient-ils portée aussi loin que la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture? Connoissoient-ils l'harmonie, ou seulement la mélodie? Comment Pythagore avoit-il découvert le *comma* qui porte son nom, et la nécessité du tempérament? Est-ce par les calculs auxquels il avoit assujetti les vibrations des corps sonores? Est-ce au moyen de ce que les tons des instruments de son temps se formoient tous avec

des cordes à vide? Voilà des questions sur lesquelles on ne trouve point de réponses bien satisfaisantes, même après avoir lu MM. Rameau et Rousseau de Genève.

(*Je te crois capable de manger la viande des bûchers*, p. 97, l. 14.) Lorsqu'on brûloit les morts, on jetoit de la viande dans le bûcher. Il falloit être de la dernière bassesse pour l'aller prendre. Un passage de Catulle expliquera celui de Térence :

Uxor Meneni sæpè quam in sepulchretis
Vidistis ipso capere è rogo cœnam, etc.

# SCÈNE III.

(*Qu'elle me dise enfin une bonne fois ce qu'elle me veut*, p. 103, l. 10.) Le passage latin qui répond à celui-ci a été bien diversement ponctué. On trouve dans madame Dacier : *ut venirem : seriò*. Cette ponctuation est insoutenable, et ne peut être attribuée à madame Dacier. C'est sans doute une faute d'impression. D'autres éditions portent : *ut venirem seriò*. Cette leçon altère visiblement le sens. Il sera clair et naturel en lisant *ut venirem ;* et liant *seriò* avec la suite, de cette manière : *seriò aut dicat*, etc.

# SCÈNE IV.

(*N'ai-je pas bien dit qu'on me tend des piéges?* p. *id.*, l. 18.) Chrémès est défiant. Il prend la politesse de Pythias pour une flatterie insidieuse. Il a déja porté le même jugement des civilités de Thaïs. Quand il aura bu, il sera bien changé.

# SCÈNE V.

( *Hier, étant avec plusieurs jeunes gens au port de Pirée, nous fîmes la partie*, etc., p. 106, l. 1.) Soit qu'on lise *in Piræum*, ou *in Piræo*, le sens est le même. On ne se jettera point dans les dissertations des commentateurs, pour ignorer encore, après bien des raisonnements, laquelle de ces deux leçons est préférable à l'autre. A l'égard de *coiimus*, on a suivi Donat, qui l'explique par *consensimus ac pepigimus*. On observera que ce monologue et celui de Chrémès, *profectò*, etc., forment deux scènes qui ne sont point liées avec celles qui les précèdent. C'est déja un défaut. Mais un autre plus essentiel, c'est que ces monologues sont débités par des personnages qui sont dans une situation tranquille; et il n'est pas dans la nature qu'on parle à soi-même aussi long-temps, sans être affecté d'une passion vive. On sent bien que Térence vouloit instruire le spectateur de ce que disent Antiphon et Chrémès. Mais, comme on l'a déja observé, le spectateur doit être compté pour rien. C'est au poëte à trouver le moyen de mettre le spectateur au fait de l'intrigue, sans ralentir la marche de l'action. Cette remarque doit s'appliquer pareillement au monologue de Dorias, qui commencera l'acte IV.

# SCÈNE VI.

( *Qui me sequatur quoquò eam?* p. 108, vers 6. ) Ce passage a reçu diverses ponctuations. On trouve dans l'édition de Leyde : *Qui me sequatur : quoquò eam rogitando*, etc. Madame Dacier a lu : *Qui me sequatur, quique jam, rogitando*, etc. La leçon qu'on a suivie offre un sens plus naturel. Une autre question s'est élevée sur ce passage entre les interprètes. Chérée desire-t-il

ou craint-il de rencontrer un curieux? La plupart soutiennent qu'il desire. Quelques uns, entre autres l'auteur du Térence *ad usum Delphini*, disent qu'il craint. L'un et l'autre sentiment peut se soutenir. Les mots *obtundat*, *enecet*, marquent la crainte. Ce que dit Antiphon : *Adibo, atque ab eo gratiam hanc, quam video velle, inibo*, semblent indiquer le desir. On a laissé l'équivoque dans la traduction. Si on demandoit une réponse positive, on diroit que Chérée craint de rencontrer le curieux dont il parle. *Obtundat, enecet*, le prouvent, comme on vient de le dire. Si on objecte qu'il est bien aise de rencontrer Antiphon, on répondra qu'Antiphon est un ami, et non un curieux importun. Qu'on voie, acte V, scène 2, la peine que Chérée a prise pour n'être pas reconnu près du logis d'Antiphon, et l'on jugera s'il avoit envie d'être découvert devant la porte de Thaïs. Il est vrai qu'Antiphon dit *adibo*, etc., mais il est vraisemblable qu'il parle ironiquement, ou qu'il a mal compris ce que Chérée a voulu dire. On soumet cette opinion au jugement du lecteur.

(*O festus dies hominis!* p. 110, vers 1.) Muret a interprété ces mots par *ô homo mihi jucundissime*; il appuie son interprétation d'un exemple tiré de Plaute : *Sine, amabo, amari te, meus festus dies.* Madame Dacier a suivi Muret. On a traduit simplement : *O l'heureux jour!* Dans la situation où se trouve Chérée, il est naturel qu'il commence par une exclamation sur son bonheur ; ensuite il saluera son ami. Une passion vive l'emporte sur la politesse.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

(*Holà, dit-il à un de ses gens, va chercher Pamphila, qu'elle nous amuse*, p. 123, l. 14.) On voit que Thrason a suivi le conseil de son flatteur Gnaton : *Si quandò illa dicet Phedriam intromittamus commissatum ; tu, Pamphilam cantatum provocemus.* Lorsque le spectateur entendoit le parasite donner ce conseil, il ne se doutoit pas que ce mot, jeté au hasard, deviendroit très important dans la suite ; qu'il améneroit une rupture entre le capitaine et Thaïs, ensuite le siége ridicule que le capitaine vient former devant la maison de celle-ci, etc. C'est ainsi qu'une parole inutile en apparence fait un grand effet quand le poëte a bien combiné sa piéce. Nous avons un auteur dramatique qui, dans la construction de ses fables, fait souvent usage de ces pierres d'attente; elles deviennent ensuite des clefs de voûte. Dans la piéce de *Rose et Colas*, la mère Bobi dit : *C'est là ta chambre, la chambre où tu couches?* Puis elle ajoute : *La sagesse est un trésor.* C'est sur ces mots décousus, et qui ne donnent aucun sens, qu'est fondé le dénouement. Lorsque Rose, avec l'ingénuité de la Galathée de Virgile, jette sa pelotte de laine à Colas, on ne se doute pas que le père ramassera cette laine, et qu'elle lui fournira matière à gronder. Ce sont ces détails peu importants qui décèlent le poëte dramatique.

(*Elle dans un festin?* p. *id.*, l. 16.) En Grèce, au rapport de Cornélius Népos, les filles honnêtes ne mangeoient qu'avec leurs parents. Varron explique pourquoi les Romains avoient adopté cet usage. *Virgo de convivio abdicatur, ideò quòd majores virginis acerbas aures veneris vocabulis imbui noluerunt.*

## SCÈNE III.

( *Puissent-ils être ivres comme je le suis, ceux qui me veulent du mal!* p. 129, l. 11.) Donat observe que Pythias veut dire que ce n'est pas de vin, mais de malheurs, qu'elle est enivrée.

## SCÈNE IV.

( *Il dit que non*, p. 137, l. 11.) Dorus a répondu tout bas ou par signe à Pythias.

( *Recule un peu de ce côté. Entends-tu? Encore un peu. Assez. Dis-moi encore une fois, Chérée t'a-t-il pris ton habit?* p. 141, l. 10.) Phédria fait ainsi éloigner Dorus, afin que Pythias et Dorias n'entendent pas les questions qu'il va lui faire, ni les réponses de cet eunuque. Ceci prouve que madame Dacier a eu tort de traduire *dicdùm hoc rursùm*, par *dis-moi encore tout ce que tu m'as dit.* Phédria, dans ce moment, veut savoir exactement, et savoir seul, une vérité dont il ne se doutoit que trop. Pour y parvenir, il fait à l'eunuque les mêmes questions qu'il lui a faites, pour voir s'il ne se coupera pas dans ses réponses; mais il ne lui demande pas les mêmes réponses qu'il a déja faites.

( *Demande-moi grace*, p. 143, l. 13.) Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que Phédria veut que Dorus lui demande grace afin de tromper Pythias. On fait cette remarque parceque madame Dacier, qui ne veut rien sous-entendre, a traduit *ora me* par *fais semblant de me demander grace.* Ces mots, *fais semblant*, sont inutiles, si Dorus a compris pourquoi Phédria lui dit *ora me.* Or on ne sauroit douter qu'il ne l'ait compris, puisqu'il dit: *Obsecro te* VERÒ, *Phædria.* Ce *verò*, qui est au milieu de la phrase, étoit sans doute prononcé à voix basse par l'acteur.

## SCÈNE VII.

(*Bien loin d'avoir peur*, p. 155, l. 13.) On ne conçoit pas pourquoi madame Dacier a traduit *imò hoc cogitato* par *n'en parlons plus*. Elle a eu sans doute une raison ; mais il n'est pas facile de la deviner.

## SCÈNE VIII.

(*Moi, Gnaton, moi*, etc., p. 159, l. 6.) Selon toute apparence, le parasite, avant d'entrer sur la scène, avoit conseillé au capitaine de mépriser l'insulte que Thaïs lui faisoit. C'est à ce conseil que Thrason répond en disant *moi*, etc. On a employé ces deux *moi*, pour marquer l'arrogance du fanfaron. Lorsqu'il dit : *Simalion, Donax, Syriscus, suivez-moi ;* il marche à leur tête. Il n'a vu personne encore. Il est hardi.

(*Où sont le centurion Sanga et sa troupe légère ?* p. 161, l. 5.) Comme Sanga est un chef de cuisine, *manipulus furum* signifie ici la troupe des marmitons: on a préféré *troupe légère ;* c'est un mot plus noble, et qui rend mieux les bravades du capitaine. A cette question : *Ubi centurio*, etc., qui est au pluriel, Sanga répond au singulier, *eccum adest*. Cette réponse est comique ; on l'a conservée dans la traduction. On ne sait pourquoi madame Dacier a traduit par le pluriel, *les voici*.

(*Après avoir rangé son monde, il se met en lieu de sûreté*, p. 163, l. 1.) On a fait de ceci un *aparté*. Il n'est pas vraisemblable que Gnaton accuse tout haut Thrason de lâcheté. D'ailleurs il parle de lui à la troisième personne. *Ipsus sibi cavit loco.*

(*C'est ainsi que Pyrrhus en usoit toujours*, p. *id.*, l. 3.) Pyrrhus, roi d'Epire, réputé le plus grand homme de guerre pour les campements et les sieges.

( *Quel est ton avis, Gnaton?* p. *id.*, l. 10.) Thrason avoit dit en arrivant : *Ædes expugnabo, virginem eripiam, malè mulctabo ipsam.* A présent il demande conseil; c'est que la frayeur le gagne.

( *Un sage capitaine doit*, etc., p. *id.*, l. 17.) Le passage latin souffre diverses leçons. Les uns ont lu *omnia priùs experiri*; d'autres, *consilio omnia priùs experiri*; et d'autres, *omnia priùs experiri verbis.* Le sens est presque le même.

( *Comment raisonner avec un tel fou?* p. 165, l. 12.) Madame Dacier et quelques autres font dire *quid cum illo ut agas?* par Thrason. On a suivi Donat, qui attribue ces paroles à Thaïs. Le dialogue en est mieux coupé.

( *Qu'elle te la rende? ou que tu la prennes? le plus....* p. *id.*, l. 18.) Chrémès, qui d'abord avoit peur, devient hardi lorsqu'il voit que le capitaine est un lâche. Ce contraste est très comique.

( *Os durum!* p. 168, vers 2.) Madame Dacier a traduit ces mots par *tant pis.* Elle fait venir *os* de *os, ossis*, et non de *os, oris*, et construit ainsi : *Voilà un coup bien rude à parer, un os bien dur.* Madame Dacier s'est laissé aveugler par l'envie d'avoir un sens à elle seule. Elle n'a pas fait attention que Thrason dit ensuite : *Tun' prohibeas meam ne tangam?* Ce qu'il ne diroit pas s'il avoit acquiescé à la prétention de Chrémès, et s'il croyoit que Pamphila est sa sœur. D'ailleurs, *os durum* est une expression familière aux bons auteurs, pour signifier *impudent.* Ovid., *Métam.*, vers 451. *Duri puer oris, et audax.* Cic. pro Quint. *Mihi videri ore durissimo esse, qui præsente eo gestum agere conaretur.* Enfin, *os durum* est l'opposé de *frons mollis*, qui est l'équivalent de *verecundus.*

( *Il se rend complice du larcin. Cela ne vous suffit-il pas?* p. 169, l. 15.) Gnaton voit que Chrémès est hardi, il veut terminer le combat avec une espèce d'honneur pour Thrason et pour soi. Il fait entendre à ce capitaine qu'il pourra intenter un procès à Chrémès.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

(*Est-ce là ce que je t'avois ordonné en partant?* p. 177, l. 12.) Thaïs, en allant chez le capitaine, avoit dit à Pythias et à ses autres servantes: *Ehem, curate istam diligenter virginem. Domi adsitis, facite.*

(*Ma chère maîtresse, soyez tranquille*, p. 179, l. 3.) Pythias n'impose pas silence à Thaïs, en lui disant *tace*. Elle lui dit seulement de ne plus craindre. Dans *les Adelphes*, acte I, scène 2, Syrus dit à son maître, dans le même sens: *Tace; egomet jam conveniam ipsum*, etc.

(*Voyez, je vous prie, s'il n'a pas toute la mine d'un effronté? Non, dites-vous?* p. *id.*, l. 11.) A la question de Pythias, *voyez, je vous prie*, etc., Thaïs est supposée avoir répondu *non est*, et Pythias répète ce *non est* avec étonnement. Quelques éditions attribuent ce *non est* à Thaïs, et suppriment le point d'interrogation. On a suivi la leçon la plus généralement reçue. Elle est plus comique.

## SCÈNE II.

(*Le père et la mère d'Antiphon*, p. 181, l. 1.) Chérée étoit parti avec Antiphon pour changer d'habit. Il falloit, pour la suite de l'intrigue, qu'il revînt chez Thaïs en habit d'eunuque. Térence lui en fait donner une raison très naturelle. Ce monologue a le défaut qu'on a déja reproché aux précédents.

## SCÈNE III.

( *Voyez quelle tranquillité dans sa démarche ! Est-il possible !* p. 195, l. 14. ) *Si dis placet* est ici une formule d'indignation, une espèce d'interjection à laquelle on peut donner le sens qu'on veut. On l'a rendue par *est-il possible*, qui ne fait point de sens. On trouvera cette même formule, *Adelphes*, acte III, scène 5 ; on lui donnera un sens alors, le passage le souffrira. Cic. *in Pisonem*, dit : *Appellatus est hic vulturius illius provinciæ, si diis placet, imperator.* Quintil. Instit. *Dicta sanctè et antiquè, ridentur à nobis, si diis placet.* Florus, *Post Macedonas, si diis placet, Thraces rebellabant.*

## SCÈNE IV.

( *Par ma foi, je me vengerai, scélérat, de tes beaux dits et faits*, p. 197, l. 22. ) La colère de Pythias amènera très naturellement le dénouement de la pièce. Parmenon effrayé fera entrer Lachès chez Thaïs. Lachès, présent à la reconnoissance de Pamphila, consentira à son mariage avec Chérée. Cette remarque est de Donat. Il ajoute : *Hæc ergo artificibus et eruditis, cætera spectatoribus poeta exhibet.*

( *Ah! grands dieux! quelle action abominable!* p. *id.*, l. 25.) Madame Dacier a fait commencer ici une scène nouvelle. Elle n'a pas fait attention sans doute que Pythias étoit sur le théâtre au moins vers la fin du monologue de Parmenon. Pythias a même déja parlé ; ainsi il n'y a point de scène nouvelle.

## SCÈNE V.

( *Quel malheur? Parle!* p. 205, l. 23. ) Il faut suppléer quelques mots à *satin' salvæ* pour y trouver un sens. Il n'en coûte pas plus d'y sous-entendre *non sunt omnia* que *sunt omnia*, et le premier fait un sens plus naturel que le second. En voyant la frayeur de Parmenon, Lachès doit conjecturer qu'il est arrivé quelque malheur, et ne peut pas raisonnablement demander, *tout va-t-il bien?* C'est cependant ainsi que madame Dacier a traduit.

( *N'est point arrivé par ma faute*, p. 207, l. 3. ) Parmenon, en s'excusant avant qu'on l'accuse, avant d'avoir dit de quoi il s'agit, prouve assez qu'il est coupable. Dans *l'Heautontimorumenos*, Sostrate se justifie ainsi d'avance auprès de son mari : *Primùm hoc te oro, ne quid credas me adversum edictum tuum facere esse ausam.*

## SCÈNE VI.

(*Par ma foi, il ne m'est jamais rien arrivé*, etc., p. 211, l. 8.) Pythias vient se moquer de Parmenon. Cette scène est très comique et très ingénieuse. Le spectateur s'amuse aux dépens du valet, et ne s'aperçoit pas que le poëte l'instruit de ce qui s'est passé chez Thaïs. Il y a beaucoup d'art à Térence d'avoir mis ce récit en action vive, et de donner le change au spectateur, pour l'empêcher de s'apercevoir qu'on lui apprend ce qu'il doit savoir pour la suite de l'intrigue.

( *An pœnitebat*, etc., p. 212, vers 7. ) On a rendu cette expression par *n'étois-tu pas content?* Térence emploie le même

verbe, *pœnitet*, dans le même sens, *Heaut.*, acte I, scène 1 : *At enim dices, quantùm hìc operis fiat pœnitet.*

(*Ton supplice est tout prêt*, p. 215, l. 7.) Pour punir les esclaves, on les suspendoit, ensuite on les fustigeoit avec des courroies. Voilà pourquoi on a rendu *tu jam pendebis*, par *ton supplice est tout prêt.*

(*J'ai fait comme la souris, je me suis trahi moi-même*, p. *id.*, l. dern.) La souris, dit-on, se découvre par le bruit qu'elle fait.

## SCÈNE VII.

(*Hercule s'est bien soumis à Omphale*, p. 217, l. 6.) Les grands exemples sont familiers à Thrason. Il a cherché à justifier sa lâcheté par l'exemple de Pyrrhus ; il autorise ici sa bassesse par celui d'Hercule.

(*Je n'avois point encore vu celui-ci*, p. *id.*, l. avant-dern.) Thrason avoit vu Chérée sous le même habit d'eunuque qu'il porte encore : mais il l'avoit vu avec la contenance affectée d'un esclave. A présent Chérée sort avec la joie d'un étourdi qui est au comble de ses vœux. Thrason en a peur : la peur l'empêche de le reconnoître.

## SCÈNE VIII.

(*Nous ne faisons plus qu'une maison*, p. 221, l. 3.) Le bon homme Lachès n'est guere jaloux de la sagesse de ses fils. Lorsqu'il apprend que l'aîné a fait present d'un eunuque à Thaïs, il s'informe du prix, et s'en afflige ; il ne s'emporte point contre le motif de ce présent. Lorsqu'il est informé de la passion du plus jeune, il se fache principalement de ce qu'il a quitté son

poste pour venir à la ville. Malgré tout cela, il est autant contre la vraisemblance que contre les bonnes mœurs, qu'il prenne Thaïs sous sa protection, et ne fasse plus qu'une maison avec elle. Pour justifier en quelque sorte Térence à ces deux égards, on pourroit dire que les mœurs des païens n'étoient pas bien épurées, témoin le mot et l'exemple de Caton. On pourroit supposer que Thaïs a promis de réformer sa dépense et sa conduite.

## SCÈNE IX.

(*Non cognosco vestrum tam superbum*, p. 228, vers 1.) Il faut sous-entendre *ingenium* ou *animum*. Si on met *vestrûm* au génitif pluriel, il faut sous-entendre *quemquam*. La différence ne sera pas bien grande dans le sens.

(*Faites seulement une réflexion*, p. 229, l. 16) Tout ce que dit ici Gnaton peint admirablement le caractère du parasite et de ses semblables, qui louent bassement en face ceux qui les nourrissent, et qui les déchirent en leur absence.

# IMITATIONS.

La première scène de *l'Eunuque* est si belle, qu'Horace et Perse n'ont pas dédaigné de l'imiter. Les gens de goût ne seront peut-être pas fâchés qu'on les mette à portée de comparer d'un coup d'œil ces athlètes fameux dans le même cirque.

Porrigis irato puero cùm poma, recusat.
Sume, catelle; negat. Si non des, optat. Amator
Exclusus qui distat, agit ubi secum, eat, an non,
Quò rediturus erat non accersitus, et hæret
Invisis foribus? Nec nunc cùm me vocat ultrò,
Accedam? An potiùs mediter finire dolores?
Exclusit, revocat, redeam? Non, si obsecret. Ecce
Servus non paulò sapientior. O here, quæ res
Nec modum habet, neque consilium, ratione, modoque
Tractari non vult. In amore hæc sunt mala: bellum,
Pax rursùm. Hæc si quis tempestatis propè ritu
Mobilia, et cæcà fluitantia sorte, laboret
Reddere certa sibi; nihilò plus explicet, ac si
Insanire paret certà ratione, modoque.
(HORACE, sat. III, l. II.)

Un enfant est en colère, présentez-lui des fruits; il n'en veut pas. Prenez-les, mon petit chat; il refuse; ne les offrez point, il les desire. Un amant renvoyé est-il bien différent, lorsqu'il délibère s'il ira, ou non, dans la maison où il iroit si on ne le rappeloit pas, lorsqu'il reste collé à la porte qu'il déteste? «Quoi!

presentement qu'elle m'invite, j'irois? Ne dois-je pas songer plutôt à finir mes tourments? Elle m'a chassé, elle me rappelle, et j'y retournerois! Non, quand elle m'en supplieroit. » Ecoutons un valet bien plus sage. « O mon maître! une passion qui n'admet ni raison ni prudence ne peut être gouvernée par la prudence et la raison. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes. On fait la guerre, et puis la paix. Si quelqu'un prétendoit fixer en sa faveur cette espece de mer inconstante, dont un hasard aveugle souleve les flots, il n'y gagneroit pas plus que s'il vouloit extravaguer avec raison et mesure. »

Dave, cito, hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor. (Crudum Chærestratus unguem
Abrodens ait hæc.) An siccis dedecus obstem
Cognatis? An rem patriam, rumore sinistro,
Limen ad obscœnum frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores extinctâ cum face canto?
— Euge puer, sapias : diis depellentibus agnam
Percute. — Sed censen' plorabit, Dave, relicta?
— Nugaris : solea, puer, objurgabere rubrâ.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.
Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora, dicas,
Quid nam igitur faciam? Nec nunc, cum accersor, et ultro
Supplicet, accedam? Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc

(PERSE, sat. V.)

« Dave, à l'instant, et je veux que tu m'en croies, je vais terminer mes anciens tourments. (C'est Cherestrate qui parle en se rongeant les ongles jusqu'au sang.) Voudrois-je nuire à la fortune de mes sages parents, et les deshonorer? Irois-je engloutir mon patrimoine et ma réputation dans une maison infame? La porte de Chrisis, arrosée de mes larmes, me verroit étendre

mon flambeau pour y chanter pendant la nuit mon ivresse amoureuse? — Courage, mon maître, devenez sage. Immolez une brebis aux dieux qui vous guérissent — Mais crois-tu, Dave, qu'elle pleurera lorsque je l'aurai abandonnée? — Paroles perdues, mon pauvre maître, vous recevrez encore des coups de la pantoufle rouge. Ne vous débattez point, ne cherchez point à rompre les liens qui vous serrent. Vous voilà bien en colère, bien emporté; mais si elle vous appeloit, aussitôt vous diriez, Que ferai-je donc? Quoi! présentement qu'elle me rappelle et qu'elle vient me supplier, je n'y retournerois pas! Si vous étiez sorti totalement sain et sauf de son esclavage, vous ne diriez pas, *quoi, présentement....* »

La Fontaine, qui a imité *l'Eunuque* de Térence, dans sa pièce qui porte le même titre, s'est plu à reconnoître les obligations qu'il a eues à son modèle. « Térence, dit-il dans un avertissement, m'a fourni le sujet, les principaux ornements, et les plus beaux traits de cette comédie. »

# TABLE

## DU SECOND VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.


Lot 436